

AGIR



CRÉER

MAISON DES ÉCRIVAINS
ET DE LA LITTÉRATURE

printemps-été 2020

AGIR CRÉER

Une création pour une action

Soutenu par


**MINISTÈRE
DE LA CULTURE**
*Liberté
Égalité
Fraternité*


**MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION
NATIONALE
ET DES SPORTS**
*Liberté
Égalité
Fraternité*


**PRÉFET
DE LA RÉGION
D'ÎLE-DE-FRANCE**
*Liberté
Égalité
Fraternité*

Direction régionale
des affaires culturelles
d'Île-de-France

mél

MAISON DES ÉCRIVAINS
ET DE LA LITTÉRATURE

printemps-été 2020

Dessin de couverture :
CAROLE CHAIX

*Ouvrage publié dans le cadre des programmes
d'éducation artistique et culturelle
de la Maison des Écrivains et de la Littérature
financés par la Direction Régionale
des Affaires Culturelles de l'Île de France,
le ministère de la Culture,
et le ministère de l'Éducation nationale,
de la jeunesse et des sports.*

© 2020, les auteurs et
la Maison des Écrivains et de la Littérature
67, boulevard de Montmorency 75016 Paris.

ISBN 978-2-9574383-0-3
version papier : 978-2-9574383-1-0

Toute diffusion d'un extrait de ce livre doit être accompagnée
d'une référence à la présente publication.
La vente de cet ouvrage électronique est interdite.

AVANT-PROPOS

Tout au long de l'année, la Maison des Écrivains et de la Littérature (MÉL) organise dans toute la France, en collaboration avec des enseignants de tous niveaux, des plus petites classes à l'université, des rencontres entre les publics scolaires de tous âges ou les étudiants, et un grand nombre d'écrivains. Ces programmes soutenus par les ministères de la Culture, de la DRAC Ile de France et de l'Éducation nationale, respectivement intitulés « L'Ami littéraire », pour l'enseignement primaire et secondaire, et « Le Temps des écrivains », à l'université et dans les Grandes Écoles, se poursuivent à un rythme soutenu depuis des années, en partenariat avec les enseignants, avec le concours de très nombreux auteurs qui nous ont notifié leur disponibilité. Ces écrivains sont des plus divers, aussi bien par les publics auxquels ils s'adressent que par les genres auxquels ils se consacrent, de la littérature pour la jeunesse au roman policier, du théâtre à la poésie, du roman au conte ou à la nouvelle, et par les principes esthétiques qui les guident.

À l'écoute des demandes des enseignants, forte de sa large connaissance et de son observation constante de la création contemporaine dans toute sa variété, la MÉL conseille, accompagne, oriente les professeurs désireux de nourrir leur travail pédagogique de cette expérience unique qu'est pour les élèves la rencontre d'un écrivain autour d'un de ses livres qu'ils ont étudié. La Maison joue donc aussi, de fait, le rôle d'un « centre de ressources », même si ce statut qu'elle possédait à l'origine a cessé de lui être reconnu depuis des années. Centre de ressources, elle l'est aussi en ceci qu'elle aide ses adhérents, au service et à l'écoute desquels elle se tient en permanence,

à être au courant des résidences d'auteurs, des bourses de création proposées partout sur le territoire national. Partenaire de plusieurs festivals de littérature, organisatrice elle-même de rencontres intitulées « Littérature : enjeux contemporains » qui ont connu douze éditions (la prochaine est prévue pour décembre 2020 avec pour intitulé : « Survivre »), la MÉL a aussi pour rôle de diffuser la création littéraire contemporaine ; elle aide celle-ci, autant qu'elle le peut, à toucher de nouveaux publics, la pertinence de « l'éducation artistique et culturelle » n'étant pas limitée aux lycées et collèges.

En mars 2020, la décision du confinement face à l'épi-démie de coronavirus a bien évidemment bloqué toute cette activité, qui pour certains écrivains représente un revenu non négligeable, une aide en tout cas toujours bienvenue. Les visites dans les classes et les amphis étant annulées, se posait à nous la question de savoir comment faire pour ne pas abandonner les auteurs. Il faut savoir que, lors du déroulement normal des programmes, la MÉL organise le déplacement de l'écrivain, veille à l'établissement de son contrat de travail et au paiement de sa prestation (que l'Éducation nationale, de par son statut d'administration publique, ne peut assumer). La MÉL prend en charge sur son budget propre la moitié de la rémunération ; l'autre moitié lui est remboursée par l'établissement où se déroule la rencontre. La fermeture de tous les lycées, écoles et collèges rendait bien sûr impossible ce mode de fonctionnement, les responsables administratifs étant tout aussi confinés que les enseignants et leurs élèves. Tout le personnel de la MÉL restait pourtant mobilisé, ayant recours au télétravail ; nous devions prendre rapidement une décision face à cette crise inédite.

La direction de la MÉL, en la personne de sa directrice, Sylvie Gouttebaron, et le Conseil d'Administration présidé par Jean-Yves Masson, ont alors pris la résolution,

devant l'urgence, d'assumer la totalité de la rémunération des écrivains pour lesquels des rencontres étaient prévues dans le cadre des deux programmes dont il a été question plus haut, et de les payer sans délai, afin de leur venir en aide.

Les auteurs furent informés de cette mesure et reçurent une lettre leur donnant le choix entre deux possibilités :

1) considérer cette rémunération comme un versement anticipé, l'auteur s'engageant à effectuer la rencontre prévue si celle-ci redevenait possible (et, si cela ne devait pas être le cas, la rémunération resterait bien entendu acquise), ou bien :

2) considérer d'ores et déjà la rencontre comme annulée et écrire pour nous, à la place, en contrepartie du versement, un texte dont le motif se voulait résolument d'énergie créatrice, pour faire face à l'avalanche mortifère des annonces quotidiennes. Ce texte, la MÉL le publierait.

Nous précisions en ces termes notre proposition :

« Ces commandes passées auprès de vous d'un texte d'une longueur approximative de 8 feuillets s'inscriront dans un geste que nous intitulerons : *Agir : Créer – Une création pour une action*. Il s'agit pour nous de vous solliciter pour *un texte entièrement libre*, sans aucune contrainte autre que la nécessité d'écrire (de créer), dans une énergie purement productive, sur le sujet et dans la forme de votre choix. C'est un mouvement pensé sans arrière-pensée, justement. Posé dans le seul désir de *créer avec vous quelque chose qui, si cela ne remplace pas la rencontre au sens le plus fort du terme, viendra tout de même dire quelque chose de vous*, avec votre voix. Ces textes seront bien entendu envoyés aux établissements scolaires qui devaient vous recevoir. Nous imaginerons avec vous, par la suite, d'autres modalités pour les faire vivre et les diffuser au-delà de cette période. »

Le présent livre électronique, en téléchargement libre, rassemble les textes que nous ont envoyés les auteurs ayant choisi la deuxième solution ; nous concrétisons ainsi notre intention, annoncée ci-dessus, de les faire vivre et de les diffuser.

Comme nous le souhaitions d'entrée de jeu, la plus grande variété règne dans ces pages, illustrant bien le fait que les écrivains qui travaillent avec nous (et qui se renouvellent très régulièrement, car nous tenons à faire de la place aussi bien à des auteurs consacrés qu'à des écrivains encore en début d'activité) ne relèvent d'aucune esthétique définie d'avance. La diversité des écritures nous est précieuse. Fonctionnant avec de l'argent public, nous avons le plus grand souci de ne pas être une chapelle et de nous assurer seulement de la qualité du plein engagement citoyen des écrivains avec qui nous travaillons.

On trouvera donc dans ces pages aussi bien des réflexions sur la place de l'écrivain dans l'action artistique et culturelle que des lettres ou des envois de textes adressés aux élèves que l'auteur ou l'autrice avait été empêché(e) de rencontrer – mais aussi des réflexions sur l'écriture, sur la littérature en général ou sur la littérature de jeunesse en particulier, sans compter plusieurs textes à valeur de témoignage personnel affirmant des convictions politiques au sens noble du terme quant à l'action artistique, et enfin, tout simplement, des extraits de travaux en cours : nouvelles ou poèmes, en particulier.

Ce qui frappe en lisant ces écrits, qui n'avait pas été d'emblée envisagé comme tel mais qui n'est pas très étonnant, c'est que leur réunion prend de fait valeur de manifeste. L'action artistique et culturelle telle que nous la pratiquons est peu visible en temps ordinaire ; elle n'a rien de spectaculaire ; c'est un travail sur le terrain, fait d'événements multiples qui, tous les jours, ont lieu dans les classes, loin des caméras, sans témoin extérieur, à

l'écart de tous les médias. Ce travail patient, continu et discret, est un ferment d'avenir qui mettra forcément du temps à germer dans l'esprit des élèves et des étudiants. Si, demain, un public littéraire se perpétue dans notre pays, si la place de la lecture ne diminue pas, si elle se maintient et même, on peut l'espérer, augmente, nous sommes certains que c'est à un travail comme celui-là qu'on le devra.

Dans une époque où les tutelles souhaitent de la « visibilité » pour de telles actions (et cela peut se comprendre à condition que cette exposition ne soit pas obtenue au détriment de la qualité des rencontres), voici l'occasion unique que nous aura offerte la COVID-19 : montrer au grand jour, à travers les textes ici rassemblés, ce qui se passe entre un auteur et ses lecteurs, quelles confidences peuvent naître – et en outre, illustrer à quel point la littérature d'aujourd'hui est riche en voix vivantes, personnelles, profondément engagées dans le souci de la chose publique.

Ce livre est fait aussi bien pour être feuilleté que pour être lu en continu. La présentation des autrices et des auteurs par ordre alphabétique de leurs noms en témoigne. Lu sur tablette ou imprimé par vos soins, en partie ou en totalité, nous sommes sûr qu'il vous permettra des découvertes. Que les participantes et les participants qui ont répondu à notre appel, puis ont accepté de relire rapidement les épreuves de leur contribution, soient ici sincèrement remerciés

Nous vous souhaitons une heureuse lecture.

Sylvie Gouttebaron & Jean-Yves Masson
*avec le Conseil d'administration et le personnel
de la Maison des Écrivains et de la Littérature.*



Une carte des rencontres auxquelles les auteurs de ce livre
auraient dû participer. Tout au long de l'année,
la Maison des Écrivains et de la Littérature
intervient sur l'ensemble du territoire national.

GILLES ABIER

ASSIGNATION À RÉSIDENCE.

Avertissement : impressions personnelles qui n'engagent que celui qui les lit.

D'abord, la rumeur. Qui vient de loin, très loin, d'un pays que je ne connais pas. Au-delà d'une frontière que je n'ai jamais franchie. Une nation dont l'histoire m'intrigue et dont l'État m'indispose. Un peuple conduit comme un seul homme. La preuve, très vite, une région est bloquée. Des millions d'habitants n'ont plus le droit de sortir de chez eux. Incroyable, non ? Il n'y a qu'eux pour se plier à ce genre de situation. Poser un hôpital en dix jours ? Pas de problème. On propose le spectacle aux écrans du monde entier. Un *time-lapse* captivant. Derrière l'accomplissement qui est censé impressionner se cache le constat accablant d'une montée en puissance d'un mal qu'on n'a pas su contenir. Je m'inquiète. J'en plaisante. Tu éternues, t'es sûr qu'on peut t'embrasser ? Puis ce chaos lointain, étranger, se rapproche, seule une frontière nous sépare, il devient Européen. La maladie est là, chez nos voisins italiens, qui confinent eux aussi. De nos jours, un être tousse et tout un monde est contaminé. À ce jour, le monde est contaminé d'êtres qui n'ont pas su le préserver. Commence alors le bal des ques-

tions dont on n'osera jamais complètement croire les réponses. Le virus est là, chez nous, drainant dans ses symptômes le mal insinué des fausses nouvelles. On nous ment par omission, on omet certaines informations, et certains se laissent tenter à voir le mal partout. On se dépatouille avec ce truc qui réveille nos travers. L'humain reste l'humain avec ces gros égos et ses petits intérêts personnels. Je te tiens, tu me tiens par le covid qui change de sexe en cours de route. On ne sait pas exactement d'où il vient, comment il va, ce qu'il veut, mais on cherche à réfléchir à son genre. S'ensuit la sidération de mars. Tout s'arrête. La société française se met en suspens. Enfin, pas complètement, car il faut nous nourrir, ramasser nos déchets, nous divertir derrière nos écrans. Et les derniers de cordée sont de corvées. De l'ombre, ils prennent lumière. Leur dévouement exigé est apprécié. Et moi, soudain, j'ai du temps. Mon agenda se vide. Je n'ai plus à travailler le week-end. Je n'ai pas à rencontrer d'élèves. Ce rêve de rester chez moi écrire est à ma portée. Et pourtant je patine sur la troisième version d'un roman que je me suis donné de finir à la fin du mois. Je conquiers cinq lignes hebdomadaires, au mieux. La tête ailleurs. L'esprit au bord de l'overdose. À boire aux gouttes à gouttes les faits et gestes de mes concitoyens internationaux. Je m'indigne. Je compatis. Je contredis. Je m'y perds. Je ne suis pas expert. Et je ris, je me moque. Quand même, franchement, avoir assez de papiers pour me nettoyer les fesses, à ce moment-là, est le dernier de mes soucis ! Pourquoi ce branle-bas de combat ? J'y réfléchis. Est-ce que j'oublie d'être prévoyant ? Non ! Au pire, je prendrais une douche. Mais de là à déva-

liser le rayon du PQ ! Et je ris d'y avoir réfléchi et je m'étonne que ça puisse avoir commencé au Japon, le pays des toilettes 3.0 où le jet d'eau fait l'affaire — je sais, j'ai testé — avant d'envahir l'Australie et de se répandre sur la planète entière. Les pâtes, encore. La farine, à la rigueur. Le 1^{er} avril, je me fais une blague très sérieuse, j'arrête tout. Je m'éloigne. Je me retire. Je me recentre. Et le hasard alors est mon ami. Un projet lancé en janvier se concrétise. Une nouvelle histoire à écrire. Un roman pour adolescent. Fin juin, tu peux ? Je dis oui. Je veux. M'oublier dans une intrigue drôle et cruelle. Me perdre dans des considérations fictives. M'inventer une bande de potes qui ne saura rien de ce monde qui ne tourne plus rond. Et miracle de la vie qu'il faut aller cueillir, de l'abatement, je passe à l'euphorie. J'ai du temps pour écrire. Un jardin à entretenir. Et un chat qui ne comprend pas que je sois toujours là ! Et je mesure chaque jour la chance qui m'est donnée de savoir me tenir compagnie, d'avoir fréquenté l'ennui, de me saisir de peu et d'en être heureux. Demain est incertain. C'est sûr ! Mais demain n'est pas aujourd'hui. Pourvu qu'on sache à temps nous contenter de moins. Pourvu qu'on apprenne à ralentir. J'ai envie d'y croire. Je souhaite prendre ma part. Mais l'humain reste l'humain avec ces gros égos et ses petits intérêts personnels. Je te tiens, tu me tiens par la croissance que tu me dis nécessaire. Alors, demain, comme déjà hier, je continuerai de faire un pas de côté. Demain, comme déjà hier, je serai frugal. Enfin, j'essayerai...

GILLES ABIER

MARAM AL-MASRI

À l'adresse des jeunes gens et jeunes filles que j'aurais dû rencontrer au lycée Maximilien Perret d'Alfortville (ce dont le confinement nous a privés, eux et moi), j'ai écrit les textes que je vous adresse aujourd'hui. Et j'espère pouvoir les rencontrer bientôt.

LE MONDE D'APRÈS

Quel monde ?

Notre monde personnel
ou le grand monde ?

Le monde
après une guerre
après une révolution
après le succès
après l'échec
après l'épidémie
après la pandémie ?

Depuis le commencement de l'histoire humaine, combien de fois le monde s'est-il terminé et combien de fois a-t-il recommencé ?

Combien de murs et de structures ont-ils été détruits

Il y a des choses qui ont changé et d'autres qui sont restées les mêmes
Le changement est la loi de la vie
Le doux changement qui se produit progressivement

La mort, habituellement, diffère de l'étonnant changement provoqué par les coups d'État et les révolutions

Nous sommes le monde d'avant et nous sommes le monde de maintenant et nous sommes le monde d'après

Nous sommes la Terre et le ciel

Les chevaux, les lions, les faucons, les oiseaux sont nos frères

L'air et la mer sont nos âmes

Nous sommes les transformateurs et nous sommes les fixes

Nous sommes les acteurs et nous sommes les objets

Le nouveau monde avec ses vieux vêtements a commencé à se déshabiller pièce par pièce

Et à enfiler ses nouveaux habits

De prudence, de peur mais aussi d'espoir

Car l'espoir est le moteur qui nous permet de supporter et d'avancer

Les villes se vident aujourd'hui des leurs habitants, de leurs voitures

Elles se vident des enfants et des écoles

Cinémas et théâtres fermés

Vides des touristes...

Mais la nature s'en fiche car les virus sont aussi la nature

Heureusement, le soleil se lève à chaque aube et le printemps n'a pas raté son arrivée magistrale, l'oiseau et de papillon ont remplacé les bruits des avions et les bruits humains

Le monde est calme, le silence de la mort plane partout comme un long serpent rapide, il se faufile partout cruel et brusque pour séparer les êtres et éprouver encore et encore combien nous sommes fragiles
Le cœur du monde bat fatigué, effrayé, comme le cœur des déplacés aux frontières
Comme les cœurs des enfants sous les bombes de guerre et les frappes de la violence parentale
Plantes abandonnées qui agonisent de soif

Je ferme les yeux et rêve d'un monde meilleur
De l'air pur, propre, pas de pauvreté
La richesse répartie équitablement
Pas de guerre, un monde humain fondé sur les valeurs justes et nobles

Quand nous allons comprendre que nous vivons dans la même maison
Et que la sécurité de l'autre nous concerne aussi
Et que nous devons veiller sur les autres car si leurs maisons brûlent la nôtre sera aussi brûlée
S'ils sont malades nous le serons aussi

Il va nous falloir réviser l'importance relative des choses et que l'humain soit la plus importante
Il va nous falloir réapprendre à vivre sur cette Terre

En attendant la poésie est là

Sortez de la nuit
Rentrez dans le jour
dites oui à la vie

Malgré la tristesse
Malgré la maladie
Malgré la peur
dites oui à la vie

Malgré la guerre
Malgré la destruction
Malgré l'injustice
dites oui à la vie

Malgré la trahison
Malgré la pauvreté
Malgré le confinement
Dites oui à la vie

Ce poème... :

VOUS DORMEZ ?

Les nuits blanches
font les jours noirs

Comment dormir,
mon père le monde en souffrance ?

Je suis la gardienne du ciel
pour qu'il ne tombe pas
pour que les étoiles continuent de nous faire rêver

Gardienne de la mer
des rivières et des larmes
pour qu'elles ne dessèchent pas

Gardienne des roses et des lilas
pour que leurs odeurs embellissent
les souvenirs

Gardienne des sourires
pour qu'ils ne disparaissent pas
Gardienne des mots
Gardienne des sentiments
Gardienne de l'amour
pour que le monde ne meure pas

...et cette chanson (que des musiciens sont en train de mettre en musique) :

EN VOIX OFF :

« Dounia, tu es toute petite
mais ton chant fait danser le monde immense »

DOUNIA¹ CHEVEUX VOLANTS :

Dounia cheveux volants
Petite fille du vent
De la mer
Du soleil
De la vieille terre d'Orient
Tu viens de loin là-bas

Tes mots sont de soie
Tes rêves sont de joie

Dounia cheveux volants
Rêves d'enfants
De beauté, d'un monde naissant
dans tes yeux noirs
Les oiseaux chantent en s'envolant

Dounia fille du ciel
Colombe blanche
Traverse la terre, l'eau et le feu
Dounia tu es un monde
Grand comme la Terre est ronde

1. Dounia en arabe est un prénom qui signifie « le monde »

Pleine de sa tendresse
Ses délices
Ses merveilles

Dounia cheveux volants
L'arc-en-ciel de tes envies
Si beau,
De mille couleurs peindra le monde
Et la noirceur recouvrira
Les hommes en gris disparaîtront
Et ton sourire
l'emportera

Ya Dounia, où est ta maison ?
Partout, partout
Le monde est ma maison
Mon cœur en est la porte

Ya Dounia tiri ya hamama¹
Vole vole Dounia
Danse danse Dounia
Chante chante Dounia
Un jour ton cerf-volant
si envoûtant
De mille couleurs peindra le monde
Et la noirceur recouvrira
Les hommes gris d'acier disparaîtront
Et ton sourire
l'emportera

MARAM AL-MASRI

1. « Vole vole Ô Dounia. »

ERIC BERTRAND

LES ISSUES DU CONFINEMENT

Le beau sourire sous le masque...

Le premier jour, il lui a parlé à la sortie d'un cinéma. Le film était excellent, les gens avaient applaudi. Pendant la séance, il avait été assis à côté d'elle. Elle avait beaucoup ri et beaucoup tremblé et il l'avait trouvée belle. En sortant, ils avaient échangé timidement leur 06, et s'étaient promis de se revoir.

Le second jour, ils se sont retrouvés dans un café bondé où il y avait des musiciens et des chansons. Le crépuscule était lumineux, des files de gens joyeux se pressaient dans les rues et des couples d'amants se tenaient par la main. Elle avait un si joli sourire. Il l'a embrassée sur les lèvres et ils ont trinqué à leur amour naissant dans la belle ambiance d'un samedi soir euphorique et insouciant.

Le troisième jour, ils se sont promenés sur le port. Le soleil brillait sur la mer et offrait des coupes de lumière fraîche. Ils ont eu soif, les bars étaient fermés.

Le quatrième jour, ils n'ont pas pu se retrouver en ville, il aurait fallu prendre la voiture, c'était interdit.

Le cinquième jour, elle travaillait à l'hôpital. Il lui a écrit une grande lettre, mais il n'a pas pu l'envoyer, la voiture de la poste ne passait plus.

Le sixième jour, il lui restait son portable et son 06, il écoutait sa voix et il regardait son image danser sur l'écran.

Le septième jour, son portable est tombé en panne.

Alors, il s'est couché dans l'herbe, face à la mer. Il a fermé les yeux. Il a repensé au film qu'ils avaient vu ensemble, à la belle lumière sur le port, à sa silhouette dansant parmi les voiliers et les verres d'eau de Seltz, aux mots qu'il lui avait écrits, aux livres qu'il lirait, à son beau sourire sous le masque, à la vie qu'ils auraient après.

LES DEUX MASQUES :

hommage à tous les Docteur(e)s Rieux.

« Dans cette situation, l'essentiel était de bien faire son métier. »

Cette phrase est tirée du roman *La Peste* et rend hommage à tous ces soignants qui sont en première ligne et qui méritent les applaudissements, y compris ceux de Camus.

Dans ce livre terrible qui analyse les ravages de la maladie, le héros, le docteur Rieux, fait partie de celles et ceux qui font le choix de résister et de se retrousser les manches en dépit du danger de

la contamination. La peste frappe la ville d'Oran aussitôt mise en quarantaine. Elle est, au début du roman, innommable et la seule mention de son nom donne des frissons à ceux qui n'osent pas encore l'identifier.

Qu'on relise le début de l'histoire d'Œdipe ou la fable de La Fontaine, « *les Animaux malades de la Peste* » : la peste est « *un mal qui répand la terreur...* ». On l'avait oubliée et elle ressurgit comme un monstre dont le nom même renvoie à des spectres abominables. À la différence de la peste, le coronavirus n'a pas encore de définition. C'est un monstre étrange qui est en train de se faire une réputation et de se dessiner, sous le masque, une figure hideuse.

Le courage de ceux qui l'affrontent est d'autant plus remarquable qu'ils se battent contre un monstre sans contours. En 1947, Camus écrivait une œuvre à la fois cruelle et réaliste : la chronique d'une catastrophe annoncée, mais aussi un apologue sur la sombre période du nazisme.

Dans ce contexte épouvantable, la ténacité et la résistance du docteur Rieux et de ses partenaires contrastent avec la lâcheté, la légèreté et la mesquinerie des autres.

La fin de la bataille raconte la victoire contre l'Ennemi informe et imprévisible mais elle ressemble aussi à la Libération de Paris. En cela, elle ouvre sur un message d'espoir et sur une pluie d'applaudissements. « La bête immonde » (quelle que soit la forme qu'elle prenne) est toujours vaincue. Mais jusqu'à

quand ? Le dernier paragraphe est ambigu et invite à une méfiance sans cesse renouvelée.

« *Écoutant, en effet, les cris d'allégresse qui montaient de la ville, Rieux se souvenait que cette allégresse était toujours menacée. Car il savait ce que cette foule en joie ignorait, et qu'on peut lire dans les livres, que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, qu'il peut rester pendant des dizaines d'années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les malles, les mouchoirs et les paperasses, et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse.* »

Hommage aux soignants.

Sous le masque, ils incarnent l'humanité dans ce qu'elle a de meilleur.

EN ÉCOUTANT GAINSBORG, « *Couleur confinement* »

Gloomy Sunday. C'est le confinement, *Babe alone in Babylone*. Dépression au-dessus du jardin...

La petite Marilou fait tinter ses bracelets et les clochettes d'argent de ses poignets. Ses illusions donnent sur la cour...

Elle a délaissé sa Remington portable, et sur son

rocking-chair, elle n'est plus qu'un appareil à soupirs, elle « attend que ça se tasse ».

D'abord, elle s'est barrée « *au pays des malices de Lewis Carroll* ». Puis « *elle s'est fait des avions, 707, avion-cargo de nuit. Elle est marrante, c'est une fan du cap'tain Cook* ».

À présent, le cigarillos au bord des lèvres, elle lève les yeux. Elle roule des yeux, roule des hanches. « *Dieu est un fumeur de havanes... Où est l'ombre des Shadows, des Birds, des Doors ? Sous son ciel de faïence, elle ne voit briller que les correspondances et la couleur café... Très vite passé. Les murs d'enceinte du labyrinthe l'entraînent vers l'infini en soufflant vers l'azur et les avions* ».

RETROUVER LA LIBERTÉ DANS LA CHAMBRE

« *Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose qui est de ne pas savoir demeurer en repos, dans une chambre.* »

Cette citation du philosophe Pascal me revient curieusement à l'esprit en ces temps de confinement non pas dans « *la chambre* » mais dans un périmètre dont elle reste cependant le centre.

À l'époque où je l'ai entendue pour la première fois, j'étais adolescent et je me disais que c'était bien là une pensée de vieux philosophe grincheux et avachi,

incapable de comprendre l'attrait qu'il y a à sortir, à voir du monde, à multiplier les expériences et les « divertissements ». Or, le « *divertissement* » est, toujours d'après Pascal (mais ça, je l'ai su après), ce qui écarte l'homme de l'essentiel, en l'occurrence l'exercice de sa conscience et de sa position par rapport à Dieu...

Bref, restez dans la chambre, et comprenez votre néant !

Ce n'est pas à cette prise de conscience de nos « *misères* » que doit mener le séjour à la chambre. Au contraire. Profitons de ce temps de recueillement pour puiser ce que le devoir de confinement peut révéler à notre conscience de citoyen.

Livrée à l'épreuve des quatre murs, la conscience, au lieu de se lamenter et de regretter le temps de l'égoïste divertissement, peut au contraire se réveiller. Alors, elle découvre une liberté dans la contrainte. Une sorte de *Contrat social* qui nous réunit aux autres et nous rend plus forts dans la lutte contre l'ennemi invisible.

« *La liberté, c'est l'obéissance à la loi qu'on s'est prescrite* » écrivait Rousseau.

Prescrivons le *repos dans une chambre*, la Liberté en ouvrira les fenêtres.

RESTER « AUPRÈS DE SON ARBRE »
en écoutant Brassens

Brassens se disait le voisin du dessus « *d'un certain Blaise Pascal* » qui lui donnait gentiment des conseils amicaux...

Parmi ces conseils, il semble avoir retenu, bien avant l'heure du confinement, celui qui consistait à rester non pas « *dans une chambre* », mais auprès de son « arbre » ce qui revient à peu près à la même chose. L'arbre est un salut pour l'homme inquiet et meurtri, il est une source de renouvellement et d'inspiration... « Auprès de mon arbre, je vivais heureux ».

Comme l'écrit Michel Tournier, admiratif du Petit Poucet, « *l'arbre est un piège à vent, un piège à soleil, un certain équilibre entre une ramure aérienne et un enracinement souterrain* ».

Ce compagnon de l'homme, cousin du « *grand chêne* » (autre chanson de Brassens) est là pour rééduquer celui qui se comportait « *comme un saligaud* » et qui quittait sa femme sous prétexte qu'il lui voyait « *tout le temps le nez au milieu de la figure* ». Il est un sage contemplatif qui lui apprend à observer, de sa mansarde, « *les lézardes sur le firmament* ».

SAGESSE DU GLAND

« Je voudrais bien faire comme le chêne et vivre pendant des siècles accroché au même bloc de terre, sans bouger, absolument sans bouger »...

C'est ainsi que JMG Le Clézio, dans *L'Extase matérielle*, termine sa réflexion sur l'inscription nourricière de l'homme dans son territoire et son humus personnel. Cette métaphore prend un curieux retentissement en ce moment.

Il est difficile, n'est-ce pas, d'exister, « *sans bouger* ». Cela tient sans doute à notre nature versatile de roseau penchant... Si nous ne pouvons être chêne et de fait non plus « *vivre pendant des siècles* », tâchons dans notre court séjour de ne pas être glands !

LE CHANT DE L'ARBRE AMAZONIEN

J'étais un bel arbre tout chargé d'oxygène et de lumière

Je ne suis plus qu'un bûcher de carbone et de nuit.

Mes racines à l'aube plongeaient dans l'argent des rivières,

Mes ramures brillaient de l'or du crépuscule.

J'étais un bel arbre tout chargé d'oxygène et de lumière

Je ne suis plus qu'un bûcher de carbone et de nuit.
Sous mon tamis de feuilles, je filtrais la fraîcheur
et la vie.

Les Indiens m'adoraient, les enfants se doraient
à ma sève.

Animaux, muses et cabanes grimpaient à mon
tronc,
Secouaient les essences, les mines et les dessins.

Mais les chercheurs d'or, les faiseurs de feu ont
brûlé mes branches,
Les marchands de soja ont soufflé dans mes
bronches.

Et je souffre et je sue, je saigne et me recroque-
ville.

Le soleil cuisant sur mon front est une vrille.
J'ai du mal à respirer, j'ai du mal à souffler.

Mes lumières pépites ne coulent plus en filon.

Je vais sans doute être opéré. Négligence des
humains, et mauvais soin !
Je n'aurai plus qu'un poumon dans mon écrin :

Ablation du poumon vert » disent vos médecins.
Ma forêt redoute l'éventail de vos mains.

LE VIRUS DU VOYAGE
À L'ÉPREUVE DE « L'ARDENTE PATIENCE »

« *Aller sous le ciel, Muse* »... Céder à l'appel du large, à l'appel de la forêt, au « *call of the wild* » cher à Jack London pour mettre de l'air au confinement de nos vies, de nos agendas, de nos pauvres rituels quotidiens dont nous sentions, il y a quelques semaines encore, les limites et les contraintes...

Cet appel doit être aujourd'hui entendu autrement.

Au fil du temps, nous avons tous déjà cédé à cette frénésie. Trépidation des aéroports, promiscuité vibrante des décollages, proses des transsibériens ou route du Far West, « *hit the road* »... Et toute cette agitation dans un seul et même but : celui de conquérir la part rêvée de sauvagerie qui nous échappe, nous tente, nous malmène... Tout cela pour arriver, au terme du voyage, dans « *l'auberge à la Grande Ourse* », la cabane dans les forêts de Sibérie, la carcasse d'un bus abandonné dans la toundra, l'habitable éclairé d'une grosse voiture américaine sur la route 66.

Et c'est là qu'est le paradoxe : cette parcelle de « *wild* » enfin reconquise aboutissait à un confinement, à un moment de grâce, vécu dans la clausturation et l'immobilité. Cette expérience ne nous montre-t-elle pas que l'esprit du « *wild* » est en l'homme et que, quand nous sommes enfermés, nous devons savoir aller le rechercher en nous ?

Si notre organisme a laissé un jour entrer le virus du voyage, ce virus est aussi capable de muter et de devenir notre garde du corps et notre phare intérieur.

Et un jour futur, comme le dit Arthur Rimbaud à la fin de sa *Saison en Enfer*, nous ressortirons et, « armés d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides villes ».

CONFINEMENT FAÇON RIMBAUD

*« Comme je descendais des fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs... »*

Qui sont les haleurs ? Les horaires de travail, l'emploi du temps, les injonctions du quotidien, la pompe à essence et, excusez la rime, les râleurs !

« Et dès lors je me suis baigné dans le Poème de la mer... »

Qu'est-ce que « le Poème de la mer » ? À nous de l'écrire... « *On ne part pas !* »... Alors, allons vers cet « autre » qu'appelle Rimbaud, trouvons « *le lieu et la formule* » : « *la vraie vie est ailleurs...* » : il y a certainement des coquillages sonores à ramasser sur ces plages intérieures qu'aucun haleur ne peut interdire...

LE MASQUE DE LA TORTUE ROUGE
(*en regardant le film d'animation*
La Tortue rouge)

Depuis plus d'un mois, nous avons quitté le monde épileptique, l'agitation des flots et des courants contraires et nous nous sommes échoués sur une île presque déserte que nous partageons avec une petite communauté de proches. Il nous arrive par périodes et sous condition d'attestation de déplacement, de nous embarquer sur un radeau pour essayer une évasion, course à pied, courses de première nécessité... Mais irrémédiablement, au bout d'une heure ou deux, nous sommes rejetés sur l'île.

Ce scénario est un peu celui du beau film d'animation de Michael Dudok de Wit *La Tortue rouge*, tourné en 2016. Le film met en scène un naufragé sur une île déserte. Lui aussi, il essaie de s'évader, de se fabriquer des radeaux mais, à chaque tentative d'escapade, et au bout de cinq minutes, il est rejeté au rivage à cause d'une grosse tortue rouge qui bouscule la fragile embarcation et le contraint au confinement.

Dans quel but cette créature mystérieuse agit-elle ?

D'abord, dans le but de le protéger des périls auxquels il s'expose s'il parvient à franchir la ligne de corail. La tortue lui met un masque de fureur rouge et le renvoie systématiquement chez lui.

Ensuite, dans le but de lui apprendre à redécouvrir son île et son environnement. Le projet est ambitieux. S'il abdique, s'il se résout au confinement, quelles richesses peut-il tirer de l'espace dont il dispose ? Évidemment, notre héros n'habite pas un 80 m² sans terrasse, et il a, à sa disposition, une île tout entière, avec ses plages, ses eaux turquoise et sa faune paisible. Il peut par ailleurs, sans redouter la contravention, s'allonger sur le rivage, écouter le déroulement des vagues, les cris des goélands, contempler les lumières dans le ciel.

Mais son monde est clos, comme le montre très bien le plan qui superpose l'horizon de l'océan et les parois d'une bouteille en verre trouvée par son fils (car, parmi les découvertes que lui réservait l'île, il y a eu celle de l'amour). C'est d'ailleurs le fils qui trouve le temps long et qui aimerait, comme le papa au début, se « déconfiner » et quitter la bulle, partir à bord d'un radeau et affronter le vaste monde.

Lorsqu'on a survécu à un tsunami, comme c'est le cas du jeune héros qui a sauvé son père de la noyade, on peut espérer refaire le monde et le rendre meilleur parce qu'on a en soi une certaine idée de la beauté et de la solidarité entre les hommes mais aussi une mystérieuse tortue rouge prête à nous guider et à nous faire croire en la force de la métamorphose.

BOIRE UN WHISKY ÉCOSSAIS POUR S'ÉVADER

Sur la platine du verre, la couleur et la senteur mettent de la musique et de l'ambiance.

Ambré dans la transparence de la bouteille, le liquide se dore, s'incline et salive.

Alors la première gorgée roule dans la gorge vide et l'espace engourdi résonne. Dans la brume acoustique, le palais effleure ses touches de pianos jusqu'à l'ivoire des dents. Les notes fruitées et tourbées lèvent et s'embarquent : Ravel, *Une barque sur l'océan*, Debussy, *La Mer*, Mendelssohn, orgues basaltiques... Puis la vague arrive, déferle, inonde « la glotte de Fingal ».

L'impression éclate et vibre. Un orchestre lumineux s'ouvre sous la langue : lande, bruyère, tourbe. Cuivres des distilleries, teintes mauves ou blanches, timbres de soleil contre la paroi du verre.

Ruissellement de l'eau sur les galets. La flaque de whisky coule dans la trachée, laisse une brûlure chaude et sucrée sur les lèvres.

Déjà plus rien au fond du petit verre rond. Rien ?
Sauf un bouquet sous la rosée. Un filet d'eau vive, une silhouette enivrée qui voltige, et décolle, et s'envole. Elle n'est plus là, elle a laissé sa « part des anges ».

COMMENT PRATIQUER « L'ÉLEVATION »
AVEC BAUDELAIRE

Rappelons-nous ce vers de Baudelaire, « *Et l'espérance comme une chauve-souris s'en va battant les murs de son aile timide en se cognant la tête à des plafonds pourris* ». Tout au début de la crise, la chauve-souris a été prise comme bouc émissaire, responsable des émissions du virus, ce terrible « *Ennemi* », qui sévit actuellement sur notre pauvre navire au-dessus duquel « *le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle* ».

L'univers est souvent sombre chez ce « *prince des nuées* », mais la chambre dans laquelle il se réfugie peut être aussi bien « *chambre à spleen* » que « *chambre à air* ». Elle est de toute manière, comme le montre l'un des poèmes en prose, « *double* », parce que transfigurée. À la fois hantée par les spectres, « *un peuple muet d'infâmes araignées venant tendre ses filets au fond de nos cerveaux* » et par les splendeurs de la Beauté et les lueurs des « *Phares* ».

Baudelaire a toujours été ainsi, dès son adolescence où, envoyé en Inde sur un cargo, il se confinait dans la soute pour laisser fleurir les fruits de son imagination. Dans son célèbre poème « *L'Albatros* », il évoque les « *hommes d'équipage* » sur le pont du navire « *glissant sur les gouffres amers* ». La chauve-souris s'est métamorphosée en albatros aux « *grandes ailes blanches* ».

Il se peut bien qu'il ait ainsi voulu représenter la double aspiration qu'il y a dans l'homme, le pire et le meilleur. Mais aussi cette double capacité à mettre un « *plafond pourri* » à notre navire ou bien « *Ordre et beauté, luxe, calme et volupté* ». Et au bout du voyage, lorsque ce fichu plafond pourri aura cédé, il faudra bien espérer accoster dans une île *paresseuse où la nature donne des arbres singuliers et des fruits savoureux* ».

En tout cas, la planète, les albatros et les nuées se portent beaucoup mieux depuis que l'homme a changé sa façon d'occuper le navire.

BAUDELAIRE LABOUREUR

*Quand il est comblé de douleur,
Je fume comme la chaumine
Où se prépare la cuisine
Pour le retour du laboureur.*

Les Fleurs du Mal (« La Pipe »)

Malgré ses allures paresseuses de dandy souffreteux et ses humeurs noires de confiné, Charles Baudelaire est un laboureur infatigable. Le muscle nerveux, le poignet ferme, la tempe frémissante, il fouille inlassablement le champ du langage. Tout part du haut de l'échine chez cet athlète de la poésie qui est aussi un fou de sensations fortes. Au contact du soc

d'une chevelure, le corps en lui palpite, quête, épie, écoute, traque, « *mange des cheveux bleus* ». Et le voilà qui lâche prise, quitte l'herbe rase, « *le port* », lâche le manche ou la quille et se dérouté « *vers de charmants climats* ».

Après la fatigue du champ, le soir venu, au lieu de fermer les yeux tout de suite et de s'abandonner à la paresse, le laboureur esthète recueille, écrase, ensemeince et se prépare sa fumette de poudre d'or : « *Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or* ». Les sens en éveil, les nerfs en pelote, « *les poumons gonflés comme de la toile* », « *il met à la voile* » et creuse les sillons de l'imaginaire. Le navire n'est pas tout à fait « *ivre* » comme il le sera chez Rimbaud, il remue, retourne et fend la terre fertile ou le flot.

Dans les poèmes des *Fleurs du Mal*, la mer n'est qu'un prétexte, le bateau qu'une image. Derrière la chimère de l'océan, le poète laboureur qui étend enfin les jambes dans le calme de « *la chaumine* » respire la moisson d'une maîtresse, vide le fond d'un verre de vin, palpe le culot d'une pipe de haschisch.

Femmes, vins, pipes, ces capteurs de sensations s'emparent du solide laboureur. Il n'est plus qu'un contemplatif, un « *hibou* » méditant sur une terre magistralement labourée :

« *Vous croyez être assis dans votre pipe et c'est vous que votre pipe fume. Une question : comment sortirez-vous enfin de cette pipe ?* »

Les poèmes de Baudelaire fleurissent bon l'Amsterdam et la terre fraîchement remuée... Laissons les derniers vers du poème « Les Hiboux » faire volute :

*Leur attitude au sage enseigne
Qu'il faut en ce monde qu'il craigne
Le tumulte et le mouvement ;*

*L'homme ivre d'une ombre qui passe
Porte toujours le châtiment
D'avoir voulu changer de place.*

BAUDELAIRE CHAMPION DE SURF

Le surfeur est un poète qui balance sa planche comme une plume qui court dans l'encrier du flot. « *Homme libre, toujours tu chériras la mer* » écrit Baudelaire. La page, elle non plus, n'est jamais blanche, oscillant entre écume et crête, toujours imprévisible, toujours recommencée. De la même façon, Baudelaire est un de ces poètes qu'il faut suivre « *dans le déroulement infini de sa lame* ». *Beach Boy on a riding surf...*

Qu'on relise seulement « Parfum exotique », « La Vie antérieure », « L'Albatros », « La Chevelure » ou « L'Homme et la mer »... on y prendra peut-être le plaisir qu'on trouve à contempler les figures d'un surfeur en équilibre qui s'amuse des hasards et des caprices de la vague.

Baudelaire trouve sa correspondance dans la figure du surfeur. « *Nageur qui se pâme dans l'onde* », dans les « *lames* », les « *houles* », le mouvement de la poésie, le balancement du vers. Et, chemin faisant, il entraîne le lecteur dans son sillage...

Mais avant l'ascension vers la crête, avant le déroulé, il y a eu chez lui, comme pour le surfeur sous l'emprise du manque, l'attente intense et le guet du rouleau. Et tout à coup, le voilà qui décolle...

Baudelaire est le poète de la captation du mouvement. Chez lui, tout passe par la plante du pied, cette racine de la sensation ! La chaleur d'un corps, l'odeur d'un sein, le mouvement d'une chevelure aimée imprime définitivement en lui la cadence du poème. Alors, il s'en va, alors il épouse cette ascension vertigineuse au cœur des lames.

Les mots et les images qui s'enroulent sont autant de figures que réalise le surfeur des gouffres amers ». À ce moment de plénitude absolue, il rivalise avec l'albatros son semblable, son frère...

C'est le creux de la vague, la pure force acoustique du poème : déferlement des sons, volume de l'alexandrin, harmonie des images, relief du vocabulaire. L'inspiration et la langue pour l'écrire ont le gonflement du flot. Hors de ce monde d'écume bleue, point d'horizon. Tout est là, qui s'offre au plaisir et à la pensée de l'Absolu...

Dans les îles Hawaï, les premiers surfeurs que côtoyait le cap'tain Cook cherchaient dans la vague

et le grand large quelque chose comme le frisson du sacré, « l'horizon chimérique ».

Marcheur sur les eaux, Baudelaire est un athlète de l'abîme qui vise non les palmes olympiques mais l'Ailleurs. Tout est muscle chez lui, aspiration à l'Idéal et tension du tendon.

De la même façon que le surfeur garde la mémoire musculaire de l'expérience inouïe vécue au creux de la vague, bonheur euphorique que le caprice de l'élément a communiqué à tout son corps, le poète vibre d'une extase sensorielle. Mais Baudelaire reste avant tout le poète de la chambre. Que lui reste-t-il alors de l'océan et du surf ? Rien n'est perdu pourvu qu'il ait une partenaire... Quand il tient une femme dans ses bras, une femme-flacon, il la caresse comme une planche bien polie, odorante et chargée de senteurs exotiques. Elle est là pour l'arracher au désespoir de son existence. Planche de salut !

Et le voilà qui tremble sur les reins de sa compagne et les courbes de la vague, la vague qui enroule indéfiniment les paysages éblouissants de ses rêves.

APRÈS LE CONFINEMENT,
CÉLÉBRER LE PRINTEMPS

Le soleil d'aube déchire les confins du ciel,
Chants et sifflets s'échappent des becs d'oiseaux,

Et, loin des nids, le concert peut enfin commencer.

Le bourgeon sur le cerisier sort du confinement,
Sa fleur délicate offre son micro au temps des
cerises.

L'abeille quitte la ruche et s'enivre au gazon de
la première fleur.

Sa première fleur, c'est une pâquerette qui étale
ses gambettes.

Le papillon est un laquais qui a tout oublié de
l'ordre du cocon.

Il s'est fait maître des ballets et postillon des
artistes.

Dans des verts peignoirs kitch, les grosses
mouches crachotent.

Une brise pousse à plus d'un kilomètre les pollens
craintifs,

Soulève les mousses, sépare les grains de l'ivraie.

Elle envoie sur la première ligne la plume de
l'écrivain,

Elle souffle sur la marge la fin du confinement.
Elle offre à l'humanité les pages d'un grand livre
blanc.

POUR LE MONDE D'APRÈS :
Rimbaud rising for the climate with Greta

C'est le jeune Rimbaud qui fugue avant toi dans
la lumière. Avec lui, tu marches pour le climat et tu
veux embrasser l'aube d'été car rien ne bouge encore
au front des palais.

Les camps d'ombres et de Petits Poucets rêveurs
ne quittent pas la route du bois. À l'aube, ils soufflent
sur les écrans, réveillent les haleines vives et tièdes, et
les pierreries regardent et les ailes se lèvent sans bruit.

Votre première entreprise est de retrouver dans
les sentiers emplis de frais et blêmes éclats, des fleurs
et des millions de papillons qui vous disent leurs
noms. De rire au soleil blond qui dénoue ses che-
veux à travers les sapins. De reconnaître la déesse
à la cime argentée. Et de lever un à un les voiles en
agitant les bras.

Elle est belle, elle est pure et transparente. Par
les plaines et les campagnes, dénoncez-la aux coqs.
À la grand-ville, où elle fuit parmi les automobiles
et les vapeurs d'essence. Trouvez-lui le bon climat
et chassez-la comme un mendiant sur les quais de

marbre et de fumée. En haut de la route, près d'un
bois de lauriers, entourez-la avec ses voiles amassés.
Vous sentirez un peu de son immense corps.

L'aube et les enfants tomberont au bas du bois.

Au réveil il sera trop tard.

ÉRIC BERTRAND

JEAN-PHILIPPE BLONDEL

FIL(S)

Je l'ai toujours envié.

Cette agilité, cette élégance – tout ce que je n'avais pas. J'avancais dans la vie, un peu trop lourd, un peu trop maladroit. Les mots d'esprit que je lançais retombaient dans un silence quasi-total, tandis que je devenais rouge comme une tomate. Lui seul riait à mes blagues. Je n'ai jamais su s'il les trouvait vraiment drôles ou s'il voulait m'éviter l'humiliation totale – un peu des deux, probablement. Nous étions une paire étrange. Il était mon spectacle et j'étais son spectateur. J'étais tombé sous son charme à l'âge des admirations. Seize ans. Je me rêvais des vies mais je n'osais emprunter aucun chemin. Lui, il était déterminé, casse-cou et aérien, surtout – aérien. Il aimait se mettre en danger – je m'improvisais filet de sécurité amical, même si, bien sûr, il n'en avait pas besoin.

Tout le monde l'aimait. Il y a des gens comme ça, qui ponctuent notre vie, en suspension, et qui ne semblent jamais devoir être atteints par l'opprobre. À chaque fois qu'il était question de lui, dans une conversation, les interlocuteurs souriaient – ils ne médisaient pas. Il était devenu, sans le chercher, l'emblème de notre adolescence. Il jouait avec les mots, avec les rimes, avec les accords des guitares sèches, avec la

nuit aussi. Et puis aussi, et puis surtout, avec l'air.

Il n'arrivait pas à se souvenir à quand remontait sa passion pour le funambulisme. Il riait souvent en racontant que petit, il était somnambule, et que cela devait dater de là. Le besoin de retrouver cet état de grâce, le demi-sommeil qui vient bouleverser la réalité. C'est ce qu'il cherchait dans les substances illicites. C'est ce qu'il cherchait dans les mots. C'est ce qu'il cherchait sur son fil aussi. Un air plus pur.

Je me souviens que la première fois qu'il avait amené son filin d'acier, j'avais été surpris et un peu déçu. De façon totalement idiote, je croyais que les funambules se déplaçaient sur du nylon ou de la corde. Je trouvais l'acier vulgaire et décalé – une irruption de révolution industrielle dans un monde de soie. Il n'a pas prononcé un mot tandis qu'il fixait le filin entre les deux murs. Il a vérifié la solidité des appuis en pesant de tout son poids sur les extrémités. Et puis, il est monté. Nous étions dans le jardin d'une amie commune. Il s'est reposé un moment avant de se mettre debout, de tâter le filin du bout du pied, comme s'il demandait une permission – et de s'élancer. Nous avons tous retenu notre souffle. Il était à quatre mètres du sol. Il n'y avait pas de filet de sécurité. Il est entré en scène. Il est devenu un prolongement du fil. Ses pieds ont épousé la matière. Nous en sommes restés bouche bée – et meurtris. D'un seul coup, il semblait évident que nous ne vivrions jamais dans le même monde.

Je suis devenu son suiveur. Je n'ai jamais osé revendiquer son amitié. On ne devient pas ami avec celui qui tutoie les hauteurs. On ne peut pas compter sur celui qui remet sa vie en jeu tous les jours.

Je l'ai vu marcher dans les airs. Entre des maisons, des arbres, des immeubles. De plus en plus haut. De plus en plus vite. Chaque fois, il en revenait le souffle court – et comme absent. Il n'avait qu'une envie, y retourner. Il jetait des phrases sur le papier – des éclats dorés « Octobre est mon démon », « Glisser sur l'entre-deux » – mais les lignes restaient tendues et uniques. Elles ne s'articulaient pas entre elles pour former des paragraphes ou des strophes. Des diamants dans leur gangue. Des OVNI. Comme lui, là, au-dessus de nous.

J'ai remarqué, petit à petit, la progression de la solitude. Le respect, la révérence des autres qui, peu à peu, l'éloignait d'eux. La foule, compacte au début, qui se raréfiait. Les soirées auxquelles il était invité et qui n'avaient plus lieu que deux fois par semaine, puis une fois par mois, puis plus du tout. J'entendais les commentaires à voix basse. On l'aimait toujours autant, mais il était trop « barré », « perché » – si loin de nous. J'ai essayé de lui en parler. Il n'a pas répondu. Il m'a simplement dit que je pouvais, moi aussi, le laisser seul, si je le désirais. Je me suis récréé. J'ai juré fidélité. Et puis je suis parti. J'avais mon chemin à suivre – et mon chemin était sans doute bordé d'ornières, mais il était définitivement terrien.

Un jour, il a disparu. Un enchantement. Certains ont avancé qu'il s'était sans doute écrasé au fond d'un ravin – mais aucun cadavre n'a été retrouvé. Il est devenu une sorte de légende adolescente, une de ces vies brûlées qu'on aime évoquer à l'aube de la quarantaine en se félicitant d'être bien restés dans les clous et d'avoir, pour la peine, ce que l'existence peut nous offrir de mieux – une famille, un toit, une

voiture, des cadeaux à Noël et aux anniversaires, un ennui à tuer le dimanche.

J'ai rêvé de lui – souvent, de moins en moins fréquemment, quelquefois et puis rarement. Mais jamais *jamais*. Il est resté une présence, à l'arrière des images oniriques – j'imaginai des scènes où je jouais le premier rôle, mais je savais qu'au loin, il y avait cette ombre sur un fil, qui passait sans faire de bruit. Quand j'ai commencé à écrire des romans, des phrases qui s'articulaient en paragraphes, j'ai pensé à lui très fort. Je le voyais en train de me sourire et de se moquer gentiment « Alors, les mots seuls ne te suffisent pas ? Tu as vraiment besoin d'une histoire, de personnages, de toute cette fiction ? » –

À la fin d'un cours, le mois dernier, un élève de Seconde, Guillaume, est venu me voir au bureau. Il se balançait d'une jambe sur l'autre. Il fronçait les sourcils et fixait un point au-delà de mon épaule. Je lui ai demandé ce qu'il voulait. Dans un souffle, il a glissé le nom du funambule, son prénom et puis il a ajouté en me regardant bien en face, cette fois. « Vous le connaissiez ? ». L'imparfait m'a fait frémir. J'ai hoché la tête. « C'est ce que je me disais. Quand il a vu votre nom sur un livre, la semaine dernière, il l'a reconnu. » La mention de la date passée récente m'a détendu. Je me suis autorisé un sourire. J'ai ajouté « C'est votre père ? » – le gamin n'a pas répondu tout de suite. Il a plissé la bouche, haussé les épaules et répondu « Si l'on veut ». J'en suis resté estomaqué. J'ai rétorqué que la volonté n'avait rien à voir là-dedans. Le garçon m'a dévisagé et a lancé un « Si c'est vous qui le dites » qui m'a déboussolé.

L'explication est venue par bribes. Au détour de débats que nous avions en classe, ou de conversations hachées dans les couloirs du lycée. Je demandais des nouvelles. Je n'avais droit en réponse qu'à une indifférence agressive. Et puis il y a eu la réunion parents-profs. La mère de Guillaume s'est assise en face de moi, avec un sourire timide. Elle a hoché la tête alors que je n'avais rien dit. Elle a glissé :

« Alors, c'est vous ?

— Tout dépend de ce que vous entendez par là.

— C'est vous qui étiez ami avec Ariel.

— Oui. Enfin, c'était il y a longtemps.

— Il... Vous l'avez revu récemment ?

— Non. Pas depuis des années. Mais j'ai quelques nouvelles par Guillaume. D'ailleurs, si nous parlions de Guillaume ?

— Il est... comment dire... parti.

— Pardon ?

— Ariel, je veux dire... Il est... ailleurs.

— Ah... Vous êtes divorcés ?

— Non, non, ce n'est pas ça... Nous n'avons jamais été mariés, en fait. Est-ce que... Est-ce que vous accepteriez de venir le voir avec moi ?

— Euh... Je ne sais pas... Pourquoi pas ? Mais aller le voir où ? »

Trois jours plus tard, nous étions assis dans ma voiture. Nous n'échangions pas un mot. Les images se télescopaient dans mon esprit. Des vagues de plus en plus profondes de couleurs et de mots. Une refonte de mon existence. Elle m'a mis la main sur le bras. Elle a murmuré qu'elle savait ce que ça faisait. Je n'ai rien répondu. Il n'y avait rien à répondre. Je ne parvenais pas à m'extirper. À débrayer. À passer la

première. Mettre le clignotant. Quitter l'impasse.

Ariel résidait depuis trois ans dans le centre. Il avait vivoté quelques années du RSA, l'esprit de plus en plus hagard, les mots de plus en plus éthérés, des suites de points de suspension. À un moment donné, on l'avait retrouvé nu, en train de marcher sur une des corniches du toit de la cathédrale. Personne n'avait su comment il avait fait pour ouvrir la porte qui menait là-haut. Guillaume avait douze ans. Il n'avait pas revu son père depuis quatre ans. Quand ils ont été confrontés l'un à l'autre, quelques mois après son internement, le père n'a pas reconnu son fils.

Je pense à lui, pendant que j'écris ces lignes. Je pense à ceux qu'on perd, comme on perd le fil. Je pense à ceux dont on croit qu'ils vont s'élever, encore et encore, alors qu'ils plongent et qu'on ne parvient même pas à le percevoir. Je pense au funambule dans ma tête qui jongle, sur son filin, entre la réalité et la fiction. Je pense à Guillaume, surtout – le fil qui restera singulier parce qu'il n'aura jamais de relation paternelle.

Tandis que le jour tombe sur le dernier jour du confinement, je me demande pourquoi on ne parvient jamais à venir en aide à ceux qui nous sont le plus proches.

JEAN-PHILIPPE BLONDEL

MICHEL BOUCHER

À PROPOS DE *TRÉSOR I^{ER}*
*ou comment devenir un auteur
par hasard ?*

Ce texte, *Trésor I^{er}*, paru aux éditions Thierry Magnier à partir duquel j'ai rencontré les élèves de CE2 de l'école Émile Zola des Mureaux a été pour moi le début d'une nouvelle aventure dans mon parcours d'auteur et d'illustrateur.

Après des études d'architecture qui m'ont tant appris, j'ai publié mes premiers albums en tant qu'illustrateur. Je prenais un grand plaisir à me glisser dans les mots des auteurs qui voulaient bien me faire confiance de la même manière qu'un musicien interprète la partition d'un compositeur. Mais, comme je n'étais pas à l'origine du livre, lors de mes nombreuses interventions scolaires, je ne pouvais pas répondre aux questions des élèves qui me demandaient comment j'avais eu l'idée de l'histoire. Alors, bien des années plus tard, je me suis mis à concevoir et à écrire mes propres albums. Ma démarche était toujours celle d'un homme de l'image : dès le départ, les illustrations et le texte étaient étroitement mêlés.

Pour me faciliter la tâche, j'ai commencé par concevoir les petits livres de la collection « Les bonheurs d'expression » autour des expressions de la

langue française pour les éditions Actes Sud Junior. Chacun sait qu'une expression est une phrase qui possède deux sens : un sens propre et un sens figuré. Le mot « figuré » est à prendre ici au sens « imagé », c'est-à-dire qu'il forme une image dans notre esprit. Quoi de plus riche donc qu'une expression imagée pour démarrer une carrière d'auteur-illustrateur ! La jubilation de l'écriture de centaines de comptines qui ont composé cette collection, puis la création d'un dictionnaire autour de ces expressions (« Mille et un bonheurs d'expressions »), m'ont bien évidemment donné l'envie de continuer à expérimenter le principe de la complémentarité du texte et de l'image.

Ensuite, est paru « Le sens de l'amour » (aux éditions du Rouergue) qui raconte une histoire d'amour illustrée par les panneaux de la signalisation routière puis l'album « Ange ou démon ? » (chez le même éditeur), pour lequel j'ai conçu un texte qui peut se lire dans un sens et se relire à l'envers. Porté par ce plaisir de créer des concepts autour des mots, j'ai publié de nombreux albums pour les éditions Albin Michel, Motus, Bilboquet, Gulf Stream & Cépages.

Bref, moi qui étais un non-lecteur en classe, doublé d'un piètre élève, je me retrouvais, bien des années plus tard, dans la peau d'un écrivain qui va expliquer son formidable métier dans les écoles afin de partager son plaisir d'écrire. Et donc son plaisir de lire !

À la suite de ces publications, quelle ne fut pas ma surprise de recevoir un beau jour un coup de téléphone d'une responsable de l'association des Incorruptibles (du célèbre prix du même nom) qui me propose d'écrire un petit roman en correspondance avec plusieurs écoles. Un « vrai » roman sans

illustrations ! Comme l'idée me séduit assez, je m'entends répondre un « oui » un peu hésitant et me voilà embarqué dans l'aventure. Mais il y a un immense écart entre l'écriture d'une comptine d'une douzaine de lignes ou d'un petit texte d'album et l'écriture d'un roman d'une centaine de pages.

La règle du jeu était d'écrire un premier chapitre, de l'envoyer aux classes participantes (des CP & CE), d'attendre leurs retours (remarques, corrections suggestions, critiques) et d'enchaîner sur le chapitre suivant en tenant compte (ou pas) de leurs remarques. Ce qui est à la fois une contrainte supplémentaire mais aussi un fil conducteur qui permet de ne pas se retrouver complètement seul devant la page blanche. Mais la question restait quand même entière : sur quoi écrire ? Quel thème choisir ? Quel(s) personnage(s) créer ?

Lorsque je visite les classes, une question revient régulièrement : est-ce que vous être célèbre ? J'ai donc voulu travailler sur cette question : qu'est-ce que la célébrité et pourquoi fait-elle autant rêver ? C'est ce qui m'a donné l'idée de créer un petit Prince nommé « Trésor 1^{er} » qui possède tout ce qu'il désire. Il est entouré d'une ribambelle de serviteurs et ne connaît ni la contrainte, ni la frustration. Malgré cela on découvre très vite qu'il est fort triste et solitaire car ses parents, très occupés à gérer leur royaume, passent trop peu de temps avec lui. J'ai donc tiré le fil de mon histoire guidé par mon personnage et par ses aventures en tenant plus ou moins compte des remarques des classes.

Parallèlement, je voulais raconter une seconde histoire, plus personnelle. Celle de mes expériences

vécues au cours de mes diverses interventions scolaires. J'ai donc alterné un chapitre racontant la vie de Trésor 1^{er} avec un chapitre sur un auteur qui intervient dans une classe. Bien sûr, le défi était que ces deux histoires qui, a priori n'ont rien de commun, se recoupent dans le dernier chapitre. Et je voulais surtout terminer mon petit roman avec une fin ouverte. Dans mon esprit, cela donnait à l'éditeur la possibilité de programmer une éventuelle suite, mais surtout cette ouverture pouvait permettre aux futurs lecteurs d'imaginer la suite des aventures de Trésor 1^{er}.

C'était le travail que nous avions engagé lors de ma première venue dans la classe des Mureaux. Après une explication de ma démarche d'auteur et les réponses aux nombreuses questions posées par des élèves enthousiastes et une enseignante qui ne l'était pas moins, nous nous sommes quittés en nous promettant de nous revoir afin que je découvre leurs idées de suite : Trésor 1^{er} existe-t-il vraiment ? Était-il filmé pour une série télé ? Ses parents sont-ils des acteurs ou ses vrais parents ? Autant de questions qui resteront en suspens, bloquées par un petit virus que personne n'attendait et qui sera sans doute dans les années futures le sujet d'un nombre important d'histoires qu'il reste à inventer...

MICHEL BOUCHER

ÉPHÉMÈRE

ET ENSUITE ?

« Déjà 280 km de bouchon autour de Paris. Une fois et demie la circulation habituelle. Vous qui ronchonnez au volant de votre voiture, il va falloir vous armer de patience, le PC de Rosny prévoit un pic de 360 km dans le courant de la matinée. »

On sent le sarcasme qui pointe dans l'intonation du chroniqueur. C'est tout juste s'il n'a pas éclaté de rire pendant son info trafic. Quel cynisme. Je couperais bien la radio, mais son bourdonnement me tient éveillée. Mieux vaut ne pas s'endormir en voiture. Un clignement de paupière, la lumière s'éteint et tout bascule. Ce petit grain de sable, oublié par le marchand, qui vient enrayer la mécanique pourtant bien huilée qu'on croyait infaillible. OK, je ne vais pas ressasser ça une fois encore, ça ne sert à rien, ce qui est fait est fait et ce n'est pas d'en parler qui changera le cours du temps.

J'étouffe un bâillement. Quelle nuit ! Je ne sais même pas si je suis parvenue à dormir une heure. C'est toujours quand je dois me lever tôt que l'insomnie frappe. Qu'est-ce que je raconte ? Ça n'avait rien à voir avec une insomnie. J'ai mal dormi voilà tout. Je dois reconnaître que le lit était particulière-

ment inconfortable. Je ne savais pas qu'un tel matelas pouvait exister.

« Too hard on the brakes again, what if these brakes just give in ? »

Radiohead ! Radiohead sur JFM ! Tout arrive ! Jamais je n'aurais imaginé entendre Killer Cars dans cette voiture plutôt habituée au jazz New Orleans des années 20, Sydney Bechet en tête. Il faut dire que Diego a toujours eu des goûts tranchés dans le domaine musical. Le jazz sinon rien. Tout comme moi avec les cinq d'Abingdon. Yorke-Bechet, nos vies n'auraient jamais dû se croiser, Diego. Je tourne la tête, ses yeux rouges trahissent sa fatigue, il a l'air exténué lui aussi, rongé par une mauvaise nuit. Une de plus. Les paupières plissées, il tente de garder le cap, les idées claires. Survivre malgré le monde qui s'écroule autour de lui. Pourquoi faut-il que j' imagine ses pensées ? Je ne suis pas dans son crâne après tout, peut-être n'est-ce que la lumière intense des derniers rayons d'octobre qui lui fait cligner les yeux. Attention, Diego, ne ferme pas les paupières trop longtemps, je t'aime encore.

— On devrait toujours avoir un deuxième briquet, avait-il murmuré en approchant le sien de ma Lucky. Toutes les cigarettes du monde ne valent rien sans une flamme.

Notre première rencontre ne dura que quelques secondes. J'étais pressée comme d'habitude, pourtant j'avais pris la rue Daguerre, elle rallongeait mon trajet de quelques minutes mais son atmosphère parvenait toujours à me mettre de bonne humeur. Même avant un rendez-vous dans le bureau de Pierre-Antoine. Les

mains en contrevent, Diego avait attendu ma première bouffée avant d'aussitôt repartir, un léger sourire au coin des lèvres. Ce n'était pas une de ces pesantes manœuvres de séduction. Pas de regard enjôleur ni même de phrase superflue, juste une bienveillante attention. Si tant est qu'allumer une cigarette puisse en être une. Diego était ainsi. Il l'est toujours d'ailleurs. Enfin, je l'imagine.

Je ne connaissais pas son prénom et je croyais bien ne jamais le revoir. Combien de fois ai-je pu revenir dans cette rue, une cigarette aux lèvres, sans allumette ni briquet, pour forcer la main du destin. Mais la providence est capricieuse, elle n'aime pas qu'on se joue d'elle. J'eus droit à nombre de remarques sans pour autant reconnaître la voix qui m'avait tant surprise ce matin-là.

Le détour de la rue Daguerre devint habituel. En réalité, je n'avais plus d'autre désir que cet instant d'exaltation, ce moment où chaque battement de mon cœur m'entraînait au bord d'un gouffre où je rêvais de me précipiter. Aujourd'hui j'allais le retrouver, il craquerait une allumette et nous nous souririons à travers la fumée blanche. Pas un jour ne passait sans que j'en sois persuadée. Déambulant parmi les habitués au milieu de la chaussée, je marchais lentement. Puis je revenais sur mes pas, m'attardant devant l'étal d'un fleuriste dont je n'avais que faire ou parcourant les pages d'un livre sans en retenir le moindre mot. Tout était prétexte à flâner dans cette rue. Allez, encore cinq minutes. Dix. Et quand je la quittais à regret, ce n'était que pour attendre impatiemment d'y revenir. Demain il serait là.

Les semaines s'écoulèrent sans que j'y prenne

garde. Chaque jour qui passait rongait un peu de mon espoir. Avais-je raté le tournant d'une vie ? Deux chemins, si dissemblables soient-ils, ne pouvaient-ils se croiser qu'une seule et unique fois ? Allions-nous désormais nous éloigner irrémédiablement l'un de l'autre ? Le gris m'enveloppa comme il avait coutume de le faire avant, plus sombre encore qu'il ne l'avait jamais été.

Un matin je décidais de me rendre à l'évidence. De cette rencontre il ne resterait bientôt que des lambeaux de souvenirs. Il me fallait combattre mes pulsions pour éviter Daguerre désormais. D'un coup, sans transition, comme on arrête de fumer. Un sevrage brutal et sans appel. Ou presque.

Trois jours s'égrenèrent avant que je craque à nouveau. Mon corps tout entier m'entraîna dans cette rue sans que je puisse l'en empêcher. Mais tout avait changé. Je déambulais parmi des fantômes. Illégitime au milieu des passants, je me sentais soudain traquée, presque coupable. Je me mis à courir pour déboucher hors d'haleine sur l'avenue du Maine. Jamais je n'y revins. Seule.

Une semaine plus tard, jour pour jour, Diego frappait à ma porte. C'était un mardi de juin, le 27, l'horloge de la cuisine indiquait 18 heures. Il avait remplacé au pied levé une collègue malade dans sa mission de recensement et me présentait une carte barrée d'une bande tricolore avec sa photo agrafée et son nom écrit en Helvetica bold corps 12 : Diego Ibanez, comme les guitares du même nom. J'aurais dû m'appeler Rickenbaker. La coïncidence était trop improbable pour être vraie. Pourtant, à voir ses yeux effarés, je fus tentée de le croire. Diego ne s'attendait

nullement à me revoir apparaître derrière le battant rouge vif de ce sixième étage sans ascenseur. Puis, le plus merveilleux des sourires vint éclairer son visage, à croire que lui aussi m'avait cherchée durant toutes ces semaines. J'avais l'impression de le connaître depuis si longtemps que je le laissai entrer dans mon appartement sans la moindre hésitation.

Notre vie s'y installa naturellement, sans trop de mots. Nos étreintes s'abstenaient de bavardages. Dire que j'aurais pu passer à côté d'un tel bonheur.

Tout était soudain plus lumineux. Chaque parfum semblait être une découverte, même le soprano de Bechet me séduisait. Daguerre devint notre paradis, le cimetière du Montparnasse notre jardin d'éden. Ils étaient tous là, Baudelaire, Gainsbourg, Roda-Gil, Topor et aussi Antoine Chrysostome Quatremère de Quincy dont je n'ai jamais rien su, mais quel nom ! Diego regrettait que Bechet n'y ait pas sa place et j'espérais bien que Thom Yorke s'en tienne éloigné le plus longtemps possible.

L'été s'écoula dans une parfaite plénitude. Le monde nous appartenait. Nous étions différents, notre histoire était unique. D'ailleurs n'étions-nous pas seuls sur terre ? Rien ne pouvait nous atteindre, nous étions immortels.

Peut-être aurions-nous dû parler davantage. Avec le vent d'automne vinrent les premiers nuages. De petits détails anodins prirent soudain une importance insoupçonnée. Une miette sur un coin de table. Un éblouissement disparu. Le poids de l'habitude. Pas maintenant, pas déjà. Tant d'amour si vite consumé.

Octobre avait étendu son voile gris sur le ciel, ses gouttes de pluie se mêlèrent à mes larmes. Je

traversai Daguerre en baissant la tête pour rejoindre la rue Lalande, ma Fiat était garée là.

« Elle court, elle court... »

Sardou ! Ah non, pas Sardou ! Pitié ! Décidément cette station a perdu les pédales. Je savais que Radiohead était un accident de parcours, mais là, le programmeur a craqué sa veste. À côté de moi, Diego ne réagit même pas. Le regard figé, il n'entend plus rien d'autre que sa peine qui hurle à ses oreilles. Le chagrin n'en finit pas de rougir ses yeux. Il ferme les paupières. Pas trop longtemps, Diego, je t'aime toujours.

Sardou continue sa maladie... Je ne me rappelais pas qu'elle fût à ce point interminable. Je changerais bien de longueur d'ondes mais Diego n'aime pas que je touche à sa radio. Il a toujours été maniaque avec sa Mustang. Un modèle 68, celle de Bullitt. Pourtant McQueen ne l'a jamais conduite.

Les voitures ne m'intéressent pas. La mienne est en bouillie, perdue dans une casse avec ses congénères accidentées quelque part à l'ouest de Paris. Trop vite, trop fatiguée, trop de peine, je n'ai rien pu faire. Le virage de l'A13 sur le viaduc de Saint-Cloud est arrivé si brusquement, sans prévenir. Mon petit pot de yaourt n'a pas résisté à la rambarde métallique, mes cervicales non plus d'ailleurs. Mais voulais-je vraiment en réchapper ? Lâcher prise d'un coup, laisser le destin décider de mon sort, tout abandonner sans réfléchir aux conséquences, avec le secret espoir de recommencer une autre vie, ailleurs, plus loin, plus tard et meilleure bien sûr. Fichues croyances.

Pas de respirateur, ni de lit d'hôpital, la housse

en vinyle noir, sans hésiter. Le crissement de la fermeture et cette insupportable odeur de plastique neuf. Comment peut-on fabriquer un sac qui dégage une telle puanteur ? Entêtante jusqu'à la nausée. Évidemment, on ne se préoccupe jamais du bien être des cadavres. Tout comme ce lit à la morgue. Passe encore d'être rangés côte à côte dans des tiroirs, il est des hôtels dans les gares japonaises qui pratiquent la même promiscuité, mais la qualité du matelas ! Quelle planche ! Après une nuit gris clair, lasse d'une telle négligence, j'ai quitté le 2 place Mazas puis traversé le pont d'Austerlitz pour rejoindre le boulevard de l'Hôpital, Saint-Marcel, Arago et enfin atteindre Daguerre. Quatre bons kilomètres sans que personne ne me prête attention. Derrière la porte rouge vif au sixième sans ascenseur, Diego ne m'attendait plus.

Dans la Mustang, Sardou a enfin fini les cheveux gris. Le piano de Fats Domino a pris la relève, JFM se rappelle ses racines. Assise sur le cuir noir craquelé du siège passager, je regarde la route qui défile devant moi. Diego ne m'a toujours pas remarquée, pourtant il ne ferme pas les yeux, heureusement. Adieu Montparnasse, ton cimetière n'est pas pour moi. Le cortège est démesuré, je ne savais pas que tous ces gens m'aimaient. Après l'église de Bagneux, on se retrouvera tous autour de ma nouvelle demeure, bien sombre, trop petite, toujours sans ascenseur. Je les observerai une dernière fois et ensuite, on verra. Je n'ai pas encore décidé de l'avenir.

ÉPHÉMÈRE

BERNARD FRIOT

CE QUE JE DOIS À GIANNI RODARI

J'ai découvert Gianni Rodari au moment où je commençais à m'essayer à l'écriture pour la jeunesse. Mais ce n'est que peu à peu que j'ai compris combien cette rencontre m'avait influencé, et aujourd'hui, après plus de trente ans d'écriture, j'éprouve de plus en plus souvent le besoin de revenir à lui, à ses livres pour enfants comme à ses textes sur le métier d'écrivain pour la jeunesse.

1) Gianni Rodari est d'abord pour moi un « modèle d'écrivain », au sens où il n'a cessé de réfléchir à ce qu'était le « faire » de l'écrivain pour la jeunesse. Comme il l'écrit dans un article du recueil *Il cane di Magonza*¹, l'écrivain pour la jeunesse doit « se mettre au service des jeunes lecteurs, des familles, de l'école ». Dans un autre article du même recueil, il déclare qu'écrire de la poésie pour la jeunesse impose de « s'imposer des limites ». Et, précise-t-il, « s'imposer des limites, accepter un certain registre, fait partie du pari. C'est une façon de se mettre, pour ainsi dire, au service des enfants, non de la poésie. » On peut élargir cette déclaration à toute forme d'écriture pour

1. Gianni Rodari, *Il cane di Magonza*, (*Le chien de Mayence*), Einaudi, 2017

la jeunesse et affirmer qu'il faut être utile au jeune lecteur avant de servir la littérature. Rodari rejoint ici la réflexion de Bruno Munari, qui voulait dépasser le concept « d'art *pour* tous » pour développer celui « d'art *de* tous ».

N'oublions pas, en effet, que l'écrivain pour la jeunesse n'écrit pas seulement pour des enfants et des adolescents, il écrit à leur place, parce qu'ils n'ont pas encore les compétences nécessaires pour écrire *leurs* livres.

D'où l'importance des rencontres avec les enfants qui, selon, lui « pour qui écrit pour la jeunesse devrait être une obligation » (in "Un autore tra gli alunni »). Rodari n'a jamais cessé d'écrire *avec* les enfants, d'analyser leurs réactions, de nourrir leur imaginaire, d'interagir en permanence avec eux, se définissant un écrivain-pédagogue, non qu'il cherchait à imposer une vision du monde, mais qu'il avait pour rôle d'aider les enfants à entrer dans le monde, à s'en emparer, à enrichir sans cesse leur vision sur eux-mêmes et la réalité qui les entoure. Il ébauche ici une éthique de l'écrivain pour la jeunesse, nous invitant à « ne pas négliger le devoir de s'informer sur les progrès de la psychologie, de la didactique, de la sociologie », ajoutant : « nous devons nous nourrir à toutes ces sources si nous ne voulons pas créer des œuvres qui apparaissent superflues dans le monde où nous vivons » (*Il cane di Magonza*, « La letteratura infantile oggi »). Peu d'écrivains insistent à ce point sur les devoirs à l'égard du lecteur, et il convient aujourd'hui encore de méditer son message.

2) Une autre source inépuisable de réflexion est, bien sûr, la *Grammaire de l'imagination*. Chacun a une lecture et, surtout, un usage propre de cet ouvrage fondamental.

Ce qui m'a frappé à première lecture est la diversité des références littéraires et scientifiques qui nourrissent la réflexion de Gianni Rodari. Il cite Freud, Novalis, Henri Wallon, Paul Valéry, Lautréamont et bien d'autres, dessinant ainsi les courants de pensée qui l'ont influencé : la psychanalyse, la psychologie de la connaissance, les grands courants pédagogiques, le romantisme allemand, le surréalisme. Et tout cela alors qu'il était engagé auprès du parti communisme et ne reniait pas la philosophie des Lumières et la croyance en la Raison. Mais, dit-il, « l'imagination fait partie de nous comme la raison : regarder à l'intérieur de l'imagination est un moyen comme un autre de regarder à l'intérieur de nous ». Ecrire pour la jeunesse, c'est donc aider l'enfant à développer sa capacité à créer, à se construire en tant qu'individu et en tant qu'être social dans le jeu permanent entre acceptation des règles et transgression. « Ce que fais, c'est rechercher les « constantes » des mécanismes imaginaires, les lois pas encore connues de l'invention, pour en rendre l'usage accessible à tous », écrit Rodari, ajoutant, toujours à propos de la *Grammaire de l'imagination* : « On y traite de différents moyens d'inventer des histoires *pour* les enfants et d'aider les enfants à inventer par eux-mêmes leurs histoires. » L'imaginaire n'est pas repli sur soi, fuite de la réalité, mais au contraire incitation à l'action, à la prise de parole, à l'engagement dans la vie. Autant qu'à enseigner à « fabriquer » des histoires, la *Grammaire*

de l'imagination m'a aidé à comprendre pourquoi et comment les enfants inventent des histoires et m'a donné des clés pour les interpréter.

3) Un aspect peut-être moins souligné de la réflexion de Rodari est son attention à la langue et au langage.

C'est dans et par le langage que se construit l'imaginaire. Parce que, profondément, c'est dans et par elle que se fait la rencontre entre l'imaginaire de l'individu et l'imaginaire social. L'imaginaire ne procède pas du langage, pas plus que le langage n'est la condition de l'imaginaire. Ils s'interpénètrent, se nourrissent l'un de l'autre. Parce que chaque mot est associé à mille autres, à des images, des sensations, des émotions, l'imaginaire naît de ces associations autant qu'il en crée de nouvelles. Rodari n'a cessé d'explorer et d'utiliser les ressources du langage dans l'invention des histoires. Il nous invite à une approche libératrice par rapport aux enfants, notamment en donnant un autre statut aux erreurs de langage. Un mot mal prononcé, mal orthographié, déformé révèle, si on sait l'analyser, le fonctionnement de la langue, permet paradoxalement de construire la norme en lui donnant sens. C'est donc une pratique inventive et créatrice de la langue qui permet à l'enfant et d'entrer dans la communication et de la renouveler sans cesse.

Un rôle tout particulier est assigné à la poésie qui, selon Rodari, « è la più alta forma di conoscenza e esplorazione del linguaggio » (*Il cane di Magonza*).

4) Je retiens aussi de mon « dialogue » avec Rodari la nécessité, dans l'écriture pour la jeunesse,

d'anticiper l'activité du lecteur, de la solliciter et de la guider.

Comme le dit le grand écrivain allemand Martin Walser : « Il est plus significatif pour le lecteur de mettre quelque chose dans un texte que d'en tirer quelque chose. » Autrement dit, le lecteur ne « consomme » pas passivement le texte qu'il lit, il le « co-écrit » en quelque sorte. Si Gianni Rodari ne l'a jamais formulé ainsi à ma connaissance, c'est bien dans cet esprit qu'il écrit : il accepte même que l'activité du lecteur se fasse, en partie, à contresens, c'est-à-dire qu'il ouvre son texte à des interprétations inattendues ; dans une certaine mesure même, il les intègre à son écriture, il en joue dans le dialogue constant qu'il entretient avec ce lecteur imprévisible qu'est le lecteur débutant.

Je pense tout particulièrement aux *Histoires à la courte paille* dont j'ai repris le principe dans mes *Histoires à la carte*¹, principe qui consiste à proposer au lecteur trois fins différentes pour chaque histoire. Ce n'est pas un artifice, mais une sorte de dévoilement du jeu littéraire et une invitation au lecteur à prendre le pouvoir sur la fiction. « Ce qui m'a plu le plus chez lui, est qu'il nous rendait acteurs. », témoignait un enfant qui avait participé à une rencontre avec Gianni Rodari. Chacun de ses textes, rend le lecteur acteur de sa propre lecture.

5) Impossible, bien sûr, de ne pas évoquer les nombreux écrits de Rodari sur la lecture et sa promotion ou, plus exactement, sa transmission. Parmi

1. Deux récits de cette série sont parus en italien : *Amanda e il cioccolato* et *Una lavagna chiacchierona*

toutes les réflexions qu'il a développées, je n'en retiens ici que deux, que je trouve particulièrement fécondes.

« Ou bien la lecture est un moment de vie, un moment libre, plein, désintéressé, ou ce n'est rien », écrit-il¹. Considérer la lecture comme un moment de vie, c'est prendre conscience qu'il ne s'agit pas seulement du rapport entre un texte et un lecteur, mais d'une situation complexe qui intègre de nombreux éléments fortuits et personnels : la situation dans laquelle on lit, la manière dont s'est faite la rencontre avec le texte, les attentes que l'on a par rapport à lui, etc. Autrement dit, le texte n'est qu'un des composants de la lecture, et sa réception par le lecteur est conditionnée par des circonstances en partie imprévisibles. Ainsi, quand on reprend en main un livre lu il y a quelque temps déjà, les souvenirs qui surgissent spontanément ne sont pas liés seulement à son contenu, mais au moment précis où on l'a lu, aux personnes avec qui on a partagé la lecture, aux émotions ressenties dont une partie ont été provoquées par le texte et une autre partie ont guidé, ou perturbé, notre interprétation. Bref, il est impossible de déterminer une valeur *per se* d'un texte, puisqu'il est transformé par chaque lecture. La promotion de la lecture doit donc se concentrer sur les lecteurs, leurs approches des textes, leurs relations entre eux, leur histoire personnelle avec la lecture plutôt que sur les textes eux-mêmes. À la vérité, ce sont les lecteurs qui font la littérature, attribuant à certains textes, de lecture en lecture, une valeur plus ou moins universelle.

Une autre révélation, pour moi, ont été « Les

1. « *La letteratura infantile oggi* », *Il cane di Magonza*

neufs moyens pour enseigner aux enfants à détester la lecture » (in *Scuola di fantasia*). Imprégné des discours sur la nécessité de « faire lire » les enfants et adolescents, j'ai compris qu'en réalité, il s'agissait avant tout de ne pas les empêcher de lire, de repérer les obstacles que nous mettons à la lecture et de les lever un à un. Là encore, il convient de permettre aux jeunes lecteurs de construire un parcours personnel dans leur rapport aux textes, en tenant compte de leur diversité et en visant toujours l'objectif principal : former des lecteurs autonomes. Ainsi Gianni Rodari anticipait sur les réflexions de Geneviève Patte dans *Laissez-les lire ! Les enfants et les bibliothèques*, paru en France en 1987 et celles de Roberto Denti dans *Lasciamoli leggere* sorti en 1999.

Plus qu'un maître à penser, donc, Gianni Rodari est un « maître à agir ». Il est l'image d'un écrivain citoyen, désireux de transformer la réalité sociale et politique grâce à l'éducation en donnant à tous les enfants les clés de la lecture et de l'écriture. Oui, son projet est bien de créer *une littérature de tous les enfants et adolescents*. On est loin ici de la représentation dominante en France de l'écrivain artiste, où il semble incongru de poser la question de l'utilité sociale de l'écrivain. Cette question, je me la pose souvent, et toute l'œuvre de Gianni Rodari me donne, au jour le jour, des réponses stimulantes.

BERNARD FRIOT

MYRIAM GALLOT

INTERVIEW SELFIE

— Alors, tu vas écrire quoi ?

— Ben, ce que j'aurais dit à mes jeunes lecteurs de Brindas si j'avais pu les rencontrer...

— Et tu leur aurais dit quoi ?

— Que mon roman *Ma gorille et moi* est né les pieds dans l'eau. En vacances dans la Drôme du Sud, alors que ma fille avait quelques mois et que je n'avais plus écrit depuis près d'un an, je trempais les pieds dans une rivière, l'Ouvèze. En regardant la rivière, j'ai eu la vision d'un gorille, comme une gigantesque peluche dont je serais dans les bras.

— Elle a quel âge ta fille, maintenant ?

— Cinq ans... et oui, la première idée de ce roman remonte à cinq ans !

— T'as l'air d'aimer les animaux.

— Mes romans comprennent souvent des animaux : *L'Heure des chats*, mon premier roman jeunesse, a été inspiré par ma chatte Briochette, qui était auprès de moi pendant l'écriture. Pourtant, j'ai peur des animaux – certes pas de mes chats ! – je suis pleine de compréhension envers les personnes qui viennent chez moi et ont peur d'eux...

— Alors là, j'aurais jamais cru !

— Quand j'étais petite, nous allions parfois en

famille au zoo de Saint-Martin-la-Plaine, qui se trouvait proche de chez nous. J'étais terrorisée par un gorille mâle dominant (un « dos argenté »), Platon, qui frappait violemment du poing sur la vitre blindée qui le séparait des visiteurs. Peut-être ai-je voulu inventer l'histoire de la complicité entre une petite fille et un gorille pour exorciser cette peur ? C'est la magie de l'écriture ! Elle permet d'inventer ce qu'on désire, ce qui nous fait plaisir.

— Ouh là ! T'emballe pas non plus ! Mais où t'as été pêcher une idée pareille, la complicité entre une jeune fille et un gorille ?

— Je te l'ai dit, dans une rivière de la Drôme ! Blague à part, outre le souvenir traumatisant que je viens d'évoquer, j'ai su bien plus tard que le directeur du zoo de Saint-Martin-la-Plaine et sa femme ont réellement adopté un gorille femelle dont la mère ne s'est pas occupée (je t'assure, c'est vrai, tu peux regarder cette vidéo¹).

— Tu te casses pas la tête, pour trouver tes idées ! Tu pilles la réalité.

— La réalité m'intéresse. J'ai fait des études de réalisation de cinéma documentaire de création. J'adore discuter avec les gens que je ne connais pas, qu'ils me racontent leur vie. Ça ne m'ennuie pas du tout, au contraire. Je suis curieuse des autres.

— Du coup t'écriras jamais un roman de fantasy ou de science-fiction.

— Je préfère ne pas dire « jamais » mais cela me paraît peu probable.

1. <https://www.youtube.com/watch?v=ueJkVvJ9mBU>

— C'est dommage. J'aime bien les histoires de magie.

— Il y en a plein les librairies et les bibliothèques. Il en faut pour tous les goûts. Mon truc, c'est le réalisme.

— Tu préfères pousser ton lecteur à réfléchir.

— Le titiller, oui. Quand je commence à écrire, je me laisse guider par la sensibilité, l'intuition, la musique des mots. Souvent, je n'ai aucune histoire précise en tête. Je réfléchis par la suite, à mesure que l'histoire que je raconte prend forme. Je crois que mes lecteurs peuvent suivre le même chemin : être intéressés au départ par la connivence entre Jeanne et Mona, puis découvrir d'autres aspects (notamment le sort des animaux en zoo).

— T'as voulu dire quoi dans *Ma gorille et moi* ?

— Depuis longtemps, je suis sensible à la cause animale, et souvent heurtée de ce que les hommes font des animaux. Notre manière de nous croire au centre : d'ailleurs, on utilise le terme d'« environnement », comme si le reste n'était que périphérique et que nous étions au milieu. Nos ancêtres ont appris que la Terre n'était pas le centre de l'univers, nous sommes en train d'apprendre que les humains ne le sont pas non plus. Ou plutôt : nous devons l'apprendre d'urgence. Il en va de notre survie. Un jour nous serons aussi choqués par les zoos que nous le sommes aujourd'hui en apprenant que des zoos humains ont existé jusqu'aux années 50, pour exhiber des « races » exotiques aux yeux des Européens. J'explique ainsi la condition des animaux en zoo à ma fille : « Imagine que tu sois née en prison et passes toute ta vie en prison, sans perspective d'en sortir un jour... »

— Mais je croyais que t'aimais pas spécialement les animaux ? !

— Je n'ai pas dit que je n'aimais pas les animaux, mais que j'en avais peur. Cela ne signifie pas que je ne suis pas préoccupée par leur sort.

— Pourtant, dans ton roman, c'est pas si net. Jeanne est partagée entre les militants anti-zoos et ses parents.

— Je trouve important de ne pas manipuler mon lecteur en le forçant à penser comme moi. Je ne donne pas de leçon de morale. Mon souhait est plutôt de l'amener à se poser des questions sur ce qui semblait évident. Rien de plus naturel qu'une sortie familiale au zoo. Je n'ai pas voulu trancher non plus car j'ai été sincèrement émue par le directeur du zoo de Saint-Martin-la-plaine, que j'ai eu au téléphone pour préparer le roman. J'ai perçu chez lui son implication totale auprès des animaux, sa volonté de les protéger.

— Alors qui a raison, finalement ? Moi je continuerai à aller au zoo, quand même.

— Jeanne se pose la question à un moment, dans mon roman : qu'est-ce qu'aimer les animaux ? Il n'y a pas de réponse simple, contrairement à ce qu'on pourrait spontanément penser. Le directeur du zoo aime les animaux. Les militants anti-zoos aussi. Toi aussi, sans doute.

— Et t'emmènes jamais ta fille au zoo ?

— D'autres s'en chargent.

— Ce roman a été facile à écrire ?

— J'ai mis presque un an, en l'abandonnant puis y revenant plusieurs fois. Le plus compliqué a été de trouver comment ne pas faire pencher du côté du zoo

ou de celui des opposants. Ne pas écrire un roman militant. Laisser libre mon lecteur.

— T'écris à quel rythme ?

— D'une manière générale, j'écris assez peu, en moyenne moins d'un roman jeunesse par an (soit huit publiés à ce jour ! une nouvelle parution est prévue au premier semestre 2021). Il me faut du temps pour achever un roman.

— Pourquoi tu mets si longtemps ?

— Même si mes lecteurs sont jeunes, je suis attachée à ce que mes romans soient « littéraires ». D'ailleurs, je suis perfectionniste, très attentive à l'écriture, au style employé. Je peux changer un mot ou une phrase à plusieurs reprises s'ils ne me conviennent pas. Je me relis des dizaines de fois. Tout doit sonner juste.

— Et tu comptes écrire une suite à *Ma gorille et moi* ?

— J'apprécie qu'on me pose cette question car elle signifie qu'on a envie de retrouver les personnages. Quand je termine de lire un livre, j'ai parfois du mal à abandonner les personnages, leur histoire. Surtout quand le livre m'a plu ! La fin de *Ma gorille et moi* est ouverte, comme celles de tous mes autres romans, et aucun n'a de suite. Dans le cinéma documentaire, les personnages continuent à vivre après le film puisqu'ils existent dans la réalité. Les personnages de mes livres continuent à vivre aussi, peut-être ? Mais d'une vie silencieuse, cachée. Je préfère que tout ne soit pas définitivement résolu à la fin car dans la vie, rien n'est jamais définitivement résolu. Flaubert écrivait : « La bêtise consiste à vouloir conclure. » Conclure, c'est cesser de penser et d'évoluer.

— Tu parles beaucoup de cinéma. Depuis quand t'écris des livres ?

— J'écris régulièrement depuis l'école primaire, pas des histoires, plutôt des lettres (à l'époque il n'y avait pas de téléphone portable ni Internet), un journal intime. L'écriture est chez moi très liée à l'introspection. Mais le choix d'en faire un métier s'est imposé vers l'âge de quinze ans.

— Qu'est-ce qui t'a donné envie d'écrire ?

— Rien, si ce n'est un désir intérieur très fort, qui ne m'a été dicté par personne. Écrire a été pour moi pendant longtemps une activité secrète. Je fermais la porte de ma chambre pour être tranquille. Il était hors de question que quelqu'un de ma famille me lise !

— Pourtant t'as fini par faire publier tes textes !

— Il m'a fallu longtemps. J'ai proposé mes premiers textes à des éditeurs vers trente ans. Avant, je participais parfois à des concours de nouvelles, certains de mes textes étaient publiés en revue. Des nouvelles, de la poésie.

— T'écris aussi pour les adultes ?

— Oui, j'ai même commencé à écrire pour les adultes. Si on m'avait dit il y a vingt ans que j'écrirais pour les enfants, j'aurais éclaté de rire. C'est pourquoi je préfère maintenant ne pas dire « jamais ». La vie est surprenante. On prend des voies qu'on n'aurait jamais pensé emprunter.

— Et comment t'as changé d'avis ?

— Dans les années 2000, j'écrivais des chroniques de livres pour un site Internet (Sitartmag) et comme j'aime les livres illustrés j'avais demandé à chroniquer des albums jeunesse. Petit à petit, j'ai commencé à lire et chroniquer des romans jeunesse.

Et puis je me suis dit : pourquoi ne pas essayer d'en écrire un ? C'est comme ça qu'est né le roman *L'heure des chats*.

— Tu vis de l'écriture ?

— Autant que possible. Ce qui est certain, c'est que l'écriture me fait vivre.

— Y'a encore autre chose que t'aurais dit à tes lecteurs du collège de Brindas ?

— Oh oui sans doute. Impossible de deviner quoi. Ils auraient eu des questions, des remarques. Chaque rencontre est différente.

— T'es pas un peu dégoûtée de pas avoir pu les rencontrer ?

— Si, bien sûr. Ce virus nous est tombé dessus sans prévenir. Encore une surprise de la vie (une mauvaise, celle-ci) !

— Pas de chance, effectivement.

— Je participerai à la prochaine fête du livre de Villeurbanne, fin mars 2021, sur le thème « Pas si bêtes ». Si des collégiens de Brindas ont envie d'une dédicace, ils pourront venir me voir. Je serai ravie d'échanger avec eux !

— Espérons qu'elle ne sera pas annulée à cause du coronavirus, comme la dernière édition...

— Tu vas nous porter la poisse !

— J'ai rien dit ! À bientôt, j'espère !

MYRIAM GALLOT

CHRISTIAN GARCIN

MA VIE D'ÉCRIVAIN(S)

Dès que j'eus atteint ma soixantième année de vie terrestre, j'aidai Brice à démonter sa terrasse. L'opération n'était pas dénuée d'une certaine logique : peu après mes cinquante ans, j'avais déjà posé un parquet flottant chez Michel. Or Brice est traducteur de l'américain, et Michel fut professeur d'anglais. J'aime l'équilibre, et celui-ci, étalé sur dix ans, me convenait, d'autant que je venais pour ma part de traduire, avec Thierry, les deux romans et l'intégrale des nouvelles d'Edgar Poe, ainsi que celles de Melville et, tout seul, un ensemble de poèmes, ou peu s'en faut, de Donald Trump. Le traducteur de Melville et Trump aidant celui de Jim Harrison et John Fante à démonter sa terrasse pour résoudre un problème d'infiltrations dans la chambre du dessous, au moment où chez moi, par surcroît, il y en avait d'autres au niveau de la toiture, voilà qui dessinait comme une ligne d'équilibres multiples sur laquelle j'avançai avec précautions. Car il ne fallait pas aller trop vite non plus, et tirer de trop hâtives conclusions. Par exemple, *quid* de la ville de Boulder, Colorado ? Elle aussi avait un rôle à jouer dans tout cela, je le sentais bien. Non seulement elle apparaissait dans quelques-uns

de mes romans, signe qu'avant même que j'y mette les pieds elle était pour moi importante, sans que je sache d'ailleurs très bien pourquoi, mais c'est là que dix-huit mois plus tôt, avec Tanguy, nous avons vu dans une librairie de son centre-ville propre tout un pan de mur recouvert de *Beautiful poetry of Donald Trump* dont nous avons acheté quelques exemplaires, un pour nous, un pour offrir, en manière de plaisanterie amicale, à Warren et Marie, et un autre pour Raphaëlle, la belle-fille de Patrice, que nous allions voir bientôt à Flagstaff, Arizona, et qui était par ailleurs mariée avec Brian, un Indien Navajo qui avait tourné dans un film de Cimino. Ensuite j'avais traduit la trumperie dans le porte-conteneurs (capitaine bulgare, pavillon maltais) qui cinglait lentement vers Yokohama, d'où nous irions à Tôkyô chez Akira et Michèle, et voilà que deux ans plus tard, après une pandémie mondiale qui n'entretenait pourtant aucun rapport avec la terrasse de Brice, ni même, ce qui est plus surprenant, avec la personnalité de Donald Trump, encore que sur ce point on ne puisse être sûr de rien, le livre s'apprêtait à paraître dans sa traduction française, aux éditions Le Nouvel Attila qui m'avaient envoyé les épreuves le matin même du démontage de la terrasse. Ce réseau de coïncidences qui n'en étaient peut-être pas me tourna la tête, ou plutôt me l'embrouilla, si bien que je posai le tournevis sur une latte non encore démontée, et fermai les yeux. Je pensai au Montana, où vivait Jim Harrison, qu'avait traduit Brice et que j'avais rencontré un jour en Floride, et par association d'idée à mon ami Pierre, qui avait écrit un jour un texte sur le Montana où il n'irait jamais – Pierre qui m'avait annoncé son cancer

au téléphone un jour de juillet 2013 alors que j'étais à Sainte-Maxime chez Bernard, cancer qui le rattrapa neuf mois plus tard, Pierre à qui je pense souvent, notamment chaque fois que je vois, sur ma propre terrasse, qu'il n'est ni question ni possible de démonter, attendu qu'elle n'est pas de bois mais carrelée, un bout de croix que nous avons chipée au cimetière de Lagrasse une dizaine d'années plus tôt – croix cassée, abandonnée et mise à l'écart, je tiens à le préciser, et non dérobée à une quelconque tombe. C'est le fait de penser à Pierre qui mit en branle, j'imagine, le train bien trop rempli des amis disparus, et se présentèrent alors à moi, comme à Ulysse les âmes des marins morts, de sa mère et du devin Tirésias à la Porte des Enfers, une succession de visages, d'attitudes, de scènes, de silhouettes nimbées de lumière floue, parmi lesquelles celle de Jean-Pierre, qui m'avait fait lire Richard Rorty et John Dewey, et avec qui j'écoutais, le matin tôt, des entretiens de Fernand Braudel sur le site de France Culture dans une maison que nous avons louée sur l'île de Skye et qui avait appartenu au chanteur Donovan, dans laquelle trente-cinq ans plus tôt un autre Harrison, George, était venu passer quelques jours, ce qui m'avait permis d'envoyer à Thierry, mon co-traducteur et grand fan de ce Harrison-là, une carte postale le représentant devant ladite maison. Ou celle de mon vieil ami Jean-Luc, grâce à qui j'avais notamment découvert la poésie d'Eugenio Montale et le whisky, et avec qui j'ai beaucoup trop de souvenirs pour en élire un plus qu'un autre, ou alors peut-être s'agira-t-il de l'éternité des feuilles, du tronc bosselé et des chatons du platane sur la terrasse, pleine rue donc absolument

indémontable, de la Brasserie *Le Terminus*, à Saint-Barnabé, où nous déjeunions régulièrement, et dont la mort qui me rendit si triste précéda de quelques jours celle de Mathieu, que j'avais quant à lui vu pour la dernière fois avec Serge à Marseille, au restaurant de la Criée où travaille Camille et où nous déjeunions avec Tanguy, venu passer quelques jours chez moi pour que nous mettions au point notre futur voyage. Je n'avais pu assister aux obsèques de Jean-Luc car au même moment je déjeunais à Paris, encore avec Tanguy, mais aussi avec Charlotte et Karina, toujours afin de mettre au point le voyage autour du monde de l'année suivante – Paris où j'avais appris la veille par Fabienne la mort de Mathieu, puis avais participé à une rencontre dans la petite salle de la Maison de la Poésie avec Robert Olen Butler, tout ceci avant d'embarquer à Roissy dans un Airbus à destination de Calcutta où la Foire du Livre nous attendait, moi et quelques centaines d'autres invités, parmi lesquels Fabrice, alias Sébastien, rencontré des années plus tôt à Montélimar où il m'avait fait connaître les réjouissantes BD de Marc-Antoine Mathieu, et avec qui je passai ensuite quelques jours dans cette ville qu'il connaissait parfaitement puisqu'il en avait été le consul, profitant de la proposition qui nous était faite de nous rendre chez Satyajit Ray, où nous avons pris un thé avec la rondouillarde belle-fille et l'à-peine moins rondouillard petit-fils du cinéaste (son fils, dont la silhouette nous est demeurée inconnue, étant en déplacement), et aussi à Chandernagor, où je fis la connaissance d'un curé nommé Orson Wells, sans e, qui ne savait pas qu'il deviendrait un personnage de mon prochain roman, ni moi d'ailleurs à ce moment-

là, et où je vis des *sousoucs*, les jolis dauphins du Gange au rostre allongé. Mais foin de l'Inde et des lointains, me dis-je, saisissant soudain le tournevis sur la terrasse en voie d'être démontée, le gardant cependant immobile et pointé vers le ciel, car à cet instant me revinrent en mémoire le large sourire et le regard rusé de Claude, mon éditeur de l'Escampette disparu en 2015 et à qui je pense, il me le pardonnera, chaque fois que je pisse dans mes WC puisque le chauffe-eau qui me fait face à ce moment-là, sur lequel est scotchée une carte du lac Baïkal, avait été acheté avec les droits du petit livre sur Piero della Francesca que j'avais fait paraître chez lui, et que les éditions Arléa, depuis, ont repris – merci Anne. Chauffe-eau qui malgré son âge avancé de seize ans, ce qui n'est pas rien pour un chauffe-eau, fonctionne toujours parfaitement, au contraire de celui qu'il y avait chez JB, dont l'eau sortait trop brûlante, ainsi que m'en prévenaient charitablement, à chaque fois que je dormais chez eux, JB et Brigitte, mais je ne manquais jamais d'oublier l'avertissement et de faire en sorte que me brûlât le premier jet du robinet – JB dont j'appris la mort à Valparaiso, annoncée par SMS et par Sylvie, pour qui j'écris ces lignes aujourd'hui, si bien qu'une première boucle ainsi se boucle, tandis que mes yeux, voyant au-dedans d'eux surgir tous ces visages jadis aimés, se brouillent. Il faut croire en outre que le Chili, si plaisant que soit ce pays, ne cesse d'être dispensateur de sales nouvelles, puisque c'est là que j'appris sept ans plus tard, en compagnie d'Éric, la maladie de David, ainsi que la mort d'Hubert, dont je me souviens de l'émerveillement enfantin un jour d'été à Saint-Dié tandis que nous regardions

ensemble un grand feu d'artifice célébrant je ne sais quoi, d'une balade que nous avons faite ensemble à Saint-Malo à marée basse en parlant d'un scénario qui n'a jamais vu le jour, d'une soirée passée dans un hôtel très moyen à Paris où Clément nous avait rejoints pour le dîner, ou encore d'une journée chez lui, à La Mûre, avec au matin la découverte de son bateau posé là en plein champ à des centaines de kilomètres de la mer.

Mais l'enchaînement des souvenirs ne connaissant nul répit, les amis morts laissèrent, sur cette terrasse de Brice où je demeurais les yeux tournés vers l'intérieur et le tournevis pointé vers l'extérieur, la place aux vivants, et les deux se mêlaient parfois, comme JB s'entretenant avec Gilles lors d'une rencontre consacrée à la collection « L'un et l'autre » au Reid Hall, ou alors Pierre discutant avec Arno à Lyon dans une médiathèque où je venais de présenter un de mes livres, ou avec Éric, mais pas le même que précédemment, appelons le Éric-le-Nantais, dans une librairie d'Avignon où j'avais fait, plus ou moins, la même chose. Et la mention de cet Éric-là fit aussitôt surgir Jean-Raymond s'entretenant avec lui de Don Quichotte à Montauban, où j'avais eu le privilège d'être invité pendant deux semaines et de co-organiser un programme de rencontres, parmi lesquelles celle avec Brice, Thierry, Eduardo et Jean-Raymond sur la traduction, et celle avec Jean-Christophe et Jean sur le monde animal, me restent particulièrement en mémoire. La mécanique des souvenirs s'emballa, je ne maîtrisai plus rien et, pensant alors à Jean, je me remémorai notre virée ensemble sur le GR 13 où nous étions passés juste au-dessus de la maison de Brice

dont la terrasse demeurait à moitié démontée par les effets conjoints de nos deux tournevis dont l'un, le mien, restait pour l'instant résolument inactif, car c'est à Saint-Pétersbourg à présent que je venais d'être propulsé, avec le frère de Jean, Olivier, qui m'avait invité là pour un programme de rencontres qu'il organisait en collaboration avec l'Institut Français, et où j'avais parlé du *Colonel Chabert*, pour lequel Charlotte ensuite (dont il a été question tout à l'heure, nous déjeunions ensemble au moment des obsèques de Jean-Luc, il faut suivre) m'avait demandé une préface pour GF, car c'était au temps où elle travaillait chez GF. Avec Olivier nous nous étions rendus, entre autres, à Kronstadt, où j'avais pris, sur la plage grise, une photo de lui qui répondait point par point, mais je ne le savais pas, à une autre photo, toujours d'Olivier, toujours à Kronstadt, au même endroit exactement, prise par Mathias l'année précédente, quoique à une saison différente. À Saint-Pétersbourg j'avais passé quelques années plus tôt un réveillon de la Saint-Sylvestre avec Isabelle, Rory et Viktoria, dans l'appartement de cette dernière situé sur les quais de la Fontanka, et je m'avisai, le tournevis toujours pointé vers le ciel, que c'était il y a une éternité, car depuis, Isabelle et moi nous étions séparés, puis ce furent Rory et Viktoria, et de plus Rory, mon vieux Rory, est mort lui aussi, un an après Jean-Luc et Mathieu, trois après Jean-Pierre, quatre après Claude, cinq après Pierre, six après JB et Jean-Marc, dont je n'ai rien dit encore, alors que j'aurais pu mentionner au moins le tropisme sudiste qui nous réunissait et l'immédiate sympathie que j'avais éprouvée pour lui ce jour où nous avons déjeuné ensemble pour la première fois

(Closierie des Lilas, haddock fumé et chablis), et un an avant Hubert. Quant à Mathias, celui de tous ces amis, morts et vifs, que j'ai vus le plus récemment, si l'on ne compte pas les rêves, puisque c'était dans les locaux d'Actes Sud juste avant la période de confinement, en mars 2020 – à moins que ce soit Gilles, vu le même jour je crois –, je me souvenais, accroupi sur la terrasse de Brice en attendant de me remettre au travail ingrat mais nécessaire de son démontage, de ce jour où, à la pizzeria « Chez Sauveur » à Marseille, en compagnie de Myriam, devenue depuis mon éditrice, nous nous amusions de ce serveur que je voyais depuis des décennies inchangé, moustache toujours noire et toujours frémissante, et toujours aussi incompréhensible à force d'avaloir les syllabes – pire encore que Jean-Luc, pourtant référence incontestée en la matière –, et aussi de la première fois où je le vis, à La Baule, à l'invitation de Bernard et Brigitte, où cinq ans plus tard je rencontrerais aussi pour la première fois Tanguy, ceci prouvant, s'il en était besoin, que ces rencontres d'écrivains sont parfois pourvoyeuses d'amitiés futures et de projets communs.

Mais il n'y a presque que des hommes dans ces souvenirs d'amis morts ou vifs, écrivains ou pas, me dira-t-on non sans un léger reproche, et j'en conviens, mais je me fais fort de rectifier ici le tir en évoquant par exemple Brigitte, qui était elle aussi l'amie de Pierre, et qui participa un jour, avec Hubert et Mathieu, à une rencontre en Normandie d'où tous trois m'avaient envoyé un SMS pour me dire qu'il y avait plus de monde sur scène que dans l'assistance, Maylis avec qui je parlai un jour de Russie dans une médiathèque opportunément sise au Kremlin-Bicêtre,

ou bien Gwenaëlle, rencontrée la première fois dans les locaux de France Culture lorsqu'elle et moi travaillions au Bureau des fictions, tout comme Chloé d'ailleurs, dont je me souviens qu'elle avait été surprise que je défende la pièce de je ne sais plus qui, qu'elle jugeait, à juste titre, ne pas « être ma came », l'expression m'avait marqué, ce qui ne m'empêchait pas de la trouver, la pièce, très intéressante. Et aussi Frédérique, assise sur mes genoux sur cette photo aux côtés de Lambert et David lors des vingt-cinq ans de L'Escampette où elle était venue en voisine, la dernière fois où je vis Claude autonome et valide, ou encore Emmanuelle sur une autre photo, chez Jean-Raymond celle-là, avec conjoints et enfants, et aussi à La Baule où elle s'étonnait de regarder et d'apprécier *Game of thrones* – Frédérique étant plutôt quant à elle inconditionnelle de *Madmen*, et moi, conciliateur, appréciant les deux. Et à propos de séries, je me souviens aussi d'avoir parlé de *Lost* avec une amie, je crois, de Jean-Claude Milner un jour à Lagrasse, où nous venions de prendre un pot avec Philippe Forest sans savoir que nous nous reverrions quelques années plus tard à Calcutta, lors de la Foire du Livre précédemment mentionnée – je répète, il faut suivre. Or, me souvins-je en faisant tourner le tournevis entre mes doigts, Antoine lui aussi devait participer à cette Foire du Livre indienne, mais il avait dû se décommander pour cause de grippe, comme il s'était décommandé une quinzaine d'années plus tôt pour des rencontres à Tallahassee, Floride, mais il s'agissait alors de motifs politiques, car il ne souhaitait pas se rendre dans l'Amérique de Bush prête à intervenir en Irak, si bien que nous n'avons jamais

participé, lui et moi, à aucune rencontre commune hors de France. Le restaurant géorgien *Pirosmani*, à Saint-Michel, nous a en revanche plusieurs fois accueillis à sa table, que j'ai ensuite fait connaître à Éric (le premier des deux mentionnés plus haut), et une ou deux fois aussi, me semble-t-il, à Thierry. Mais à propos de Tallahassee, pensai-je tandis que Brice préparait un café en attendant que nous reprissions le démontage de la terrasse – ou que nous le reprissions, m'aurait repris, c'est le cas de le dire, ce partisan de l'imparfait du subjonctif qu'était Bob, ou Gérard, qui nous avait emmenés à Tallahassee, et dont je me souviens des obsèques émouvantes dans le petit cimetière de Lagrasse où étaient présents, entre autres, Jean-Yves au bord des larmes pendant son discours, et Emmanuel qui six ans plus tard choisirait de ne plus continuer – à propos de Tallahassee, donc, je repensai à Didier qui maîtrisait si mal l'anglais qu'en voyant le logo, figurant deux arbres, de l'hôtel *Double tree* où nous étions logés, m'avait demandé tout de go pourquoi cet hôtel s'appelait *Double trois* alors que son logo représentait des arbres. C'est là, à Tallahassee, que Pierre, pas le même que tout à l'heure, appelons-le Pierre-le-Nantais, puisqu'il me semble qu'il l'était à l'époque, et moi, nous étions promenés à la recherche de cadeaux à ramener à nos enfants respectifs, Louise pour lui, Camille et Clément pour moi, et que j'avais fait la connaissance de David Kirby, qui m'avait donné son livre de poèmes *The Ha-ha*, dont je ne savais pas encore que je ne le lirais que dans quatorze ans et déciderais alors de le traduire, ainsi que celle de Robert, que je reverrais dix ans plus tard à Paris, puis cinq ans plus tard en-

core, pour cette rencontre commune à la Maison de la Poésie dont il a déjà été question, c'était le jour de la mort de Mathieu. C'est là aussi que Jim Harrison nous avait tous invités dans le ranch d'un de ses amis, où nous avons mangé du bœuf au barbecue, des huitres frites et bu du Vacqueyras, dont les actions combinées m'avaient causé un puissant mal de crâne. À cette époque je ne connaissais pas encore Brice, son traducteur, me dis-je chez celui-ci, m'avisant que la terrasse ne se démonterait pas toute seule et qu'il fallait bien se remettre au travail. Ou plutôt je le connaissais, mais de nom uniquement, ayant déjà lu plusieurs de ses traductions – mais pas ses romans – avant de le rencontrer, tout comme j'en avais lu certaines de Thierry avant de faire sa connaissance avec Gilles un jour à Marseille, au CIPM où il venait parler des éditions de La Nerthe et, notamment, de William Carlos Williams, tout comme j'avais lu au moins un des livres de Pierre, d'Hubert, de Patrice, de l'autre Pierre, de Gilles, d'Akira, d'Éric, de l'autre Éric, de Jean, d'Olivier, de Jean-Christophe, de Chloé, d'Antoine, de Tanguy, d'Emmanuel, de Jim, de JB, avant de les connaître, mais en revanche aucun de ceux de Mathias, de Jean-Pierre, de Frédérique, d'Arno, de Jean-Luc, d'Eduardo, de Gwénaëlle, de Mathieu, de Brigitte, de Lambert, de David, de Maylis, de Jean-Yves, de Sylvie, de Bernard, d'Emmanuelle, de Sébastien ou de Jean-Marc avant de les rencontrer, sans que cela ne signifie quoi que ce soit, ni ne préjuge d'aucune façon d'une quelconque hiérarchie d'appréciation ni de mon goût pour les uns et les autres. Nous étions en février 2020 et en février 2003, j'étais au soleil de Marseille et dans la nuit de Tallahassee

où, assis dans un fauteuil en rotin, Jim Harrison et sa gueule de baudroie me regardaient de leur œil unique tandis que les conversations s'animaient et que le vin coulait, et peut-être perçut-il alors magiquement que nous nous retrouverions un jour après sa mort sur la terrasse de son traducteur, car il leva son verre vers moi, et Brice, que j'avais rencontré pour la première fois non à Marseille où nous habitons pourtant l'un et l'autre, mais à Paris lors des Enjeux de la MEL organisés par Sylvie, et un peu par moi aussi à l'époque, autre boucle bouclée, Brice à ce moment-là me dit : On reprend dans pas trop longtemps ? en déposant sur la table, à côté des deux tasses de café, un ensemble de poèmes de Jim qu'il venait de traduire.

CHRISTIAN GARCIN

FRANÇOIS GARDE

ONZE RAISONS DE NE PAS ALLER À FOUGÈRES

« Nous aurons le plaisir de vous recevoir le lundi 20 avril 2020 à Fougères pour une rencontre avec des lycéens autour de votre dernier livre. »

1) Je m'étais réjoui de cette invitation. Comme je vis au pied du Mont-Blanc, le monde de l'océan, qui n'était pas non plus celui de mon enfance, ne cesse de me fasciner. Les occasions d'aller en Bretagne et d'en découvrir les moindres recoins sont toujours les bienvenues. Déambuler sur le port, musarder autour de la criée aux poissons ; écouter les criaillements des mouettes, aller au bout de la jetée pour sentir le vent frais sur le visage ; s'émerveiller du mouvement de la marée et de l'ampleur du marnage, regarder les bateaux entrer et sortir de la darse ; savourer une assiette de lieu jaune dans un bistrot sur les quais tout en notant une crêperie pour le soir, arpenter à pas vifs le sentier des douaniers dans la lande parmi les genêts, la bruyère et les ajoncs en fleurs, en admirant au loin les îlots et les écueils sous un ciel toujours en mouvement... Mais quoi ? On me dit que Fougères n'est pas sur la côte ?

2) Je m'étais réjoui de cette invitation. La veille

de mon départ en fin d'après-midi, un vacarme épouvantable a retenti dans toute la vallée. À cause sans doute de la douceur inhabituelle de l'air depuis trois semaines, une avalanche a coupé la route juste en dessous de chez moi, à hauteur de la chapelle. Les anciens ne se souvenaient pas avoir jamais vu pareille catastrophe, aussi tard dans la saison, ni descendant aussi bas. Un amas de neige et de débris, de soixante mètres de large sur cinq à dix de haut, venue depuis les falaises à 2 500 mètres, isole le hameau où j'habite. Les poteaux d'électricité et du téléphone ont été balayés comme des fétus de paille. Une voiture, pourtant stationnée en lisière de la trajectoire, a été soufflée dans le pré du dessous, retournée. La gendarmerie de haute montagne est venue faire une reconnaissance à skis, a vérifié que chaque famille avait de quoi tenir jusqu'à la réouverture, et pris note de commandes urgentes, notamment de médicaments. Des pelleteuses et des camions sont à l'œuvre depuis l'aube pour ouvrir une tranchée dans cette masse compacte, hétérogène, figée au terme de sa course. Il faudra plusieurs jours de travail aux ouvriers pour déplacer ces milliers de mètres cubes de neige durcie, de troncs cassés et tordus, de pierres, de rochers, de branches, et ainsi recréer une liaison entre le haut et le bas. Franchir cet obstacle en portant une valise à bout de bras est évidemment impossible.

3) Je m'étais réjoui de cette invitation. Mais regardons les choses en face, sans peur, avec calme et lucidité : a) La lune est descendante. b) Hier j'ai vu un épervier changer brutalement de direction en virant au-dessus de mon chalet, qu'un chat noir venait

de dépasser. c) Mon signe astrologique chinois est le singe de feu. Je suis du signe de la Balance, ascendant Balance, et le 20 avril est le dernier jour du signe du Bélier, la veille de l'arrivée en Taureau, autant dire un nœud pour moi d'une particulière intensité. d) $20 \text{ avril } 2020 = 2 + 4 + 2 + 2 = 10 = 1$, qui est le chiffre de l'inachèvement, de l'incomplétude, nul ne pourra le contester. e) Cette nuit, j'ai rêvé que j'avais perdu mon portefeuille au milieu d'une foule indifférente, puis narquoise, puis hostile. f) Pour me rassurer, j'ai tiré une carte au hasard, et ce fut la dame de pique. Je ne veux pas me voiler la face. Pareille convergence de signaux néfastes ne peut être le fait du hasard. Il faudrait être irresponsable pour ne pas tenir compte d'autant de mauvais présages, qui pourraient en outre affecter, et gravement, d'autres que moi. Il ne faut pas tenter le diable. Les conditions ne sont plus réunies.

4) Je m'étais réjoui de cette invitation. Le pays de Fougères, pour moi c'est évidemment la Nouvelle-Zélande. Cette plante emblématique figure sur le maillot des joueurs de rugby de l'équipe nationale, et a été à deux doigts de remplacer sur le drapeau l'Union Jack et la Croix du sud. Depuis trente ans, chacune de mes visites dans ce pays du bout du monde, pour le travail ou pour les vacances, a été un enchantement. La beauté et la variété des paysages, de la faune et du climat, la douceur de vivre, les trésors de la gastronomie, la mélodie des toponymes – Wakatipu, Te Anau, Rotoroa... – ne m'ont jamais déçu. Je pourrai égrener des dizaines de souvenirs, dans lesquels la nature est toujours présente, et pourtant j'ai conscience de n'en avoir parcouru qu'une petite partie. En outre, mon

neveu vit depuis trois ans à Auckland avec sa compagne, ils ont eu il y a quelques mois une petite fille, que je serai heureux de revoir. Alors, oui, malgré les trente heures et quelque d'avion, la fatigue du décalage horaire et la nécessité de dérouiller mon anglais, je suis tout prêt à boucler mon sac – maillot de bain, short et chaussures de randonnée... –, à parcourir la moitié du globe et à affronter la chaleur encore bien établie dans l'île du nord. Lorsqu'on m'a parlé de voyage en train, j'ai d'abord cru à une médiocre plaisanterie, et puis j'ai compris, hélas, que Fougères n'était pas en Nouvelle-Zélande.

5) Je m'étais réjoui de cette invitation. J'allais donc rencontrer des lycéens, leur raconter comment on écrit une phrase puis une autre puis une autre, et à la fin on se trouve avec un roman. Le professeur de français aura préparé cette rencontre avec passion et dévouement. Et les jeunes ? Aucun ne m'a choisi, ne m'a désiré. On leur a annoncé la venue d'un écrivain – un entrepreneur de pompes funèbres, un producteur de fraises, une secrétaire-comptable n'auraient pas suscité plus d'intérêt ou d'envie. Certes, si le lycée avait accueilli un footballeur, un chanteur, une vedette de télévision, ils auraient fait preuve d'une tout autre énergie. Mais là, je les imagine, je les vois – amorphes, muets, le corps effondré sur la chaise, attendant que la séance se termine, même pas indisciplinés : l'angoissée trop maquillée ; le grand costaud gêné par ses muscles ; la première de la classe avec sa queue de cheval ; le beau gosse, qui sourit rêveusement ; la petite boulotte au visage fermé ; le boutonneux ombrageux ; la brune anorexique ; le grassouillet timide

et mal dans sa peau ; la Shéhérazade aux yeux de gazelle... Par quel coin, que dis-je, avec quelle hache aurai-je la capacité d'entrer dans leur univers dont je ne saurai jamais rien ? Quoi que je fasse, quel que soient les efforts de l'enseignant, malgré les quelques phrases qu'ils finiront par lâcher sous la contrainte, ils en repartiront butés comme à l'entrée, et moi, avec ce sentiment irrépessible de malentendu et d'échec.

6) Je m'étais réjoui de cette invitation. J'étais plongé dans ma lecture à bord du TGV à destination de la gare de Lyon – ensuite, métro, gare Montparnasse, TGV jusqu'à Rennes, et enfin voiture... –, lorsque, grand vacarme, fracas et tremblement, le convoi freina avec brutalité et finit par s'immobiliser au milieu de la campagne morvandelle, sous le regard paisible d'un troupeau de montbéliardes. En limite des rails, dans le halo d'une légère fumée bleutée était posé un engin métallique ovoïde, gris clair, d'une trentaine de mètres de diamètre, dont émergeait une tourelle de sous-marin dotée de protubérances, de bulbes et de points lumineux clignotants. Le conducteur du TGV prévint alors les passagers par une annonce inhabituelle : « En raison de la présence d'une soucoupe volante sur la voie, la circulation des trains vers Paris est suspendue jusqu'à nouvel ordre. »

7) Je m'étais réjoui de cette invitation. Cependant la situation géopolitique ne laisse pas de m'inquiéter, et de me rappeler des souvenirs de mauvais augure. Les manifestations dans les principales villes sont quotidiennes. L'agitation intellectuelle et sociale ne cesse de s'accroître. Les déclarations tonitruantes

retentissent de tous côtés. Le clergé s'associe, discrètement mais efficacement, au mouvement. Le gouvernement louvoie, hésite dans sa réponse, alternant une mollesse qui paraît complicité et une sévérité qui fabrique des martyrs. L'histoire bien sûr est convoquée, rhabillée, repeinte, utilisée sans vergogne. On débat sans fin pour savoir si l'édit de Nantes de 1532, rattachant la Bretagne à la France, a été une alliance consentie ou un coup de force contraire au droit et à la morale. Quoi qu'en disent les experts qui se succèdent sur les plateaux de télévision, la proclamation d'indépendance paraît inéluctable, dans quelques semaines, voire quelques jours. Des mouvements de troupe sont signalés. Les marins de Brest et Lorient sont consignés à bord de leurs navires. Je ne souhaite pas me trouver piégé, du mauvais côté de la nouvelle frontière, au milieu des scènes de liesse populaire ou des troubles qui s'annoncent.

8) Je m'étais réjoui de cette invitation, et pourtant tout d'un coup, qui sait pourquoi, je n'en ai plus envie. Il me faut une excuse valable, et même plusieurs : plus il y en a, moins mon absence sera questionnée. Alors, ne pas hésiter et expliquer pourquoi. En revenant des obsèques d'un proche, ma voiture est tombée en panne. J'ai pu rentrer à pied, mais je me suis foulé la cheville. Des malandrins m'ont bousculé et frappé pour me dérober mon portefeuille, j'avais d'ailleurs fait un rêve prémonitoire. En arrivant chez moi, j'ai trouvé une lettre de ma femme m'annonçant qu'elle me quittait pour mon meilleur ami. Il m'a donc fallu préparer le repas. Puis ma fille m'a téléphoné pour me réclamer immédiatement sa part d'héritage pour

créer une chèvrerie avec son nouvel amant, et alors que nous nous disputions sur cette exigence déraisonnable, une odeur de brûlé de plus en plus forte venant de la cuisine m'annonça que mon chalet venait de prendre feu. Dans ces conditions, et avec tous mes regrets, vous comprendrez qu'il ne m'est pas possible de...

9) Je m'étais réjoui de cette invitation. Mais, à en croire le beau-frère de l'ami d'un cousin, les Fougères sont si belles qu'on ne peut pas ne pas tomber amoureux de toutes à la fois. Puis-je m'exposer ainsi à la tentation, prendre ce risque ?

10) Je m'étais réjoui de cette invitation. Toutefois, ma religion s'y oppose. Jamais le vendredi. Je viens de quitter le giron paisible et un rien endormi de l'Église catholique romaine, dans laquelle j'ai grandi, pour l'Église du Christ quadratique. Cette confession chrétienne part d'une lecture attentive du début du livre de la Genèse. Pendant les quatre premiers jours de la création, Dieu a créé la lumière et les ténèbres, le ciel et la terre, la végétation et les étoiles. Le cinquième jour, ce fut le tour des animaux qui marchent, volent ou nagent. Le cinquième jour conditionne la possibilité même de la vie humaine et en prépare l'avènement le lendemain. Comment ne pas s'arrêter le cinquième jour pour bénir le Seigneur de ses bontés ? Comment ne pas entonner dans l'allégresse psaumes et laudes en admirant la nature qui nous a été confiée ? Le vendredi, je jeûne, je prie, j'allume des bougies, je chante et danse, je lève les bras vers le ciel, je célèbre la vie qui s'épanouit dans toutes ses formes. Alléluia ! Alléluia ! Alléluia !

11) Je m'étais réjoui de cette invitation. Je me suis depuis renseigné, et j'ai appris que la Bretagne repose sur un socle granitique, c'est-à-dire riche en substances radioactives. Peu importe que des générations de Bretons y soient exposées depuis des générations sans dommages apparents, il n'est pas question pour moi de m'exposer, pendant deux journées entières, à ce danger invisible et insidieux. L'éventualité que mon organisme soit traversé par de tels rayons émanant à travers le sol en provenance de matières fissiles, comparables à celles d'une centrale nucléaire, m'angoisse au dernier degré. J'avais un temps envisagé de m'équiper avec un casque, un tablier, des vêtements, des bottes contenant assez de plomb pour leur faire barrage. Mais, outre qu'un tel équipement me ferait ressembler à un scaphandrier – incongru à Fougères, certes, mais qu'importe le ridicule si la santé est en jeu... –, il pèse trente-quatre kilos. Et comment, dans un tel accoutrement, échanger avec des lycéens sur l'écriture et la liberté ?

12) Et pourquoi pas une pandémie provoquée par un virus ?

FRANÇOIS GARDE

MARION GRAF

CE QUE J'AI APPRIS À VORONEJ

Les questions que m'ont posées quelques élèves du Lycée Racine, et qui m'ont été transmises par leur professeur, Pierre Drogi m'ont beaucoup touchée, car elles abordent des questions fondamentales, plutôt vastes. Elles m'ont en quelque sorte incitée à expliciter mes choix professionnels, et à y dessiner une cohérence à laquelle je n'avais jamais pris le temps de réfléchir jusqu'ici.

C'est en commençant par la dernière question que je propose ici un début de réponse :

Vos études en Union soviétique, à Voronej (lieu de relégation de Mandelstam) ont-elles été un hasard ou un choix ? Quelles étaient les conditions au moment où vous avez étudié en URSS ? Y parlait-on de Mandelstam ?...

En Suisse, les étudiants en lettres peuvent choisir trois branches dans un éventail d'une trentaine de disciplines, ce qui donne à chaque étudiant un profil très individualisé. Au fil des études, on choisit une des trois disciplines pour en faire sa branche principale.

Mon choix se porta sur la musicologie, l'espagnol, et surtout sur la « slavistique ». En slavistique, le

russe avait la première place, mais au cours des cinq ans qui menaient au diplôme, on devait se frotter aux autres langues et littératures de la famille des langues slaves. À l'époque, l'URSS et la Suisse offraient chaque année des bourses permettant à une dizaine d'étudiants de faire six à douze mois d'études dans l'autre pays. Les Soviétiques envoyaient en Suisse des ingénieurs et des scientifiques, la Suisse envoyait plutôt des danseurs et des slavistes... Les danseurs allaient généralement à Moscou ou Leningrad... les slavistes étaient parfois envoyés en province. À la fin de mes études, j'ai donc eu la chance de passer sept mois à Voronej, qui à l'époque, en 1977, était une ville pratiquement fermée aux étrangers (industries liées à l'armement) – seule l'université accueillait des boursiers issus de plusieurs pays d'Afrique, d'Amérique latine, d'Asie, d'Europe de l'Est...

Cette ancienne ville universitaire d'un million d'habitants, située à 500 km au sud de Moscou, est fière d'avoir donné naissance à plusieurs écrivains connus, dont André Platonov et Ivan Bounine... Détruite à 95 % pendant la guerre, la ville ne conserve que très peu de bâtiments anciens. Néanmoins, le Musée des Beaux-Arts conserve quelques trésors, et à l'époque soviétique, plusieurs théâtres et un opéra proposaient surtout le répertoire russe classique.

Pour moi, étudiante de vingt-deux ans, quelle expérience, de découvrir la vie quotidienne et intellectuelle dans un système politique totalitaire. Ce n'était plus la répression des années dures du régime. Pourtant, la chape du passé, un mélange de silence, de peur, d'autocensure, pesait encore très lourd durant la période bréjneévienne, que l'on a appelée la

« stagnation ». Un système hiérarchisé de privilèges, de décisions et de contrôles administratifs arbitraires entravait les déplacements à l'intérieur du pays, mais aussi la recherche universitaire ; l'auteur dont je m'occupais alors, Dostoïevski, était par exemple un écrivain très suspect au régime, par la complexité de sa pensée et de son univers romanesque ; tout spécialiste de Dostoïevski en devenait lui-même suspect. L'information, la liberté d'expression étaient censurées, ce qui encourageait les rumeurs absurdes ; la délation était encouragée, la débrouillardise et la corruption étaient sensibles à tous les niveaux. Personne ne mourait de faim, mais les inégalités étaient vertigineuses, et la pénurie de certains objets pouvait virer à l'obsession ; pourtant, on apprend à vivre dans ce système de coordonnées.

Personnellement, l'une des principales leçons que j'ai retirée de ces quelques mois, ce fut la découverte de l'importance vitale que pouvait prendre l'art. À Voronej, dans ce grand pays de culture qu'est la Russie, j'ai eu la preuve par l'acte, en quelque sorte, du rôle de la lecture et de la littérature. Même sous la censure et la pression idéologique, les théâtres, l'université, le cinéma, la chanson et la poésie, les revues littéraires et les écrivains proposaient une école de liberté, ouverte à qui avait des oreilles pour entendre et des yeux pour voir, une liberté qu'il s'agissait d'identifier et de mettre à profit. Dans cette école de lecture grandeur nature, on apprenait à reconnaître et à différencier les compromissions, à contourner la langue de bois pour savourer les sophistications de la « langue d'Ésope », cette façon de déjouer la censure par la fable, par la métaphore, par un usage

subversif de l'oralité dans le texte littéraire (la fameuse technique du *skaz*, que Luba Jurgenson a décrite dans son essai *Création et tyrannie*). En province, ces choses-là étaient sans doute plus subtiles, plus discrètes, mais tout aussi héroïques qu'à Moscou et Leningrad, où les « dissidents », à l'époque, faisaient parler d'eux jusqu'en Occident, ce qui leur donnait la possibilité de dénoncer plus ouvertement le régime. À Voronej, j'ai découvert le rayonnement et la force intellectuelle et morale de certaines personnes, et tout le prix de l'amitié.

Au firmament de ces intellectuels des années 1970, la figure du poète Ossip Mandelstam était une étoile de première grandeur : dans la deuxième moitié des années 1930, les pires années de la répression stalinienne, sa liberté intérieure, irrépressible, son amour de la culture et de la vie, son intégrité morale, la force de sa poésie, l'avaient désigné comme ennemi du régime. Avant sa dernière arrestation et sa déportation en Sibérie, où il devait mourir en 1938, il avait vécu pendant trois ans à Voronej avec sa femme, de 1934 à 1937, alors qu'il était interdit de séjour à Moscou et Leningrad. C'est là, en « relégation », qu'il a écrit l'un de ses plus beaux recueils, les *Cahiers de Voronej*. À l'époque de mon séjour dans cette ville, Mandelstam n'était pas un sujet de cours « officiel », tant s'en faut. Mais officieusement, il arrivait qu'on parle de lui, on était prêt à tous les sacrifices pour se procurer l'édition (largement censurée) de ses poèmes parue en URSS en tirage ultra-modeste et diffusée surtout en Occident. Dans certaines maisons, en privé, on écoutait en boucle la chanteuse polonaise Ewa Demarczyk interpréter des poèmes de Mandelstam

qu'elle avait mis en musique. Natacha Chtempel, qui au péril sa vie avait été l'amie des Mandelstam à Voronej, vivait encore à l'époque ; on cultivait la mémoire des différentes adresses des Mandelstam à Voronej...

Aujourd'hui, un sobre monument, et une plaque commémorative apposée sur un immeuble où ils ont vécu rappellent le séjour des Mandelstam à Voronej. Dans la Russie d'aujourd'hui, mais aussi chez nous, au temps des outils de communication de masse et des *fake news*, rien n'a changé depuis Esope, la parole reste la meilleure et la pire des choses. La poésie et la littérature nous apprennent à en faire un usage responsable, et à résister à ses manipulations. C'est donc à Voronej que j'ai commencé à comprendre ces choses-là, elles ont été les fondements de ma vie professionnelle.

MARION GRAF

GUILLAUME GUÉRAUD

BON, ET APRÈS...

Au début, je me suis dit que ça allait être super. Et que j'allais en profiter pour lire des livres que j'avais pas encore lus, par exemple, comme *Le Bruit et la fureur* de Faulkner ou *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski.

Sauf que la médiathèque a fermé. Contrairement au supermarché.

Bon, c'était pas trop grave parce que, chez moi, j'avais aussi quelques livres que j'avais pas lus non plus, vous savez, ce genre de livres dont on repousse toujours la lecture sans trop savoir pourquoi et qui traînent sur une étagère pendant des mois ou des siècles. Alors j'ai essayé de les lire... Et j'ai compris pourquoi je ne les avais encore jamais lus. Tout simplement parce qu'ils étaient chiants comme la pluie. Je vous en donne les titres pour vous éviter de les lire aussi : *Le Seigneur des anneaux* de Tolkien (j'ai arrêté à la page 27), *Tristes tropiques* de Claude Lévi-Strauss (j'ai arrêté à la page 32), *Brexit romance* de Clémentine Beauvais (j'ai arrêté à la page 41).

Résultat : j'en ai déchiré toutes les pages pour les mettre à tremper dans l'eau et m'en faire des masques en papier mâché. Parce que des vrais masques de protection contre le Covid 19, on pouvait en trouver

nulle part autour de chez moi, ni en pharmacie ni ailleurs, à cause des délocalisations et de la mondialisation et des patrons copains comme cochons avec Macron et tout ça.

Le Président de la République, dès son premier discours télévisé, aurait dû nous imposer de nous fabriquer des masques en papier mâché. Moi, j'ai essayé, je peux vous dire que ça a l'air de bien fonctionner contre le virus, parce que je suis encore vivant pour le moment. Le seul petit défaut, c'est quand il pleut, ça me fait couler de l'encre sur les joues.

Après, j'ai préféré relire des bons livres que j'avais déjà lus et aimés. Comme *Le Monstre des Hawklins* de Richard Brautigan, *Le Petit livre rouge* de Mao Zedong et *La Femme gelée* d'Annie Ernaux que je vous conseille à tous. J'ai aussi pioché parmi mes DVD pour revoir quelques bons films. *L'Exorciste* de William Friedkin, *Les Yeux noirs* de Nikita Mikhalkov, *La Classe ouvrière va au paradis* d'Elio Petri. Et j'ai aussi piraté un tas de mauvais films sur internet. Que je vous conseille pas. À part *47 meters down*, un film qui vous foutra vraiment la trouille si, comme moi, vous avez peur des requins.

Et après, c'est bien simple, je savais plus quoi faire. Alors comme tout le monde, j'ai réfléchi à comment changer le monde. Mais ça m'a pas pris longtemps parce qu'on sait finalement déjà tous comment le changer. Il suffit de partager équitablement les richesses. Ou de supprimer l'argent. Ou de ne plus rien payer. Ne plus payer son loyer, ne plus payer sa nourriture, ne plus payer son eau, son chauffage, ses soins et tout le tremblement. Tout serait gratuit. Et on partagerait tout. C'est pas compliqué. D'ailleurs,

c'est ce que font déjà les bibliothèques, quand elles sont ouvertes. Elles sont gratuites et on peut tous aller y emprunter des livres et des disques et des films. Alors quoi ?

Il y a des gens pénibles pour nous dire que c'est pas possible. Je dis « des gens » mais, en fait, ce ne sont pas vraiment des gens, ce ne sont que des riches. Des millionnaires, des propriétaires, des actionnaires, des PDG et des héritiers. Et ils sont pas très nombreux. Même si on pourrait croire le contraire parce qu'on ne voit qu'eux à la télé et dans les médias. Ils y passent leur temps à nous faire la morale et à nous dire que ça peut pas être autrement. En nous soulant avec leur « économie de marché », leurs « dividendes », leur « taux d'intérêt », leurs « investissements », leur « Europe », leurs « règles budgétaires », leur « Fonds Monétaire International », leur « CAC 40 » et leur « croissance ». Croissance mon cul !

Après ces réflexions, j'ai fait ma petite enquête. En quelques clics. Et j'ai découvert qu'il y a environ 3 millions de millionnaires, en France, sur 66 millions d'habitants. Le rapport de force est de 1 contre 22. Mais ce sont eux qui possèdent, qui exploitent, qui affament. Et qui dictent leur loi.

Ça m'a un peu déprimé. Alors j'ai décidé de passer à l'action. J'ai profité du temps offert par le confinement pour fabriquer des bombes. Sans culpabiliser parce que Macron avait répété au moins six fois : « Nous sommes en guerre ! »

Une bombe, honnêtement, je vous cache pas que c'est un peu plus compliqué à faire qu'un masque en papier mâché. Surtout si on veut y ajouter un retardateur pour programmer l'explosion. Mais j'ai

trouvé quelques tutoriels pas mal du tout sur internet. Et j'avais chez moi deux bouteilles de gaz prêtes à l'emploi.

Ma première bombe, pour vérifier que le mécanisme marchait bien, je l'ai fait sauter le 1^{er} avril, ni vu ni connu, sur le parking désert du supermarché de mon quartier. À vingt heures, pile au moment où les gens étaient à leurs fenêtres pour applaudir les soignants. Ouah ! Elle a carrément fait exploser la moitié du supermarché. Je m'attendais pas à ça. Et les gens ont applaudi trois fois plus que d'habitude quand ça a fait BOUM !

Bon, après, j'ai réfléchi sérieusement où poser ma bombe suivante. Sur Macron, ça servirait pas à grand-chose, y aura toujours un requin pour le remplacer. À l'Assemblée nationale, y a jamais plus de cinquante députés pour venir y débattre. Au Sénat, y a que des vieux qui ont déjà un pied dans la tombe. Alors dans une grosse banque comme BNP Paribas, une compagnie d'assurances comme Axa, un groupe pétrolier comme Elf ou Total, un entrepôt d'Amazon, un marchand d'armes comme Dassault, un fabricant de SUV comme Peugeot, ou...

Il y a vraiment l'embarras du choix. Et j'ai pas fabriqué suffisamment de bombes. Mais j'ai soudain pensé au MEDEF, vous voyez, cette organisation patronale qui regroupe toutes les grosses entreprises françaises. Et qui organise son rassemblement le 26 août prochain, lors de son université d'été, à l'hippodrome de Longchamp.

À cause du Covid 19, le Festival de Cannes est annulé, la Coupe d'Europe de foot est annulée, les Jeux Olympiques sont annulés. Mais sûr que l'université

d'été du MEDEF est maintenue. Car tous les grands patrons ont hâte de se retrouver pour siroter des cocktails et entreprendre de nous affamer toujours plus.

Alors voilà. Comptez sur moi pour faire BOUM !
là-bas.

GUILLAUME GUÉRAUD

NANCY GUILBERT

Le 12 mai 2020

Lorsque j'étais enfant, j'étais assez solitaire, pour différentes raisons, sauf lorsque je me trouvais en compagnie de mes véritables amis, les personnages des livres, que je découvrais au fur et à mesure de mes lectures et qui m'ont permis de ne plus jamais éprouver la solitude.

Ces livres que je lisais, relisais, jusqu'à connaître certains passages par cœur, m'ont ouvert des horizons, m'ont fait découvrir d'autres cultures et d'autres façons de penser. J'avais presque l'impression qu'ils me parlaient et je vous livre ici, chers lecteurs et lectrices, des bribes de conversation, à mi-chemin entre passé d'enfant et présent d'écrivain.

Le renard du Petit Prince

Je sais que tu m'aimes bien, parce que tu as souvent parlé de moi dans tes romans.

Cyrano de Bergerac

Qu'as-tu pensé de la tirade sur mon nez ?

Je vois qu'elle te plaît, parbleu,

Puisque tu la connais sur le bout des doigts !

Helen Keller

N'oublie jamais qu'avec de la détermination et du courage, on vient à bout des épreuves, si dures soient-elles.

J'en suis la preuve vivante, moi, la petite fille de la nuit.

Tom Sawyer

Quand tu as lu mes aventures, tu as voyagé très loin,

*Sur les rives du fleuve Mississippi,
Parce que les livres, quels qu'ils soient,
Nous permettent de visiter le monde !*

Sophie de la Comtesse de Ségur

Malgré mes bêtises, tu ne m'as jamais jugée, et grâce à moi, tu as découvert avec délice les mots « cédrat » et « angélique ».

Les personnages de Jules Verne

Très heureux que tu aies lu la quasi-totalité de nos aventures,

Et que celles-ci t'aient donné envie de faire des études de Sciences Naturelles.

Le rouge-gorge du Jardin Secret

C'est donc grâce à moi que tu as une si grande amitié pour cet oiseau ?

Kazan

*Tu m'as suivi dans la neige du Grand-Nord,
Tu t'es passionnée pour mon histoire, moi, le chien-loup fuyant la violence des hommes !*

Tistou les pouces verts

*Je sais que tu as désormais un grand amour
pour les plantes*

Et que tu rêvais de posséder ce don, toi aussi.

La petite fille au kimono rouge

*Un jour, tu verras, tu visiteras le pays du soleil
levant,*

Tu y verras sans doute tout ce dont je t'ai parlé.

Les Six Compagnons

*Waouh, ce sont nos enquêtes qui t'ont donné
envie d'en écrire à ton tour ?*

Vous voyez, les personnages des livres forgent nos envies, notre intelligence, nos savoirs, nos relations aux autres. Ils nous permettent de nous évader, surtout dans les moments où notre vie n'est pas facile ; ils nous donnent des pistes à suivre, ils nous consolent, nous font rire, pleurer, nous mettent en colère, nous indignent, nous insupportent...

Ce sont eux qui m'ont ensuite donné l'envie de créer à mon tour, de raconter des histoires, d'inventer des personnages sortis tout droit de mon imagination, de leur donner vie, au point où mes lecteurs, parfois, se demandent si je les ai vraiment rencontrés.

Lorsque j'ai compris tout cela, très tôt, à l'âge de six ans, j'ai écrit mes premières histoires sur des feuilles de classeur quadrillées que je pliais en deux et reliais avec du scotch. Je demandais à ma jeune sœur de faire les dessins, et je notais déjà sur la couverture, que j'étais l'autrice du livre, et qu'elle en était l'illustratrice. Devenue ado, j'étais tellement timide

que les professeurs n'entendaient jamais le son de ma voix : par contre, j'écrivais des pages et des pages !

J'ai réalisé que lorsqu'on écrit, on fait plusieurs choses en même temps.

On s'évade d'une réalité qui nous semble trop difficile ou trop ennuyeuse.

On crée des personnages que l'on modèle comme on veut, à qui l'on fait vivre ce que l'on souhaite, à qui l'on fait rencontrer des amis ou des ennemis, qu'on fait disparaître, réapparaître... C'est magique ! Quel immense pouvoir, vous ne trouvez pas ? Et puis on entre dans la peau de ce personnage, on apprend à le connaître, à découvrir ses goûts, son caractère ! Parfois on veut lui faire faire quelque chose, et il résiste ! Alors on cherche, encore et encore, ce que ce personnage voudrait qu'on dise de lui.

On vit, l'espace d'un instant, dans un autre endroit, une autre époque, une autre dimension, celle du fantastique, avec des habitants imaginaires, si on le souhaite ! Combien de fois ai-je voyagé avec mes personnages, à tel point qu'on m'a souvent demandé si j'avais, par exemple, visité tous les pays de mon album *Le merveilleux voyage d'Adèle*¹ !

On peut inventer un langage codé que tous les personnages de notre histoire comprendront sans souci, ce qui n'est évidemment pas le cas des humains dans la vie réelle. J'ai essayé, un jour, de reproduire le système codé de *Mathias Sandorf*², dans la cour de l'école avec mes copines de CM1. Aucune n'a sou-

1. Aux éditions Tournez-la-page.

2. Roman de Jules Verne.

haité communiquer de cette façon alors que moi, je trouvais cela tellement passionnant, tout comme les personnages du livre ! Cela m'a donné envie de parler en code, moi aussi, comme dans mes *polars Junior*¹ ou dans mes albums à énigme des *Chats Masqués*².

On se cultive, on apprend tellement de choses sur les autres, leur culture, leur religion, leur pays, leur façon de fonctionner. En ce moment, je travaille sur deux romans, et je dois faire énormément de recherches pour ne pas raconter n'importe quoi ! Même chose : pour mon album intitulé *L'arboretum*³ : il m'a fallu des heures et des heures de travail pour aller chercher des informations sur ces arbres et ces plantes aux propriétés étonnantes. Lorsque j'ai travaillé sur *Tim et le Sans-Nom*⁴, j'ai plongé pendant des semaines dans l'Univers de Paul Klee, un peintre que j'adore...

On écrit par résilience. Que veut dire ce mot étrange ? Boris Cyrulnik, un neuropsychiatre reconnu, explique que lorsqu'on subit un événement traumatisant (un accident, une dispute grave, une maladie, le harcèlement, un confinement, une hospitalisation, un attentat, un décès ou d'autres choses de la vie réelle), on a deux choix. Celui de rester enfermé dans ce traumatisme, et celui de se débattre pour en sortir, notamment grâce à l'écriture qui met des mots sur des maux. On pourrait aussi concevoir ça avec la musique, le chant, la peinture, ou toute autre forme d'art en général. Beaucoup d'artistes, connus ou moins

1. Aux éditions Airvey.
2. Aux éditions Frimousse.
3. Aux éditions Courtes et Longues.
4. Aux éditions Léon, art and stories.

connus, ont eu besoin d'écrire, de composer ou de peindre pour que la vie leur soit plus douce. Si vous y êtes attentifs, vous le ressentirez d'ailleurs, en lisant leurs livres, en écoutant les paroles de leurs chansons ou en observant leurs peintures. Car en créant, en écrivant, on transforme la réalité, on la réécrit comme on le voudrait, et cela permet de nous apaiser, de reprendre le contrôle de notre vie. C'est ce que j'ai fait avec plusieurs de mes ouvrages : des livres inspirés d'histoires vraies, comme la chute du Mur de Berlin, avec *Un mur si haut*¹, ou qui dénoncent une vérité qui me révolte, comme dans *L'ourse bleue*², ou qui permettent d'évacuer de gros chagrins, comme dans *Le souhait de Jade*³, *Deux secondes en moins*⁴, ou *Les mots d'Hélio*⁵. J'ai réécrit à ma façon des événements douloureux.

On dépasse sa peur, on s'imagine autrement en entrant dans la peau d'un héros ou d'une héroïne, dont on aimerait avoir les qualités. Par exemple, ma princesse *Aliénor*⁶ a un très grand sens de l'orientation, elle dessine des plans sans arrêt, alors que moi, je suis incapable de lire une carte ou de me repérer dans l'espace. Grâce à Aliénor, je me suis sentie très, très maligne, pendant tout le temps où j'inventais ses aventures ! Et puis parfois, mes héros mènent des enquêtes qu'ils résolvent seuls, sans les adultes,

1. Aux éditions Des ronds dans l'O.

2. Aux éditions Des ronds dans l'O.

3. Aux éditions Les p'tits Totems (*épuisé*).

4. Aux éditions Magnard Jeunesse.

5. Aux éditions Magnard Jeunesse

6. Aux éditions Les P'tits Totems (*épuisé*).

comme dans *Mission Dinosaur*, *Opération Requin* ou *Aventure au Musée*¹. C'est certainement parce que j'ai dévoré des tas d'histoires que tous ces scénarios me viennent désormais naturellement. Petite, j'aurais adoré faire comme mes personnages et souvent, mes lecteurs me disent la même chose.

On fait rire nos lecteurs et nos lectrices, parce que le rire, c'est bien connu, chasse la tristesse et agit presque comme un médicament. Voilà pourquoi, parfois, j'ai envie d'inventer des personnages amusants comme *Lili Pirouli*² et ses nombreuses bêtises, ou très, très farfelus, comme mon Loup-oiseau dans *C'est l'histoire d'un loup*³.

On délivre des messages, même si on ne s'en rend pas compte : j'ai parfois été surprise que mes lecteurs m'écrivent « Nancy Guilbert, vous nous avez fait tellement réfléchir que nous avons discuté de ce que vous avez écrit en classe, et que nous avons pu échanger sur nos points de vue différents. » J'avoue que c'est l'un des plus beaux compliments que l'on puisse me faire.

On résout nos propres soucis en résolvant ceux de nos personnages, en cherchant des solutions, en réfléchissant... On se lève un bon matin, et hop ! On a compris, tout seul, comment faire pour se sortir d'une situation difficile : les livres seraient-ils d'excellents conseillers ? Je crois bien que oui.

1. Aux éditions Airvey Editions.

2. Aux éditions Des ronds dans l'O.

3. Aux éditions Frimousse.

Mes chers lecteurs et lectrices, vous comprendrez donc, après m'avoir lue, que l'écriture, ce n'est pas simplement, pour moi en tout cas, « raconter des histoires ». C'est trouver un personnage, un lieu, des actions, qui permettront la plus belle des évasions, surtout en ces temps de confinement, où on se sent parfois enfermé.

Grâce aux livres, on a le plus immense des pouvoirs, celui d'ouvrir l'espace de l'imagination sur une fenêtre aux infinis possibles. C'est aussi une merveilleuse chaîne de transmission du savoir et des émotions.

Prenez soin de vous, et n'arrêtez jamais ni de rêver, ni de créer !

NANCY GUILBERT

FRANÇOISE HENRY

UN PETIT PEU DE TERRE

Certains textes, même parvenus à la publication, n'en finissent pas de chuchoter. Comme si ce stade, considéré comme ultime, du livre devenu objet de lecture, ne pouvait les satisfaire, ou les emprisonner. De toute façon, est-ce qu'une histoire est jamais finie dans notre tête ? Qu'est-ce qui est jamais fini dans notre tête ? Rien, tant qu'on sera vivant. Il y a des personnages qui s'échappent, qui ouvrent la porte du dernier mot. Qui s'inscrivent dans la réalité comme si on n'en avait jamais terminé avec eux, qui vous envoient des signes, vous appellent.

En cette période étrange, parce qu'inédite, du confinement, j'avais eu la chance de quitter Paris pour revenir dans la maison de famille, en pleine campagne. Et cette opportunité, nouvelle, d'avoir du temps là-bas : tout simplement celui de pouvoir enfin, quatre ans après la disparition de mon père, trier toutes ses affaires, que j'avais rapportées pêle-mêle quatre étés auparavant, parce qu'on devait vider en quelques jours son appartement. C'est un temps que l'on n'a jamais, dans la course folle de la vie. Un temps qu'on espère vaguement, qu'on repousse, mais qui ne s'inclut pas dans notre quotidien. On n'aurait jamais imaginé cette pandémie. On n'aurait jamais

imaginé ces circonstances de confinement, avec tous les rendez-vous annulés, l'agenda neutralisé, l'isolement obligatoire. L'injonction « Restez chez vous » était si inhabituelle, je veux dire : si anticapitaliste. Alors je me suis retrouvée à trier, ranger, choisir, jeter. Je faisais ça par petits moments, librement, sans compter – j'avais toujours compté, moi aussi, comme nous autres. Le regard rivé sur l'heure.

Mon père avait tellement écrit. Tellement lu. Photographié. Archivé. Tellement tout gardé, déjà, de ce qu'il avait récupéré après la mort de sa propre mère, disparue à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans. C'étaient plusieurs vies, successives, qui passaient entre mes mains. Toutes celles de mes plus ou moins lointains ascendants. Maintenant je voudrais demander : est-ce que le temps dévolu – d'habitude volé, mais cette fois, par les circonstances de l'enfermement, donné – aux souvenirs, aux vies qui ne sont plus, est un temps perdu ? C'est ce qu'on nous a appris à croire, ou tenté de nous faire croire : « Jette ce qui est inutile ! À quoi servent tous ces souvenirs ? Il faut aller de l'avant ! » Mais où commence l'inutile ? Est-ce qu'il est interdit de se souvenir, de retourner en arrière ? Mais surtout, est-ce un temps que l'on pourrait qualifier de triste – parce qu'il est consacré aux morts ? Est-ce, tout simplement, un temps d'anti-vie ? – comme on pourrait craindre, parfois, que l'écriture le soit, surtout lorsqu'on doute. Eh bien tant pis. Pour une fois qu'on avait du temps « en plus », ou « à la place de », je pouvais le donner.

Le donner aux souvenirs, à tout ce qui ne « rapporte » pas, à tout ce qui n'est pas comptabilisé.

Parfois je m'échappais. Pendant l'heure de sortie

autorisée, mon attestation dérogatoire dans la poche. Mais cette heure de sortie, dans la campagne, était surtout une heure de marche. Je n'ai jamais été contrôlée – j'avais cette chance. Et j'ai vu des choses avec des yeux neufs – toujours à cause des circonstances. Pas de voiture sur la petite route. Juste les agriculteurs, au loin sur leur tracteur dans les champs. Mais en passant devant les fermes ou les résidences secondaires on sentait que les gens étaient chez eux : la voiture garée dans la cour, et les lumières aux fenêtres, le soir venu. C'était comme si tout, « chez soi », revivait. Pourtant, pour certains êtres, rien n'avait changé : je veux parler des lapins, dans les clapiers qui sont comme des logis minuscules mais où tout serait en vue – derrière des fenêtres grillagées. Je distinguais, de loin, leur œil rond, et ce léger frémissement de vie qui attestait de leur présence : mais ils ont juste la place de se retourner d'un côté puis de l'autre, comme un poulet ou un gigot qu'on retourne dans le plat, au four, pour l'arroser de jus. Confinés : je le voyais, maintenant. Depuis quand n'arrête-t-on pas de confiner les animaux ? Ont-ils les moyens de se rebeller, eux, les gros lapins qu'on engraisse pour les manger, et qui passent presque toute leur vie – leur vie entière, imaginez-vous ? – dans une boîte à peine plus grande qu'eux. Confinés de tout temps, eux !

Et les poulets qu'on élève serrés les uns contre les autres ? Et les vaches, dans les stabulations, qui parfois ne sortent même plus dans le pré ?

Et ton oiseau, dans sa cage ?

Et ton lapin nain, et ton cochon d'Inde ?

Et le chien, dans le petit appartement, qui n'a droit qu'à sa dérogation du matin et du soir ?

Et les hommes ? Les hommes qui en enferment d'autres, dans les prisons, dans les camps.

Enfermés parfois jusqu'au bout, avant de mourir ou d'être tués.

Je marchais. Soudain, avant même de le voir, je l'ai entendu. En passant près du bois, un bruit énorme de branchages et de feuillages. Et soudain, il était là. À deux pas de moi : c'est-à-dire à un mètre cinquante au moins – il respectait la consigne de sécurité hé hé. Un chevreuil. Il ne m'a pas aperçue tout de suite, sa tête tournée vers le bois dont il venait de jaillir, comme s'il guettait quelque chose. J'ai eu le temps d'admirer la robustesse de son corps, ce corps plein, compact, lourd sans doute. Une force que je sentais brute, indomptée. Puis il a tourné la tête, m'a découverte, a détalé devant moi, en traversant la route à toute allure.

À ce moment a résonné une sorte de cri, de râle plutôt, en provenance du bois : j'ai pensé à un loup ou à un chien. Mais le chevreuil – mon chevreuil ! – qui était encore visible devant moi, posté sur les bas-côtés, a poussé en écho le même cri : j'ai presque douté que ce soit lui. Deux fois de suite ils se sont répondu. Mon chevreuil semblait devenu fou, il a traversé plusieurs fois la route en long en large, une voiture serait arrivée, il l'aurait explosée.

Je ne savais pas que les chevreuils aboyaient. Qu'ils se parlaient ainsi en cas de danger, ou pour attirer les femelles. À mon retour j'en ai eu la confirmation en regardant sur Internet. Cet aboiement oscille entre celui du loup et du chien : quelque chose de sauvage, de rauque, de presque guttural. Un cri

que je n'avais jamais entendu. Grâce à ce cri je comprenais mieux ce qu'on appelait « sauvage » : dans cette période que nous vivions, où l'on parlait à nouveau du tort que nous avions fait, de tout temps, aux animaux. Où ils resurgissaient sur les routes, dans le silence que l'absence des voitures leur procurait. Ils revenaient parmi nous, remontant des forêts les plus profondes ! Un jour j'ai vu un sanglier, sur la voie verte, détalé juste devant moi ! Chevreuils, sangliers, lièvres, libres encore – ah ah les chasseurs étaient interdits de tuer !

Et soudain, revenue dans la chambre, assise sur la moquette parmi les souvenirs – à la lueur de la lampe, car les lucarnes des chambres sous le toit éclairent peu –, reprenant mon travail de rangement et de tri, je l'ai découverte. Dans une boîte à chaussures remplie de photos ? Ou bien dans un épais dossier à élastiques ? À l'heure où j'écris, je ne sais plus : et cet oubli participe de ce que je pourrais interpréter comme un signe. Une chose est certaine : c'était dans les papiers de mon père, ou dans ceux de ma grand-mère. A l'intérieur d'une pochette, peut-être, étiquetée *Jacques* – mon grand-oncle déporté à Buchenwald, et jamais revenu. Ou *Jacques et Féli* – les personnages, non fictifs, de mon seul récit familial à ce jour : *Plusieurs mois d'avril*.

Un de ces livres qui, justement, n'en finit pas de chuchoter.

C'était un petit paquet. Une enveloppe bien fermée par du ruban adhésif, mais qu'on avait roulée sur elle-même pour mieux compacter son contenu. Une enveloppe jaunie, bien sûr. Cela faisait cinq jours

que je rangeais et triais, parfois je n'en pouvais plus, terrassée par l'impression que ce n'était pas vivre, de trier des souvenirs. J'ai eu la tentation de la jeter, la petite enveloppe jaunie roulée sur elle-même. Surtout je ne voyais pas ce qui était écrit, d'une minuscule écriture noire, sur le rabat soigneusement collé. Je me suis approchée de la lampe, quand même, et j'ai déchiffré ces trois mots :

Terre de Buchenwald

Le temps, à cette seconde, s'est immobilisé. Je me suis rendu compte que j'avais, serrée dans la main, une enveloppe contenant un peu de cette terre, de là-bas. Je sentais comme des choses grumeleuses à l'intérieur, des petits cailloux ou des graviers. J'ai pensé que la terre était vieille, qu'elle s'était par endroits mise en paquet à cause de l'humidité. J'ai pensé, en une seconde glaçante que j'aurais voulu oublier, qu'elle pouvait contenir, en elle, un peu de cendres.

On aurait dit que je serrais une poignée de silence.

J'ai soudain imaginé Féli, la veuve de Jacques, partie avec sa fille dès la fin de la guerre par les premiers voyages en autocar organisés jusqu'à Buchenwald. Féli, qui voulait VOIR. Saisir. Toucher. Aller jusqu'au bout, les yeux grand ouverts. Je savais qu'elle avait rapporté des cartes postales vendues à l'entrée du camp, que ma grand-mère avait collées dans le carnet de photos consacré à son frère Jacques. Mais ça, ce geste qu'avait eu Féli, de se baisser vers la terre de Buchenwald pour en prélever une petite poignée en souvenir, pour rapporter un peu de cette

terre qui fut une des dernières que Jacques, son mari tant aimé, avait foulée, je ne l'avais jamais imaginé.

Elle, se baissant pour faire ce geste, le dernier qu'elle pouvait faire.

Je me suis demandé, toujours assise par terre et tenant l'enveloppe dans mes mains : est-elle la seule, là-bas ce jour-là, à avoir fait ce geste ? Ou alors est-ce que d'autres « visiteurs » l'ont tenté aussi, est-ce que c'était quelque chose qui « se faisait » peut-être ? Je ne sais pas. En fait, cela importe peu.

À son retour, elle en a prélevé une part qu'elle a remise à ma grand-mère. La femme de Jacques, remettant l'enveloppe à la sœur de Jacques : un instant absolument intime, juste entre elles deux. Échappé au temps. Un instant qu'aujourd'hui je découvre.

Je ne peux pas la jeter.

S'il y a bien une chose que je ne dois pas jeter, c'est celle-là. Ce serait impossible. Ce serait comme de le faire mourir une deuxième fois, Jacques. De les faire mourir à nouveau elles aussi, Féli et Suzanne. C'est à garder. À ranger où ? Je ne sais pas encore.

Ça reste dans mes mains.

C'est juste un petit peu de terre.

FRANÇOISE HENRY

ANNELISE HEURTIER

ENTRE DEUX VIES

J'écris ce texte dans un espace-temps particulier.

Je suis dans l'avion, quelque part au-dessus de l'Atlantique.

À ma droite, mes enfants masqués regardent je ne sais quel film, ravis de cette permission « all you can watch ».

À ma gauche, de l'autre côté de l'allée, un homme dort, la tête posée sur l'épaule de sa femme. Tous deux portent le même masque, confectionné en madras, tons chauds et gais. J'imagine la femme penchée au-dessus de sa machine à coudre, bien décidée à profiter du confinement pour équiper toute la famille. Mari, enfants, petits-enfants. *Pour la petite, on va prendre un tissu à fleurs, qu'est-ce que tu en dis ?*

Moi, je ne sais pas coudre (grand regret). Alors j'en ai acheté des tout faits. Coton bio japonais, antibactérien et anti-je-ne-sais-quoi, la Rolls du masque lavable. Je suis rentrée toute fière, exhibant ma nouvelle garantie d'invincibilité. Mes enfants m'ont demandé pourquoi je m'étais mis un slip sur le nez.

Quelque chose me démange sur la joue. Je gratte machinalement et aussitôt me dispute intérieurement. STOP ! Interdiction de toucher de gratter de remettre

en place. Qui aurait dit qu'il était si compliqué de porter un masque ?

Je tourne la tête vers le hublot.

Blanc nuage.

Blanc nuage, quelque part au-dessus de l'Atlantique, nous remontons, masqués, les fuseaux horaires et le temps.

Je ferme les yeux et je rembobine.

Nous avons quitté notre ancienne vie métropolitaine il y a quelques heures. Abandonné notre maison, nos amis, nos activités, le cadre auquel nous nous étions habitués depuis quatre ans. Laisse derrière nous le stress d'un déménagement imprévu à réaliser en quatre semaines seulement, en plein confinement. Je ne suis pas mécontente que cette période soit derrière nous. Je préfère regarder devant. Dans moins de six heures, nous nous glisserons dans une nouvelle existence comme on se glisse dans une nouvelle tenue, sans savoir si elle nous ira ou non. Nouveau décor, nouvelle culture, nouvelles habitudes. Tout à reconstruire, encore une fois, je ne compte plus. Un peu démoralisant... et galvanisant à la fois.

Entre l'ancienne et la nouvelle vie, cet intermède aérien, cet étrange couloir géographique et temporel, qui brouille la définition que l'on se fait de notre existence. Comment se définit-on sans l'appui d'une terre, d'un lieu de vie et de ce que l'on y fait ?

Sagement assis au milieu de cet avion, nous ne sommes nulle part. Mais dans un nulle part plein de promesses, d'excitation. Bientôt la découverte d'une nouvelle vie. Bientôt un autre monde !

Mon sourire intérieur se fane brusquement.

Je pense aux réfugiés qui viennent de la corne

de l'Afrique et sur lesquels j'ai écrit il y a quelques années.

Eux non plus ne sont nulle part, mais dans un nulle part sans commune mesure avec le nôtre. Un nulle part sombre et abyssal, un nulle part dans un autre monde. Un nulle part où l'on se fiche pas mal de la couleur de son masque, qu'on n'a probablement pas.

Ma fille se met à rire, son film semble drôle. Elle est assise en tailleur et sur son siège, ses chaussettes avec des petits palmiers hissent les couleurs de notre nouvelle vie.

Je pense aux enfants qui sont dans ces canots. Qui y sont peut-être, là, en dessous, au moment où j'essaie d'écrire ce texte. Je me sens tellement impuissante. Coupable. Coupable d'être moi, dans les airs, dans le confort de cet avion, alors qu'eux tentent de fendre la mer pour aller vers un futur, quel qu'il soit, pourvu qu'il ne s'enracine plus dans leur présent. Coupable d'être née du « bon côté de la mappemonde ».

À quoi pensent-ils ? À quoi pensent ces enfants ? Saisissent-ils les enjeux de ce voyage ? La mort qui rôde entre les vagues, sous la coque fragile de leur bateau ? Leur mère leur sourit-elle en leur disant que tout ira bien comme je le fais aussi pour ce qui me semble tellement, tellement dérisoire en comparaison ?

Pensent-ils à ceux qu'ils ont laissés derrière eux ? Leurs parents, leur famille qui prient certainement pour que la mer ne les recrache pas sur une plage à Lampedusa.

On est tous sur la même planète, mais on n'habite pas le même monde.

Nous pourrions être eux.

Ils pourraient être nous.
Le hasard distribue les cartes on ne sait comment.
Bonne ou mauvaise pioche, on ne mérite rien, comme
le dit Clarika. Connaissez-vous cette chanson ? Elle
s'appelle « Bien mérité ».
Écoutez-la.

ANNELISE HEURTIER

FLORENCE HINCKEL

UN PEU DE MÉCANIQUE AVANT DE PRENDRE LA ROUTE

Les écrivains et écrivaines vivent en ce moment la difficulté inédite d'écrire des histoires contemporaines. Le présent a rarement été aussi vite obsolète. L'avenir proche, lui, est encore plus difficile à imaginer. Il nous faut être encore plus inventifs et inventives, et tenter de porter le regard encore ailleurs, autrement, de façon encore plus fine. En revanche certaines choses ne changent pas, et les obstacles rencontrés au cours de l'écriture d'un roman en font partie. Ces difficultés pérennes ont un aspect rassurant. La mécanique narrative permet de se raccrocher au concret de nos métiers d'auteurs et d'autrices, et j'avoue aimer contempler mes mains souillées après les avoir trempées dans le cambouis. Cela apaise le cœur.

Lorsque je rencontre des classes, je livre souvent quelques rouages de cette mécanique narrative, qui me sont propres et ne prétendent à aucune universalité. Or ces temps-ci, on ne peut pas aller à la rencontre des classes pour exposer ces rouages, alors je vous propose de les écouter bouger et s'entraîner les uns les autres dans ce texte. Au moins quelques-uns,

qui aident à démarrer un roman. Cela vous apaisera peut-être tout en vous stimulant.

Le premier obstacle de la mécanique narrative consiste à trouver le bon positionnement au début d'un nouveau roman. Il faut être un ou une autre tout en restant soi-même, à la juste place. Vous devez être plusieurs autres : personnages principaux, personnages secondaires directs, et d'autres secondaires encore plus secondaires, ainsi que soi, on ne sait où encore.

C'est que le moteur ne ronronne pas encore très bien. Et lorsqu'on n'est pas encore emportée par l'écriture (cela advient généralement vers la fin du premier tiers – et il n'est pas interdit de réécrire, après, tout le début), il peut être bénéfique de traquer avec férocité les autres écueils possibles. Cela peut freiner l'écriture, mais cela en vaut souvent la chandelle.

Il faut veiller par exemple à ce que la machine fonctionne avec fluidité, or, ce qui grippe souvent le moteur, c'est justement une histoire de fluide. Et d'abord de sens du flux de la pensée. Chez moi, elle se déroule pratiquement toujours en spirale. Je vois et décris mon personnage dans une situation, qui m'amène à imaginer tout ce qui l'a projeté dans cette situation, pourquoi et comment. Je l'explique alors, avant de retourner à la situation initiale et de poursuivre mon récit. Les spirales sont ainsi incessantes, parfois même au sein de la même phrase, et peuvent fatiguer le lecteur (surtout s'il est jeune, et j'écris essentiellement pour les jeunes). Mais elles peuvent être très intéressantes dans la globalité d'un roman où la spirale se déroule sur l'histoire entière. À doser, donc. Et à vous de trouver le sens de circulation de

votre propre pensée, pour l'exploiter ou le maîtriser suivant les cas.

Quand le moteur s'emballé, et qu'il faut raconter des scènes d'action, attention aux bâtons dans les roues de la machine ! Prêter à son personnage toutes sortes de pensées ralentissent l'action. Cela rejoint le souci de la pensée en spirale qui dans ce cas s'apparenterait plutôt à une pensée en gouffre où tomberait le personnage au lieu d'agir. Il faut se forcer à décrire un personnage « non pensant », or c'est ainsi et il faut l'admettre : nous ne pensons pas toujours !

Veillez aux surchauffes, néanmoins. Personnellement, si mon écriture est parfois « alambiquée » comme me l'a dit une fois un directeur de collection (affectueusement pourtant), ce n'est pas par désir de préciosité mais parce que mon esprit est en constante distillation : il chauffe puis refroidit, avant de recommencer encore et encore (visualisez un alambic, c'est exactement cela). J'ai ainsi appris à allonger les temps de chauffe pour améliorer le parfum de mes récits... et à supprimer avec une grande faux les passages trop froids. Mais je ne veux pas éteindre totalement cette tendance parce que je sens qu'elle peut être une qualité dans certains cas. Et puis j'ai un amour profond pour les phrases proustiennes : fulgurances brûlantes dans la fraîcheur des gouffres. Encore une fois c'est à vous de trouver vos travers qui peuvent devenir des atouts.

Écoutons enfin le moteur ronronner, et prenons la route...

Tout ce travail mécanique brossé ici en quelques rouages (il y en a beaucoup, beaucoup d'autres) est souvent mené en discussion avec les éditeurs. Il est

intelligent d'écouter les conseils éditoriaux ou même les critiques du public pour s'améliorer, mais il faut veiller aussi à ne pas toujours les écouter, au risque de perdre la spécificité qui est la sienne, et de tomber dans une forme de platitude normée. Or, en littérature dite pour la jeunesse, le risque est grand. On sent parfois la contrainte d'être « accessible », qui flirte dangereusement avec celle d'être normée. C'est le plus difficile, ces choix à faire, quoi accepter et quoi refuser. Il faut au final être dotée d'une grande force : avoir une très grande conscience de ce que l'on fait, et de pourquoi on le fait.

Voilà ce que je peux vous dire de mes défis en mécanique narrative. Peut-être votre propre moteur est-il déjà en construction. Rassurez-vous, la route sera longue et semée d'embûches. Méditons, en attendant d'atteindre la fin du voyage, cette phrase d'Hemingway : « Le plus important des dons pour un bon écrivain est d'avoir, de naissance, un “détecteur de problèmes” qui résiste aux chocs. »

FLORENCE HINCKEL
8 mai 2020

AHMED KALOUAZ

NE ME SECOUEZ PAS

Chacun pourra dire qu'un jour, il a été coupé du monde, que dans sa vie il y eut une parenthèse unique. « *Un temps à n'y pas croire* » aurait dit Aragon. Cette digression inimaginable a donné lieu à des rendez-vous manqués, des amitiés suspendues au bout des cordes à linge. Des halls et des quais de gares désespérément vides. Chacun pourra dire que c'était un temps déraisonnable, car le ciel s'est couvert. Curieusement, les oiseaux se sont mis à chanter plus fort, ignorants la calamité qui flottait dans l'air. Pour se donner du baume au cœur, il fallait fermer les yeux et imaginer d'anciens paysages traversés un autre jour, à la marche, en vitesse. Des coteaux, des fleuves ensablés. Beaucoup ne connaissaient pas les chemins de l'ennui. On s'est mis à chercher un abri dans les rêves. On avait dit aux plages de rester silencieuses et solitaires, nul pied de promeneur sur l'estran.

J'avais prévu des voyages, des visites à des amis, au vieux lac de mon enfance. Au pied d'un barrage, il était né à mes premières années. La rivière coléreuse fut domptée par un immense mur de béton. J'ai vu l'eau monter, envahir les roches grises, le bleu a remplacé les arbres et les vignes. Un village vivait

là. Il fut démonté pierre par pierre, jusqu'à ce qu'un jour, on n'en vît plus une seule.

J'avais, comme souvent au printemps, envie de prendre une autre route, vers un village d'Ardèche. C'est là que dort un chanteur dont la voix m'a fait découvrir Aragon. Il disait : « *Est-ce ainsi que les hommes vivent* » ? Les hommes depuis longtemps, ne pensaient plus qu'à dévorer le monde par la terre, par les arbres, happer chaque brin de vent au passage. Les rapaces régnaient en maîtres, se moquant des tapis de roses rouges, des lumières tamisées où s'offrait la tendresse.

J'avais, un jour, au temps d'avant, fait une visite dans un collège. À Saint-Hilaire-du-Harcouët, en cette terre Normande où chaque chemin perdu cache une légende. Un désastre enfoui. Bourgade paisible sur le damier, posée sur la route de l'Histoire, lorsqu'au mois d'août 1944, une offensive allemande a détruit la moitié de la ville. La contre-attaque de Mortain ne servit à rien. La liberté, venant du ciel ou des eaux était en marche.

Longtemps après cet épisode, des élèves du collège Jules Verne m'avaient reçu pour échanger, parler d'un livre ou deux. Peut-être s'étonner de voir glisser les mots sur le papier, de s'émouvoir en les lisant, d'attiser un peu de curiosité, ou d'attendre aussi que les heures passent. Comme dans un conte, ou une histoire du soir, les paroles bercent, calment et endorment. On ne devrait pas leur en demander plus. Bien sûr, Jules Verne avait regagné la lune ou plongé à quelque mille lieues sous la mer.

C'était un autre jour gris d'un autre printemps. Le Mont Saint Michel venait de redevenir une île,

des chevaux piétinaient la boue des champs gorgés d'eau. De question en question, les heures avaient filé, allait bientôt venir l'instant de prendre un train, une voiture, pour aller vers Avranches porter un petit lot de poésie, des mots du soir encore. Mais toutes les rencontres recèlent des surprises. Au revoir, à bientôt, ouvrez des livres. Refermez-les s'ils ne vous emportent pas au-delà des premières pages. Revenez, nous avons encore à dire, à partager. Les élèves disent, ou pensent cela. Mais l'heure est ingrate, autoritaire, il faut tourner la page avant que les paroles ne deviennent souvenirs. Tourner la clé dans la serrure en promettant de revenir.

J'étais sorti de la salle de classe un peu usé, la fatigue osant me maquiller les yeux et les traits. Lorsqu'on croise ces troupes d'élèves assoiffés ou singuliers, il faut donner de la voix, du geste, donner le corps. C'est comme de l'ivresse dans un sablier, une source qu'il faut aller fouiller du bout des doigts, avec la bouche.

Je venais de tirer la porte dans mon dos, et un jeune élève sorti de nulle part s'est avancé vers moi en me disant : « Monsieur, je vous attendais.

— Ah bon ?

— Monsieur, dans ce collège je suis harcelé. »

J'avais à l'époque, écrit un livre sur le harcèlement, et peut-être qu'au CDI, certains s'en étaient approchés. On ne sait jamais comment voguent les écrits. Je lui ai demandé de me raconter son histoire. Quelque chose d'assez commun en ces lieux où la cruauté et l'innocence se côtoient. Prénom, couleur de cheveux ou de peau, vêtements différents, tout est

bon pour vous jeter à l'écart. Vous mettre à distance d'un groupe. L'élève racontait ses tracas, et je me disais que finalement, les livres servent à quelque chose. Qu'ils font un lien, posent une fleur dans les cheveux, ouvrent une fenêtre au bout d'un sentier où plus personne n'allait. J'ai fait une promesse à ce garçon et le rideau est tombé sur ma visite. Promesse tenue, funambule accrochée encore à quelques mots errants.

Plus tard, des adultes fidèles, ont pensé que peut-être ma voix et mes lignes pourraient intéresser d'autres collégiens, des âmes égarées dans le bocage. Des enfants perdus dans des couloirs trop grands, usés d'avance par des connaissances trop lourdes à porter. Nous avons dit, le 4 mai, puis nous avons rêvé de ce rendez-vous. Mais sans que personne n'y prenne garde, le ciel s'est couvert, les hommes continuant à vaquer à leurs affaires, une main vers le bonheur, une autre vers l'avenir. Dans la nuit, pourtant un démon voyageait en secret. Nul n'en connaissait le nom, ni le visage. Même pas une épure, quelques traits pour le reconnaître. Écumeur masqué il s'est engouffré par les rues, les chemins, sur les langues et les bouches. Sur la lumière du jour comme un papillon gracile mais vorace.

Les élèves se sont évanouis vers d'autres paysages clos, les classes se sont vidées, les livres faisant à leur tour silence, lentement couverts de poussière. Un matin, soudain, nul écho entre les murs, comme une chambre vide dont le dormeur a éteint la lumière. Nous n'irons plus, à visage découvert, cueillir le muguet de mai, chasser d'autres grains de poussière des mémoires.

Les trains sont à l'arrêt. Le haut-parleur n'appelle plus les voyageurs au départ. Comme eux, je reste à quai.

Mes bottes de sept lieues attendent pourtant, posées près du sac où des livres sommeillent. Nous préparons tous des prochaines rencontres, à porter le long d'une rivière calme. Vivre dans la lumière, c'est ce que nous savons faire de mieux.

En ces temps suspendus, un ami, meurtri par cette réclusion soudaine, a glissé vers le bas, bonheur perdu, et souvenirs épars. Lui aussi funambule, qui au fil du temps, écrivait çà et là des mots empruntés aux livres, pour se sauver. Il murmurait, comme à ce monde qui s'enlise. Disait tout bas : « *Ne me secouez pas, je suis plein de larmes* ».

Nous traversions une rivière, un pont instable sous les pieds. Nous marchions, sans promesse d'un souffle doux. Sur un terrain miné. Colosses aux pieds fragiles.

AHMED KALOUAZ

MARIE-HÉLÈNE LAFON

AU LECTEUR FRUSTRÉ.

Je frustre mon lecteur.

On me le dit depuis plus de vingt ans. Je lui coupe l'herbe sous le pied et je lui retire la cuillère en argent de la bouche. Je ne déploie pas, je ne déplie pas, je ne glose pas et n'explique pas davantage. J'ellipse volontiers et je prends la tangente narrative, voire, pis encore, j'escamote mon personnage principal. On me le dit depuis plus de vingt ans et je persévère. J'y prends probablement un malin plaisir et je ne peux sans doute pas faire autrement, l'un n'excluant pas du tout l'autre.

Le vendredi 20 mars, j'eusse dû rencontrer au lycée d'Orsay les élèves de Première de Madame Christine Alix qui avaient lu *Le Soir du chien*¹. Le virus couronné que l'on sait en a décidé autrement mais les élèves, à l'instigation de leur diligent professeur et par son truchement, m'ont transmis des questions dont la dernière est typiquement une question de lecteur frustré :

Que s'est-il réellement passé dans la voiture entre Marlène et Alban, le soir du chien ? Pourquoi Marlène a-t-elle quitté Laurent ?

1. Éditions Buchet-Chastel, 2001 ; éd. du Seuil, coll. « Points » n°1286, 2005.

À quoi j'ai répondu :

On pourrait dire que ça s'appelle un coup de foudre, ou une rencontre, le terme est moins racoleur et spectaculaire. C'est à la fois banal et miraculeux. C'est souvent risqué. Et Marlène quitte Laurent parce qu'elle a rencontré Alban et que la volonté d'Alban est plus puissante que celle de Laurent et l'emporte. C'est assez simple, et sans appel.

J'ajoute qu'il est très agréable pour moi de voir des jeunes gens s'interroger sur cette scène que je n'ai pas écrite, sur les mots, les gestes, les silences. C'est la preuve que le texte bouge encore, que l'on pourrait se glisser dans ses interstices et s'immiscer dans ses coulisses, et le réinventer, l'augmenter, peut-être en infléchir le cours...

Merci à ces jeunes gens, à Madame Alix, et à l'équipe de la MEL qui m'ont conduite à remettre mes pas, vingt-deux ans plus tard, dans les pas d'Alban, vétérinaire, mélomane, et sujet au coup de foudre.

Alban répétait les gestes qu'il connaissait, enclencher la marche arrière pour sortir la voiture du garage, appuyer sur la télécommande pour refermer le portail automatique de l'enclos, seconde, troisième, cinquième, et très vite à plus de cent à l'heure sur la route de La Gazelle. Quelque chose était en train d'arriver dans sa vie. Il ne savait pas quoi. Sans y penser, il avait choisi ce côté-là, le plus long. Il avait remarqué que Marlène n'avait pas tressailli quand la musique avait éclaté dans l'habitacle. Sa fille elle-même le lui disait, le lui répétait, que c'était trop violent d'écouter Bach à une telle puissance dans un espace clos aussi petit, personne d'autre que lui ne pouvait le supporter ; Valérie seule savait lui parler comme ça. La voiture s'était enfoncée dans la nuit d'avril, froide et mouillée, épaisse, sans étoiles et sans lune. Le trajet n'avait pas duré vingt minutes. Arrivé derrière la maison, il avait coupé le son ; le silence avait été parfait ; il s'était tourné vers elle, elle l'avait regardé, et il s'était entendu dire, je reviendrai, très vite. Je sais, elle avait répété, je sais.

Valérie comprendrait, elle comprenait tout ; tant pis pour les deux autres, dégâts collatéraux ; Philippe et sa mère s'arrangeraient, ils auraient de l'argent, beaucoup. Ils auraient tout ce qu'ils voudraient, on ne se battrait pas, on irait vite. Il écrirait à Francine

qui saurait se tenir. Au retour il s'était arrêté sur le plateau, à l'entrée du chemin du Jaladis. Il avait laissé la voiture sur le bas-côté et s'était avancé dans le noir sur cette petite route qu'il connaissait par cœur. Il avait marché dans un sens puis dans l'autre, à la verticale de lui-même, sans tâtonner, le corps souple, les bras abandonnés, les mains ouvertes. Il n'avait plus d'âge. Le vent du plateau le traversait.

Inexplicablement il avait pensé à une autre nuit mouillée, où, près de vingt ans plus tôt, le 12 octobre, sur ce même chemin, les Santoire du Jaladis, le père, la mère, Jeantou, l'employé, et les deux fils, Guy et Gérard, huit et dix ans à l'époque, qui tenaient maintenant la ferme et étaient des clients fidèles, et lui, tous les six, avaient longtemps crié le nom d'Isabelle, la petite sœur partie ce soir-là comme chaque soir à la rencontre de ses deux aînés que le ramassage scolaire déposait à l'entrée du chemin ; partie, et pas revenue, pas rentrée, disparue. On avait crié longtemps, on avait fouillé la nuit avec les phares des voitures et des tracteurs, le maire était arrivé, suivi des gendarmes. Les jours suivants des battues avaient été organisées, on avait remué ciel et terre, et retourné tout le département. Il avait été longuement interrogé, dès le lendemain et plusieurs fois ensuite ; il était le seul étranger à la famille présent à la ferme au moment des faits ; il avait emprunté pour venir la route que la petite suivait pour aller au-devant de ses frères ; quand les deux garçons étaient arrivés sans leur sœur, il était déjà à l'étable depuis un moment avec le père qui lui avait téléphoné pour une bête malade, mais les gendarmes ne voulaient rien entendre et l'avaient cuisiné longtemps. Il avait tenu bon.

Le chemin du Jaladis l'appelait et il se laissait faire. On n'avait pas retrouvé Isabelle. Pas de corps. Aucune trace. Rien. Jamais. La nuit froide l'avait avalée et la vie avait continué au Jaladis, où les trois hommes, le père et les deux fils encore célibataires, s'ensauvageaient lentement depuis la mort de la mère, ramassée par un cancer du pancréas à moins de cinquante ans. Le vent du plateau traversait Alban. Comme cette nuit-là. Le même vent. Il en reconnaissait la morsure et la caresse. Il était prêt.



LE CHEMIN DES CHÈVRES

C'est une curiosité, sise à Saint-Flour, Cantal.

C'est un escalier, abrupt et gaillard, qui grimpe sans fioritures, à flanc de côte, entre le faubourg de Saint-Flour et la ville haute, en 330 marches, c'est bon pour les cuisses et le cœur.

Les jeunes gens du lycée de la Haute Auvergne, que j'eusse dû rencontrer le mardi 7 avril à Saint-Flour, si le virus couronné n'était pas venu tout empêcher, connaissent-ils le chemin des chèvres ? J'ai failli écrire, connaissent-ils « encore » le chemin des chèvres, et je me suis ravisée. C'est fou comme un tout petit adverbe de temps peut vous faire basculer en six lettres du côté de la nostalgie ronchon.

J'ai été sept ans interne à Saint-Flour, entre 1973 et 1980, chez les religieuses du faubourg qui, à partir de la classe de seconde, laissaient à leurs pensionnaires trois heures de liberté le mercredi après-midi, entre le déjeuner et le début de l'étude du soir. La vraie vie se passait en ville haute, on n'avait pas de temps à perdre au faubourg et le chemin des chèvres nous était providentiel. J'apprends sur internet qu'il a été rénové en 1998 et que le tourisme s'en est emparé. Il a donné son nom à un trio de musiciens et on y organise des courses à pied. Un article mentionne même le Carmel, où, en haut du chemin, on nous vendait alors pour une somme très modeste des sachets légers et volumineux de *copeaux* d'hostie que nous croquions comme des friandises. C'était friable et fade, ça collait au palais, exactement comme l'hostie consacrée des communions, mais ça avait la saveur de la transgression et de la liberté.

J'ai été invitée plusieurs fois au lycée de Saint-Flour, dans des classes de seconde ou de première, et ces rencontres ont toujours été marquées pour moi d'un fort coefficient de singularité, sans doute parce que j'ai eu l'âge de ces lycéens, seize ans, dix-sept ans, dix-huit, sous le même ciel, en proie aux mêmes vents têtus, et aux prises avec la même verticalité, entre ville haute et ville basse, l'une toisant l'autre comme les filles des notables locaux toisaient les enfants de paysans dans les classes du pensionnat où je bataillais ferme pour sauver l'honneur des culs-terreux.

Saint-Flour a quelque chose d'abrupt et d'austère, ce sont les pierres noires des maisons anciennes et de la cathédrale qui le veulent, c'est dans le corps

de la ville, dans sa situation en bout de Planèze, aux limites exténuées de la coulée de lave, et face à la Margeride. Julien Gracq le dit mieux que moi qui, dans ses inépuisables *Carnets du grand chemin*, voit Saint-Flour comme un « *bout-du-monde suspendu au-dessus d'un panorama de plateaux bossués tout tigrés de nuages, (...) où l'énorme dos de baleine de la Margeride (...) court plonger vers le Sud.* »

Je préfère nettement les métaphores animalières de Julien Gracq à la désinvolture d'Albert Camus qui, de passage au *Grand Hôtel de l'Europe, le 28 juillet 1951, à 13 heures*, commence une lettre à Maria Casarès par cette comparaison sommaire, hâtive, indigne et assassine : « *Je t'écris de la coquette ville de Saint-Flour (elle ressemble à un fond de vieux pantalon) entre le déjeuner et la route.*

Tant pis pour Camus. Saint-Flour n'est pas *coquette*, elle est mieux que ça, elle est à l'os et à cru, elle fouette le sang. Ma mère y est morte le 22 décembre dernier. De la fenêtre de sa chambre, à l'hôpital, une grande et belle chambre que je connaissais déjà, et que j'ai reconnue, pour y avoir jadis visité une amie, la vue longue embrassait, au-delà du parking, des troncs d'arbres nus, une poignée de bâtisses solides et le ciel immense où galopaient un vent chahuteur et de lourds nuages très doux. La nuit allait venir, il était près de cinq heures en décembre, je me suis tenue près de la fenêtre, debout. Ma mère n'était déjà plus tout à fait là, j'ai écouté son souffle, j'ai pris en photo cette fenêtre, les arbres, le ciel, et l'orée de cette nuit qui serait la dernière nuit de ma mère. Plus tard, un dimanche de février, à Paris, on m'a volé mon téléphone dans le métro et j'ai aussitôt

pensé à cette photo, au ciel large, aux nuages, au vent et à ce crépuscule du samedi 21 décembre 2019 à Saint-Flour.

La Cité du vent est le nom de la librairie inventée il y aura cinq ans en novembre rue Marchande à Saint-Flour par une femme venue de Lyon, une femme vaillante, une vivace aux yeux clairs. Eussé-je poussé la porte de *La cité du vent*, après avoir caracolé dans le chemin des chèvres, en ces mercredis après-midi enfuis des lointaines années soixante-dix du siècle passé ? Je ne le crois pas. Je n'eusse pas osé, les libraires n'étaient pas des endroits pour nous et je ne fréquentais alors ni La Maison de la Presse ni la bibliothèque. Il faudrait beaucoup de temps, plus de deux décennies, pour que mes livres trouvent place dans les vitrines sanfloraines et dans les lectures des lycéens de la ville. Le temps est un grand maître, et il choisit ses chemins, chemins des chèvres ou chemins des écoliers...

MARIE-HÉLÈNE LAFON

ANNE LOYER

Chers vous,

Nous ne nous sommes pas rencontrés. Il s'en est fallu de peu. D'un cheveu. Même pas... d'un virus taille microscopique. Ce Covid 19 qui a pris le monde par surprise et la planète en otage. Il nous a obligés à rentrer dans notre coquille, à rayer des pages entières d'agenda, à nous calfeutrer entre nos quatre murs, à regarder par la fenêtre, à compter les secondes, les minutes, les heures, les jours... les mois ! Qu'il est lent ce temps qui passe et nous échappe. Il file pourtant dehors, imperturbable, dans un vol d'hirondelle ou un rayon de soleil.

Dans mon cartable d'autrice, j'avais préparé les romans que je voulais vous présenter. Ceux que vous aviez lus, ceux dont vous connaissiez le titre, peut-être la couverture, ceux dont vous n'aviez pas entendu parler, ceux à venir. Il est là, sur une chaise, prêt à partir. Immobile. Comme nous tous qui retenons notre souffle en attendant – en espérant – que les jours d'avant reviennent : l'insouciance des promenades, l'innocence des embrassades, la cacophonie des récréations, la fièvre des soirées, la légèreté des cafés en terrasse.

Un univers précieux qui nous a été ravi, un passé si proche qu'il nous est difficile de concevoir ce présent si inquiet, si ratatiné, si différent. Je dirais

bien extraordinaire si je n'avais pas si peur de le voir devenir ordinaire.

Retranchée dans mon bureau, j'écris encore, j'écris toujours. Mais j'écris moins. Avec une difficulté qui s'apparente à un manque de souffle, à une respiration empêchée. Les mouvements limités de mon corps contaminent ceux de mon imagination. Pourtant c'est là, dans cet espace à inventer, à créer, que réside la liberté, toute la liberté. Encore davantage qu'avant, elle peut s'ériger en rempart aux intrusions intempestives, aux nouvelles directives qui modifient nos habitudes, aux ordres contradictoires, aux inquiétudes qui flottent en strates, mille-feuille amer.

J'aurais aimé répondre à vos questions, vous parler d'écriture, du plaisir de lire, profiter de l'élan offert par votre curiosité. Recharger mes batteries auprès de vous. Vous transmettre la passion qui m'habite depuis que j'ai ouvert la porte de la littérature, en tant que lectrice d'abord, d'autrice ensuite. J'aurais aimé discerner vos sourires, écouter vos soupirs, chercher à terrasser votre ennui, voir éclore votre intérêt. J'aurais aimé échanger, parler, discuter, débattre. Défendre mes personnages. Tous ces êtres de papier dont je ne lâche jamais vraiment la main, et qui m'accompagnent de collègues en lycées. Lors de ces rencontres scolaires qui me permettent de les retrouver à travers vos yeux. Dont vous savez si bien raviver le souvenir. Qu'ils s'appellent Raphaël, Anoki, Bamba, Kader, June ou Axelle... ils ne me quittent pas. Entre les pages des livres, ils bougent, respirent, aiment, se trompent, s'emportent, rigolent, déconnent, pleurent... enfermés sous la couverture, ils vivent pourtant plus librement que nous tous aujourd'hui ! Les retrouver,

eux, comme tous ceux des autres écrivains, c'est la promesse d'oublier ce qui nous fige dans cette époque incertaine. L'évasion est d'autant plus forte, d'autant plus belle, qu'elle nous entraîne en arrière, à peine quelques semaines plus tôt, où l'autre n'était pas une menace mais une découverte. Lire n'a jamais été aussi essentiel. Pour se reconnecter avec la désinvolture, l'aisance, la familiarité, le naturel, les possibilités qui nous font tant défaut aujourd'hui. Lire permet de vivifier sa mémoire et de s'ouvrir à l'avenir. Ce futur qui piaffe et frémit à l'horizon de notre impatience.

Bientôt, que ce soit à l'orée de l'été ou à celle de l'automne, nous pourrons renouer avec nos chers absents : les déambulations sans attestations, les retrouvailles avec les nôtres, les rendez-vous avec vous. Peut-être que plus rien ne sera pareil, peut-être que tout redeviendra comme avant. Mais jamais les masques ne pourront effacer nos sourires ou faire taire nos mots. Et quand la vie coulera de nouveau au bon rythme, quand les jours retrouveront leur tempo, quand les rires, les baisers, la musique, le plaisir, les caresses, la ronde des bises se réapproprièrent l'espace public nous en connaîtrons le prix. Leur fragilité sera leur force. Et cette prescience d'une possible rechute nous permettra de les savourer à leur juste valeur. D'en profiter, vraiment, pleinement. À fond !

Que vienne vite le retour de ces jours-là, de ces effusions-là, de ces bonheurs-là. Que vienne cet autre demain auquel, tous, nous aspirons.

Bien à vous

ANNE

VÉRONIQUE MASSENOT

« ON PEUT TOUJOURS ÉCRIRE... »

ou

L'écriture, c'est ma vie.

Vertige

Est-ce une invitation ?

Un constat, qui soulage ou console ?

Une plainte amère, écho d'« On peut toujours rêver ! » ?

Depuis que je l'ai lue, cette phrase tourne et retourne dans ma tête, comme un oiseau las et inquiet, battant bruyamment des ailes sans parvenir ni à se poser ni à s'envoler.

Je l'oublie lorsque je travaille. C'est-à-dire quand j'écris, justement. Là, elle se tait, se tient tranquille. Mais, sitôt que je m'accorde du repos, je sens la phrase reprendre corps. D'abord sa présence est diffuse, puis plus intelligible. On dirait que, perchée sur mon épaule tandis que je suis au clavier, elle attend patiemment son heure. Dès que je relève la tête, ses quatre mots se rassemblent. Jaillissant des coulisses de mon cerveau, ils reviennent faire la ronde en pleine lumière.

Bientôt, je n'ai plus d'autre choix que de passer à l'acte : écrire. À son sujet. Pour lui donner raison sans doute, et ainsi m'en débarrasser.

Oui, je peux toujours écrire.

Et j'écris que j'écris... que j'écris.
La mise en abîme est quelque peu vertigineuse.

En miroir

Je songe à mes personnages – ceux de mes romans, notamment. À leurs silhouettes doucement esquissées, faites seulement de mots, choisis avec soin. Melina et Nina, Soliman et Martin... Mes enfants d'écriture, ces humains « pour de faux » dont les joies et les peines ont pourtant réellement touché de nombreux « vrais » lecteurs. Sont-ils, comme je l'espère, plus que des reflets de moi-même ?

Car, le fait est là. Lettres ou journal, d'Argentine ou de Palestine, Melina et Soliman écrivent, eux aussi. Et c'est moi qui les ai imaginés ainsi. Je les ai écrits écrivant.

Parfois, cette idée m'effraie.
Parfois, elle me semble absurde.
Mais, au fond, elle me fait un bien fou.

Si mes personnages me ressemblent à ce point, si ce que j'écris me révèle autant, donner à lire le fruit de mon travail m'apparaît presque monstrueux. D'une impudeur totale ! Pourtant, je n'ai jamais eu le sentiment de me confier en écrivant. Pas d'auto-fiction, ni de roman qui mette en scène de manière transposée une femme de mon âge aux prises avec les mêmes tourments, les mêmes événements de la vie que moi. Mes reflets supposés se tiennent donc toujours à distance.

Et puis, après tout ? Si tel était le cas, si je mettais davantage de moi dans mes textes que je ne fais mine de le croire... Serait-ce tellement gênant ? Quand j'y pense posément, avec le recul nécessaire, il me semble qu'écrire dans le but d'être publié – donc de voir ses propos rendus publics, accessibles à tous, sans possibilité de changer quoi que ce soit une fois le papier imprimé – c'est déjà, en soi, faire preuve de folie douce !

Vu sous cet angle, mon métier tout entier me paraît très étrange. Aussi, que mes personnages me ressemblent ou non, cachés derrière le masque invisible de la fiction, finalement peu m'importe. Ils me sont chers et familiers : je me sens forte d'eux.

Exutoire

« On peut toujours écrire... »

À défaut d'aller au travail, à l'école, au café, au marché, au spectacle.

« On peut toujours écrire... »

À défaut d'aller visiter des proches, des musées, des pays lointains.

« On peut toujours écrire... »

À défaut de vivre comme d'habitude, comme avant.

« On peut toujours écrire... »

À défaut de vivre comme on en rêve.

« On peut toujours écrire... »

Qu'est-ce que cela changera ?

Comment savoir, puisque j'ai toujours écrit ?
Lorsque j'essaie d'imaginer ma vie sans l'écriture,
c'est la page blanche. Rien ne vient. Je n'existe plus.

« On peut toujours écrire... »

Parce qu'on est là, vivant, et qu'on est libre de le faire.

« On peut toujours écrire... »

Pour se sentir exister, rassembler ses idées, déchiffrer ce que l'on ressent, apprivoiser ses peurs, caresser ses désirs, déverser sa colère ou crier son amour.

« On peut toujours écrire... »
Pour prendre part au monde et chercher du sens
à tout ça.

« On peut toujours écrire... »
Pour ne jamais, jamais, cesser d'espérer.

Comme Soliman et Melina.
Ou comme moi.

Comme je respire

J'écris, oui. Avec des mots, quelquefois des images.

J'écris pour tous et tous les âges. Quand je m'adresse aux petits, je parle aussi aux grands – toujours. Ceux qui les accompagnent. Ceux qui le sont restés. Ceux qui se souviennent de l'enfant qu'ils étaient. Ceux qui ont oublié, bien obligés parfois. Ceux qui voudraient grandir plus vite. Ceux qui aimeraient, au contraire, pouvoir infléchir le cours du temps... J'écris pour tout le monde. Et je m'inscris dedans.

J'écris parce que c'est ce que je sais faire. Parce que j'ai besoin de le faire. Parce que je ne saurais pas vivre sans. Parce que j'éprouve du plaisir à le faire. Du plaisir et du réconfort.

Avec le temps et le recul acquis, je peux dire que j'écris en deux mouvements.

Le premier me plonge dans l'en-dedans. J'essaie de comprendre – ce que je ressens, ce qui nous arrive, ce qui nous attend. Le monde, la vie, les gens. J'observe mes propres réactions, le chemin de mes pensées, où me mènent mes réflexions.

Là, j'écris pour poser mes idées. Celles qui tournent dans ma tête comme des oiseaux las et inquiets, battant bruyamment des ailes sans parvenir ni à se poser ni à s'envoler. J'écris pour les mettre quelque part, en dehors de moi. Pour me défaire de toutes les émotions qu'elles portent – colère, émerveillement, chagrin, fraternité, sentiments d'injustice ou d'impuissance, amour, espoir...

J'écris pour pouvoir démêler cet écheveau brûlant. Lui trouver du sens, lui donner peut-être une utilité. À travers la beauté ?

Ici commence le second mouvement, vers l'au-dehors. Celui du partage, qui cherche un écho, qui espère l'échange et tisse des liens entre les gens. Celui grâce auquel je vais oser m'adresser aux autres, cette multitude inconnue et abstraite, en choisissant spécialement pour elle – pour vous – avec le plus grand soin, chacun de mes mots, chacune de mes couleurs...

« Inspire, expire. » L'écriture, c'est ma vie.

VÉRONIQUE MASSENOT

DAVID MOITET

DIS PAPA...

Les yeux plongés dans ma tasse de café, je rumine quelques sombres pensées. Les mêmes qu'hier. Et que le jour précédent. Comment trouver des clients ? Où dégoter un peu de nourriture pour la petite ? Que ferons-nous quand nous n'aurons plus d'argent ? Est-ce que les choses vont finir par s'améliorer un jour ?

Le liquide noir joue avec ma cuillère, mais ne livre aucune réponse. Je vais devoir les trouver tout seul. Je sens une main sur mon épaule. Celle de ma femme. Je ferme les yeux et pose mes doigts sur les siens. Nous y arriverons. Il le faut.

— Viens, me dit-elle.

Je la regarde, surpris. Elle me sourit.

— Viens, je te dis... insiste-t-elle, sans lâcher ma main.

Je me lève, et la suis jusqu'à la terrasse de notre appartement. J'entends encore les mots de l'agent immobilier qui nous a vendu le duplex : « *Quarante mètres carrés avec vue sur la mer. Un vrai petit paradis.* » Je regarde avec amertume cette surface de bonheur qui nous a été volée. Je ne me souviens même plus depuis combien de temps je n'ai pas ouvert la baie vitrée...

Ou plutôt, si. C'était il y a un an. Le rouge me

monte aux joues. J'ai oublié notre anniversaire de mariage.

Ma femme s'aperçoit de mon trouble. Alors que je m'apprête à ouvrir la bouche pour m'excuser, elle me sourit à nouveau.

— Ce n'est pas grave, me dit-elle.

Je ne suis pas de cet avis. En dix ans de mariage, c'est la première fois que je n'ai pas un cadeau à lui offrir.

Elle m'entraîne sur la terrasse. Une poussière noire a recouvert le dallage que nous avons fait poser. Les premières lueurs du jour caressent les palmiers, qui bruissent doucement au vent. Un peu plus loin, les vagues timides de la Méditerranée viennent embrasser les galets. La journée va être chaude, je le sens.

Un an. Il y a un an jour pour jour, nous nous tenions au même endroit, enlacés, des rêves plein la tête. Mais les rêves ont été balayés, soufflés par cette colère qui dévaste tout sur son passage. J'ai du mal à imaginer que les ruines qui nous entourent étaient autrefois un quartier prisé, dans lequel les cris de joie des enfants rythmaient les journées. Les cris n'ont pas cessé. Mais leur teneur a changé. Maintenant, ils sont annonciateurs de malheur. Au loin, une explosion retentit. Mes muscles se crispent. Sophia pose une main apaisante sur mon avant-bras.

— C'est très loin, me rassure-t-elle. Et on n'entend pas le bruit des avions.

Elle a raison. Je le sais. Mais je ne peux m'empêcher d'avoir peur. Pour elle. Pour notre fille. Depuis qu'une bombe a tué la moitié des habitants de l'immeuble d'à côté, la peur ne me quitte plus. Je ne compte plus les fois où nous nous sommes levés

en toute hâte pour aller nous réfugier à la cave. Si on m'avait dit un jour que nous serions bombardés par nos propres soldats, jamais je ne l'aurais cru. Et pourtant, il n'y a aucun doute. Un retraité de l'armée a clairement identifié les avions qui crachent la mort au-dessus de nos têtes.

— Comment en est-on arrivé là ? je demande.
Sophia soupire.

— Je ne sais pas.

Au commencement, tout était parti d'un mouvement de protestation pacifique. D'immenses manifestations, auxquelles nous avions même pris part, notre petite fille dans les bras. Comme souvent, il y avait eu quelques heurts avec les forces de l'ordre.

Les heurts s'étaient transformés en affrontement, puis en bataille rangée.

Devant le nombre grandissant de manifestants, entre-temps rebaptisés révolutionnaires, le pouvoir avait durci le ton. Répression, entendait-on dans les médias. Un mot bien faible pour décrire les massacres qui avaient eu lieu. De simple révolte, on était vite passé à une guerre en bonne et due forme, au beau milieu des quartiers d'habitation. Les armes crachaient leur métal fumant aux portes des écoles, devant les échoppes, et même dans les hôpitaux. Des litres de sang versés pour quelques mètres de cité conquise. On se disait que ça ne durerait pas, que les militaires balayeraient les insurgés, mais les jours passèrent, et la situation empira. Les vivres commencèrent à manquer, puis l'électricité fut coupée. On pourrait penser que vivre sans électricité n'est qu'un détail.

Il n'en est rien. Plus de réfrigérateur, de plaques de cuisson, de télévision, d'internet... Sans électricité, on se retrouve à l'âge de pierre.

Les milices ont pris le pouvoir, et on s'est vite aperçu que leurs idéaux n'avaient pas grand-chose à voir avec ceux qu'on scandait dans les premières manifestations. On aurait dû protester, quand ils nous imposaient leurs règles stupides. Interdiction de chanter. Interdiction de se regrouper. Interdiction de laisser une femme seule se déplacer dans la rue... Oui, on aurait dû protester. Mais on a hésité. Pas facile, de dire non à un type qui braque une kalachnikov sur votre gosse. Quelques hommes ont essayé. Ils n'étaient pas assez nombreux...

— On ne peut pas continuer comme ça, me dit Sophia.

— Comme quoi ? je grogne. Je fais de mon mieux, tu sais. J'essaie de trouver des clients, mais ils ne se bousculent pas. Et pour la nourriture...

— Arrête, me coupe-t-elle. Je ne te fais aucun reproche. Tu sais très bien ce que je veux dire...

Évidemment que je le sais. Nous avons déjà eu cette discussion. Mais elle ne mène nulle part.

— Je ne partirai pas, je dis. C'est chez moi, ici. Je suis né à quelques rues, j'ai fait mes premiers pas sur cette plage, en contrebas, embrassé ma première petite amie sur le remblai et épousé la plus belle femme du pays dans l'église du quartier...

Sophia me sourit à nouveau, momentanément plongée dans le souvenir heureux de notre mariage, sans doute.

— On ne peut pas partir, Sophia...

— On ne peut plus rester.

— Ça va s'arranger...

— Tu ne crois pas ce que tu dis.

Encore une fois, elle a raison. Elle lit en moi comme dans un livre.

— Ici, nous avons un travail, je proteste...

— Un travail ? Ça fait des jours que tu ne vends plus rien.

J'encaisse, sans broncher.

— Si on part, tu ne retrouveras jamais un poste d'enseignante...

— D'enseignante ? Tu sais ce qu'on m'a demandé, cette semaine ?

Je secoue la tête. Je me rends compte qu'on ne se parle plus beaucoup.

— Ils ont décrété que les cours d'histoire étaient subversifs. À la place, on doit étudier des textes religieux. Plus de dessin, plus de musique, plus d'histoire. Bientôt, on m'interdira de leur apprendre à lire.

— Tu vas leur obéir ?

— Ils ont mis un milicien dans chaque classe, si ça répond à ta question.

— Merde.

— Je ne suis plus enseignante. Je n'ai même plus le droit de circuler librement dans les rues. Qu'est-ce qu'il te faut de plus ?

Je garde le silence.

— Tu sais qu'ils enlèvent des jeunes filles ? Effort de guerre. C'est comme ça qu'ils appellent ça. Il faut permettre aux miliciens de se détendre.

— Mon Dieu.

— Ton Dieu nous a oubliés. On fera quoi quand ils viendront prendre notre fille ?

Mon regard se perd sur les immeubles dévastés, glisse sur les cratères qui déforment la chaussée, se faufile entre les carcasses de voitures brûlées. Où que se portent mes yeux, rien que le chaos.

— Les voisins sont partis la semaine dernière, dit Sophia.

— Je sais.

— Ils m'ont laissé l'adresse d'un passeur.

Je prends une grande inspiration.

— Tu nous vois devenir des migrants ? je demande.

Avant que Sophia ne me réponde, Aya, notre fille, investit la terrasse. Ses grands yeux noirs sont joyeux. L'insouciance des enfants me surprendra toujours.

— Dis papa, c'est quoi des migrants ?

Je ne sais quoi lui répondre. Mais cela ne semble pas la déranger.

— On a le droit de jouer sur la terrasse, maintenant ?

— Non, Aya, tu ferais mieux de rentrer.

— Mais papa...

— Ça suffit Aya, gronde gentiment sa grand-mère. Écoute ce que dit ton père, et laisse tes parents discuter. Reviens à l'intérieur.

Aya dépose un baiser sur nos joues, puis s'élance en sautillant vers ma belle-mère. D'un geste de la tête, je la remercie. J'observe son visage. Elle paraît si fragile. En un an, elle semble en avoir pris dix. Elle se déplace péniblement, en prenant appui sur sa canne. Aya l'entraîne dans sa chambre.

— Et ta mère ? je demande.

— Elle n'aura pas la force de faire le voyage, souffle Sophia après un long silence. J'en ai déjà parlé avec elle.

— On ne peut pas l'abandonner, je fais.

Sophia me lance un regard dur.

— Elle ira chez les voisins du dessous. Ils sont d'accord.

Une larme coule sur la joue de ma femme.

— On ne peut plus attendre, sanglote-t-elle. Chaque jour, le prix des aliments augmente. On doit tenter notre chance tant qu'il nous reste de l'argent.

— C'est quoi, l'adresse du passeur ? je m'entends demander.

Sophia me prend dans ses bras. Maintenant, elle pleure à chaudes larmes.



Deux jours plus tard, je suis de nouveau devant mon café. Mais je ne suis pas seul. Nous sommes tous réunis autour de la table. Nos bagages sont prêts. On a bourré tout ce qu'on pouvait à l'intérieur. Contre ma poitrine, je sens le petit sac banane que j'ai glissé sous mon tee-shirt, dans lequel j'ai caché ce qui reste de nos économies. Les passeurs m'ont saigné à blanc, mais j'ai réussi à obtenir trois places sur le prochain bateau en partance. Un peu plus loin, au nord, j'entends les bombardements. Les avions ont repris leur ballet mortel au-dessus de la ville.

Il est temps.

Sophia n'a pas lâché la main de sa mère depuis que nous sommes levés. J'ai envie de pleurer, mais je me retiens. Aya ne doit pas se rendre compte que nous sommes tristes. Nous nous le sommes juré.

La mère de Sophia nous accompagne jusqu'au port.

Comme convenu, un bateau nous attend. Plusieurs types armés en gardent l'accès. Quand j'observe la coque rouillée et la cabine bosselée, un doute m'étreint. Mes yeux trouvent ceux de Sophia. Nous pensons la même chose, j'en suis certain. Mais il est trop tard pour renoncer. Dans la poche latérale du sac de randonnée de Sophia, je vois un morceau de plastique bleu dépasser. Le requin gonflable que notre fille nous a fait acheter l'an dernier. Quand les gens se baignaient encore dans la mer... C'est un piètre rempart contre la noyade, mais je suis content de l'avoir avec nous.

Nous grimpons dans le rafiote. Il est déjà bondé. La ligne de flottaison est tellement basse qu'on a l'impression qu'il est susceptible de se retourner au moindre coup de vent. Je me surprends à prier pour qu'aucune tempête ne s'abatte sur nous pendant la traversée.

— Mamie ne vient pas avec nous ? demande soudain Aya, en constatant que sa grand-mère ne nous a pas suivis.

Sophia a les mâchoires serrées, et les yeux empués de larmes. Je sais qu'aucun son ne pourra sortir de sa gorge.

— Elle nous rejoindra plus tard, je murmure.

Satisfaite de ma réponse, Aya fait de grands gestes

de la main à sa grand-mère, et lui envoie des baisers. Je ne suis pas très fier de mon mensonge, mais je n'ai pas eu le courage de lui dire la vérité. Tandis que le bateau s'ébroue péniblement, je dévisage nos compagnons de voyage. Les traits sont tendus. Partout, je lis la même tristesse, empreinte de résignation.

Aucun de ces voyageurs n'est content d'être ici. Je cherche dans les regards une lueur d'espoir, mais ne la trouve pas. *Encore trop tôt*, je me dis. Tant d'incertitudes pèsent sur la réussite de notre périple...

Peu à peu, les contours de notre ville en ruine s'estompent. Je ne quitte pas la côte des yeux. Je veux me souvenir de chaque détail, de chaque monument encore debout. Des colonnes de fumée s'élèvent au loin, témoins éphémères des frappes aériennes.

Ma fille me tire par la manche. Je me penche vers elle. Je constate qu'elle aussi regarde notre ville avec intensité. L'espace d'un instant, elle n'a plus l'air d'une petite fille de cinq ans :

— Dis papa, tu crois qu'on la reverra un jour, la France ?

DAVID MOITET

EMMANUEL MOSES

« IL »

cinq poèmes récents

Il est assis sur un plateau
En manteau et chapeau mou
Il tient une bouteille de rhum dans une main
Un verre dans l'autre
À ses pieds sont éparpillés des journaux
Il remplit le verre, pose la bouteille par terre, prend
un des journaux dont il lit le titre :
« Mort du président machin »
Il s'exclame : « Jamais entendu parler »
Puis il laisse tomber le journal
Vide son verre
Se baisse pour ramasser la bouteille
Il remplit à nouveau le verre
Ferme les yeux
Lance : « Rideau ! »
Mais rien ne se passe
Il répète : « Rideau ! »
Toujours rien
Il se lève alors, se dirige vers la coulisse
Emportant le verre et la bouteille
Juste avant de disparaître on l'entend dire, comme
plus tôt : « Jamais entendu parler ».

Il pense au silence
Le silence pour seule réponse à la question :
« M'aimes-tu ? »
Et à la plus terrible question encore :
« Es-tu là ? »
Pourtant il a toujours éprouvé de la tendresse
 envers le silence
Le silence était son lait
Mais voilà, se dit-il, on vieillit, on change
Et tout change autour de nous
Même ce qui nous promettait l'infini
Comme la lumière, comme le silence.

« Avec les yeux de la mémoire »

JAUME CABRÉ

C'était une pluie comme il n'en tombe que le
dimanche
Il était seul dans la salle à manger qui sentait
encore le vin et le pain tressé de la veille
À l'étage, ses grands-parents parlaient une langue
étrangère
Il éprouvait un mélange de tristesse et d'ennui mais
aussi un étrange plaisir
Celui de contempler, rêveur, l'air mouillé, brumeux,
où l'if faisait une immense tache noire
Puis les voix se sont tues
Et le silence de la maison l'a, d'un coup, rempli à
ras bord
Face à la pluie de ce dimanche après-midi.

Un jour, il reçoit un message sur son téléphone :
«L'inconnu en toi le restera à jamais»
Il ignore à qui appartient le numéro et celui-ci,
lorsqu'il le compose, lui délivre un message en
chinois
Un Chinois lui envoie des messages énigmatiques ?
Philosophiques ?
Pourquoi pas ?
Il avait rendez-vous mais il l'annule afin de pouvoir
réfléchir tranquillement à la phrase
Est-ce une bonne nouvelle ou non ?
Certes, il aurait préféré apprendre que la vie lui
réservait encore des révélations sur lui-même
Ç'aurait été stimulant et sa paresse constitutive en
aurait peut-être pris un coup
Mais d'un autre côté, savoir qu'il contient un secret
indéchiffrable a quelque chose d'excitant aussi
De frustrant, et donc d'excitant
D'une certaine manière, cela augmente sa cote à ses
propres yeux, pour parler comme un marchand
d'art ou un agent de change
Le lendemain, après une nuit agitée, il appelle son
psychanalyste dans l'intention de lui annoncer
qu'il met fin à sa cure
Mais il se heurte à son répondeur, qui diffuse une
annonce en chinois.

Ce qu'il aimerait savoir
C'est comment les impressions de la journée se
retrouvent dans les rêves de la nuit
Par la force, comme on défonce une porte ?
En s'y glissant timidement, essayant de passer
inaperçues ?
Répondant à un appel tels les marins au chant des
sirènes ?
Sans trop savoir pourquoi ni comment, à la faveur
d'un moment de distraction ?
Enlevées au cours d'une opération de commando
de l'inconscient ?
« Tous les chemins mènent à Rome », conclut-il en
bâillant
Et il ferme les yeux.

EMMANUEL MOSES

FRED PARONUZZI

PARTIE 1, DANS LAQUELLE ON DÉCOUVRE – SANS
GRANDE SURPRISE – QUE LES AUTEURS NE SONT
PAS TOUS ÉGAUX FACE À LA CRÉATION.

J'admire – et j'envie un peu, aussi – ces auteurs capables de se lancer à corps perdu, sans préambule, dans l'écriture.

J'en connais.

Les idées surviennent, le plan général se construit, dans les grandes lignes, à la hâte, le désir – impérieux – prend le dessus et c'est parti pour plusieurs mois de tâtonnements, de doutes, de réécriture, de fausses pistes, de vraies joies, d'intenses satisfactions, de pures jouissances, enfin, lorsque la mécanique du texte se met en place.

Je ne suis pas, hélas, de ces auteurs-là.

Oh certes, les idées surgissent – je n'en manque guère, c'est une chance – le canevas se dessine, l'envie est au rendez-vous... mais là, ça cale !

Pas immédiatement, toutefois. La chevauchée dure 10, 20, 25 pages griffonnées d'une écriture fébrile. C'est échevelé, grisant. Pour un peu, si j'oubliais un instant qui et où je suis, je me prendrais presque pour Jack Kerouac tapant à toute berzingue *On the road*, en proie à une génialissime fièvre scripturale,

dopé au café – et non à la benzédrine, comme l'affirme la légende.

Dans mon cas, dopé ou pas, invariablement, la machine s'essouffle, le processus s'embourbe et le verdict, implacable, tombe : « 'Va falloir laisser reposer tout ça, mon ami. »

(Oui je m'appelle parfois *mon ami*, c'est un peu ridicule, mais réconfortant.)

Et ça repose, donc...

Lors de cette interruption forcée, mais nécessaire, je suppose que des choses mystérieuses se passent au niveau des neurones, que des machins titillent des bidules pour qu'un jour, le *bon moment* arrive... ou pas ! Car, et c'est regrettable, il y a du déchet. De fausses bonnes idées, des débuts qui ne méritent pas de fin, des ébauches vouées à une voie de garage.

Dans ces cas, trop nombreux, le texte vivote quelque temps puis finit par être abandonné. Sans regret.

Pour les projets viables, la durée de gestation varie fortement. Entre six mois (pour un album jeunesse) et dix ans (pour un roman). La fourchette est vaste. Le temps d'attente imprévisible.

**PARTIE II, DANS LAQUELLE L'AUTEUR DÉVELOPPE
L'IDÉE GÉNÉRALE ET VA JUSQU'À DONNER UN
EXEMPLE POUR ILLUSTRER SON PROPOS.**

Mais où diable reposent-ils donc, ces « possibles », ces « frémissements », ces « commencements de quelque chose » ? Le plus logique et le plus simple

serait de les stocker dans une clef USB, sagement rangés par ordre alphabétique.

Mais non. Le dématérialisé me gêne aux entourures. Trop impersonnel. Pas assez organique. Trop évanescent, insaisissable.

C'est un carton tout bête, de couleur verte, solide, disposé à côté d'une bibliothèque, qui les accueille. Et deux rayons de ladite bibliothèque reçoivent les ouvrages en lien avec les projets. C'est un bazar sans nom. À dessein. Du *work in progress* pur jus. Du mouvant, donc. Rien de stable et de sclérosé, ici. C'est branlant. Ça se chevauche, en équilibre précaire. Ça se casse parfois la gueule. Ça grouille. Ça prolifère.

Bien obligé, si l'on souhaite qu'il en sorte quelque chose d'intéressant...

Et c'est ainsi qu'au troisième jour du confinement, alors que depuis plusieurs mois je peinais à écrire quoi que ce soit, pas vraiment démotivé mais plutôt intranquille, désordonné, brouillon, en proie à des sentiments décousus, des doutes multiples et tenaces, mon regard s'est arrêté sur ces deux livres-là : *Salvaged Pages : Young Writers' Diaries of the Holocaust*, d'Alexandra Zapruder, et *Music in the Holocaust*, de Shirli Gilbert. M'est revenu alors en mémoire ce très ancien projet de roman jeunesse traitant d'un épisode particulier de la Shoah, projet qui m'avait paru presque immédiatement impossible à mener à bien.

Le poids du passé m'étouffait.

Comment écrit-on à la suite de Primo Levi, de Wladyslaw Szpilman, ou d'Etty Hillesum, pour ne citer qu'eux ? Que dire de plus ? N'y a-t-il pas une part d'indécence à parler de l'horreur absolue, quand

l'unique expérience que l'on en possède est livresque ?

Bien sûr, dans de précédents textes, j'avais réussi à dépasser mes états d'âme pour évoquer l'enfer du couloir de la mort aux États-Unis ou le calvaire vécu par les émigrés clandestins, mais l'holocauste m'apparaissait comme un Everest infranchissable.

Malgré ces fortes réticences – pas totalement disparues aujourd'hui – la rédaction de ce roman s'est rapidement présentée comme une évidence, mieux encore, une nécessité.

Après tout, ne suis-je pas amené à rencontrer, année après année, des centaines de collégiens et de lycéens avec lesquels j'ai la chance de construire des échanges souvent extraordinairement riches ?

Si mon modeste ouvrage – pour peu qu'un éditeur le publie – pouvait susciter l'envie de se lancer dans *Si c'est un homme* ou de s'intéresser à Chava Rosenfarb, ne serait-ce pas tout bonnement formidable ?

Et c'est ainsi que depuis le petit confort de mon confinement – j'habite en montagne, dans un lieu privilégié, j'ai un petit jardin et une vue à couper le souffle – je me suis lancé à corps perdu dans cette histoire d'enfants captifs d'un ghetto, un autre confinement, certes, mais sans commune mesure avec le mien, d'une brutalité inouïe, l'antichambre des camps.

Et je redécouvrais, au fil de mes lectures, que malgré la violence, les privations, la déshumanisation, des milliers d'hommes et de femmes avaient protégé au péril de leurs vies les plus vulnérables d'entre eux, les enfants, s'étaient privés de l'essentiel, s'étaient relayés pendant des années, au fil des déportations, pour que les plus jeunes puissent se cultiver, écrire, faire de la musique, dessiner, danser, chanter... grandir !

Au moment même où chez nous toutes les salles de spectacle, les cinémas, les librairies, les médiathèques, les conservatoires et les écoles fermaient, ces textes me rappelaient que l'art n'était pas un luxe, ni une marchandise, ni un aimable divertissement – mais une nécessité.

Et que sans art et sans culture, sans cet accès vital au Beau, à la pensée et à la création, nous perdions une part essentielle de nous-même, notre unique et irremplaçable Humanité.

FRED PARONUZZI

VÉRONIQUE PITTOLO

TOUS ÉGAUX À LA PLAGE.

Regarde ce couple ! il se passe quelque chose de fort entre eux, d'actif, de vivant !

Après s'être étalé une couche de crème écran total sur la jambe gauche, Norbert lève la tête.

Oui, ça se voit qu'ils sont amoureux, on devine leur bien-être.

En revanche, les couples tristes et fatigués, on les remarque tout de suite (ce n'est pas le cas de cette femme qui tient la main de son compagnon).

Ils font jeunes, c'est peut-être l'explication. Ils SONT jeunes (épanouis).

Ce n'est pas une question d'âge.

Il n'y a pas une façon jeune ou une manière vieille de tenir la main de son amoureux. Une main est une main, quel que soit l'âge...

Cette femme, contrairement à ce que tu crois, doit avoir entre quarante-cinq et cinquante ans (bon, un peu moins OK).

Il paraît qu'après cinquante ans et une durée de vie d'environ cinq ans, les couples s'essoufflent, il y a une lassitude, c'est ce que disait Roselyne l'autre jour.

Bachelot ?

Non, ma voisine (ça arrive, c'est un prénom qui existe Roselyne).

Elle me disait que les couples changent, que le désir s'estompe, et passé la cinquantaine ça mute en amitié, en complicité. Après environ cinq ans, l'ardeur des premiers mois se dégonfle.

Pas pour tout le monde. Comment en être sûr ?

La grande mécène Peggy Guggenheim a passé quatre jours et quatre nuits dans un lit avec Beckett sans discontinuer (une pause quand l'employé de l'hôtel venait apporter à manger) : ils étaient jeunes, vigoureux, Paris s'ouvrait aux avant-gardes, toutes les conditions étaient réunies pour une sexualité active et flamboyante.

Ce n'est plus le cas aujourd'hui.

Peggy a couché avec beaucoup d'artistes qu'elle aidait financièrement par ailleurs, OK, mais c'était une autre époque. Si tu considères les anonymes, le citoyen d'aujourd'hui qui ne laissera probablement aucune trace, il a probablement la même sexualité que les stars...

Il y a une démocratie dans ce domaine, une égalité naturelle : après une durée d'environ 5 ans, le sexe en berne concerne tout le monde.

Comment peux-tu énoncer de telles certitudes alors que tu n'es pas dans le lit des amants ? Personne ne peut s'identifier à la petite souris qui évalue les orgasmes dans l'obscurité.

De toute façon, ça se voit à la silhouette et à l'éclat du teint : on devine facilement quand les gens baisent encore ou plus du tout. L'homme qui s'écarte de 30 centimètres de sa compagne (dans un dîner, au cinéma), cela signifie qu'au lit ils sont dos contre dos, chaque nuit en chemise de nuit chacun est solitaire (chacun pour soi).

En société ils donnent l'apparence du couple mais en réalité rien ne va plus.

Quand tu baises régulièrement, tu peux maintenir le cap car ta bonne humeur est renforcée, et la dopamine, à niveau constant.

Tu crois que Roselyne Bachelot est en couple depuis longtemps ?

Je ne vois pas le rapport.

La silhouette des people est tronquée à la télévision, on ne voit jamais leur taille réelle, les médias nous trompent du matin au soir sur la taille des politiques et leur potentiel érotique.

Cela me rappelle un jour, avant la primaire du PS, dans la rue, soudain, j'ai vu un attroupement : des micros poilus, des perches géantes, des techniciens s'agitaient, et entre les jambes d'un preneur de son, j'ai distingué François Hollande (beaucoup plus petit que sur les photos).

Les hommes petits qui veulent accéder au pouvoir doivent en faire des tonnes pour se faire respecter.

Ce n'était pas le cas de Chirac : sa taille élancée faisait partie d'un programme naturel de séduction, un capital de naissance, une chance hormonale. En somme, il n'avait pas beaucoup d'efforts à faire pour séduire.

Tu te souviens de sa manière de fumer ?

Il avait dû visionner les films d'Humphrey Bogart, mais il avait une manière toute personnelle de tenir la clope.

Hormis la cigarette, dans son kit de séduction, on ne peut pas dire que Bernadette ressemblait à Lauren Bacall.

Certes non.

La démocratie dont tu parles, que tu nommes égalité naturelle, signifie que nous sommes tous égaux devant la défaillance hormonale ?

Oui, sur le plan sexuel tu peux triompher en étant prolétaire (bander sans problème), ou avoir une sexualité minable de banquier (bander mou malgré un portefeuille d'actions bien garni), ça n'a rien à voir avec ton statut social.

Regarde le type qui passe avec sa planche de surf, il a l'air ordinaire, non ? À aucun moment tu ne peux deviner qu'il a baisé comme une bête toute la nuit.

En effet, je ne peux pas.

Sa libido est enrobée dans une carcasse ordinaire, il a l'air d'appartenir à la classe moyenne, il ne casse pas des briques. Personne ne peut imaginer un instant que la nuit dernière il a accumulé une dizaine d'orgasmes.

Personne.

Imagine, tu es un homme.

OK, je suis un homme.
(Norbert s'étale une deuxième couche de crème sur l'autre jambe).

Donc, tu es un homme et tu commences à perdre tes cheveux après cinquante ans.

OK.

Si tu es une femme, tu commences à t'épaissir au niveau de l'abdomen au moment de la ménopause.

Oui.

Sans compter les teintures à répétition parce que, malgré la décoloration sans ammoniaque, on remarque que tu as largement dépassé la cinquantaine.

Et même, que l'air de rien j'approche de 60 (ça se voit).

Tu frôles la frontière des retraités...

Toutes ces choses, la vieillesse, la maladie, les

vergetures, les petits plis dans le cou, ces trucs désagréables concernent aussi bien les riches que les pauvres, c'est la démocratie suprême. C'est rousseauiste, le fait qu'on soit égaux face à la dégénérescence.

En effet. Tu te souviens de Chirac à la fin de sa vie, comme il semblait égaré ? On était loin du Chichi flamboyant de l'Hôtel de Ville, des emplois fictifs, des factures de complaisance...

Tout s'est évaporé dans le brouillard de la vieillesse...

...oui, tout finit par s'estomper un jour, l'énergie, le sexe, l'argent, tout devient flou avant le saut final.

C'est dur !

Je me souviens aussi de Lou Reed claudiquant sur la scène du théâtre de la Ville, il venait saluer le public à la fin d'un spectacle de Bob Wilson, il était beaucoup plus émouvant que Chichi.

Quelqu'un l'aidait à marcher, je m'en souviens.

VÉRONIQUE PITTOLO

SANDRA POIROT-CHÉRIF

Bonjour à tous,

Je n'ai pas pu venir dans votre classe au mois de mars.

Je vous ai écrit quelques petits textes.

Vous pouvez, si vous en avez envie, dessiner les personnages de ces textes ou vous amuser à inventer vous aussi des portraits de personnages. Il faut commencer par trouver des mots qui riment. Vous pouvez, si vous le souhaitez, m'envoyer vos textes, je serai ravie de les lire et je vous répondrai.

Je vous souhaite à tous un très bel été !

Sandra

LES ROIS DU RING

MARIUS CACTUS

C'est l'histoire de Marius
qui grimpe sur le toit d'un bus.
Il fait sauter ses puces,
il boit un jus de ziziphus
puis suce une glace au cactus.
Drôle de gugusse ce Marius !

BOB RAMAGE

Voilà, maintenant tout ira bien.
Bob Ramage caresse le doux pelage.
L'animal n'est pas sauvage.

Boum-boum-bang dans le lointain :
ce soir Bob Ramage a la rage.
On voulait le mettre en cage,
l'expédier dans les nuages,
cet animal pourtant si sage.

JEAN L'ENGOULEVENT

Méfie-toi mon enfant
de Jean l'Engoulevent.
Son piaillage affolant
crisse entre tes dents
et traque tes tourments.
Si tu le croises au tournant
enfuis-toi mon enfant,
file comme le vent !

MISS DENTIFRICE

Miss Dentifrice
a le ciboulot qui glisse.
En haut d'un précipice,
elle tricote en réglisse
des robes pour Anaïs
tout en caressant avec délice
le manteau un peu lisse
de son tigre factice.

Quand éclate le feu d'artifice
de sa chaise elle glisse.
Plouf.

En bas surgit à son service
la géante écrevisse
(ouf)
qui la rattrape avec malice.

CAROLINE NUAGE

Caroline Nuage n'a pas d'âge.
Cette histoire démarre dans une baignoire.

Dans la salle de bains, une bougie
Et un livre très ancien, plein de magie.
Caroline tourne les pages,
lisse son plumage
et commence son voyage.

Il pleut on est le soir.
Prêt d'un enfant elle va s'asseoir.
Doucement elle ferme les yeux,
Timidement l'enfant fait un vœu.

Au prochain courant d'air,
Exaucé l'enfant sera fier.

LULU PATIN

Lulu Patin a depuis peu le béguin
pour une belle aux grandes mains.
C'est dommage, c'est pas malin :
Lulu Patin, moi je l'aimais bien !

MAMIE CHAUSSETTE

Chez mamie Chaussette,
c'est pas la fête.
Elle râle, elle rouspète
elle tire mes couettes
et pique ma dînette.

Elle rate ses recettes
et perd la tête.
Vraiment mamie Chaussette
n'est plus très chouette
depuis qu'elle regrette
son papi Casquette.

ROBERT TONNERRE

Perdu en mer,
Robert Tonnerre
tempête et vitupère.
Agitant sa main de fer
sans cesse il vocifère.

Soudain effrayé par un éclair
sous son imper il se terre.
Il ne fait plus le fier.
C'est son anniversaire,
il voudrait voir son père.

JOSÉPHINE CAROTTE

De rocher en rocher
elle va nu-pieds.
Devant rien ne l'attend,
derrière il y a ses frères.

Elle se presse vers le marché.
Les carottes elle sait que ça leur plaît.
Quelques pêches
elle se dépêche.

Se retournant Joséphine Carotte
pendant quelques secondes devient pâlotte.
Elle sait déjà qu'un jour
lorsqu'elle sera de retour
ils seront partis pour toujours,
son cœur deviendra lourd.

Mais ainsi va la vie
on grandit ! Pardi !

HERBERT SANGLIER GANGSTER

Herbert sanglier gangster
est occupé à dérober
des champignons violacés.
Tout à coup le revolver
d'une policière énervée.
Il saute dans un fourré.

Herbert ne veut pas finir au frigidaire !

SANDRA POIROT-CHÉRIF

NATALIE RAFAL

J'ÉCRIS AVEC MON CORPS

J'écris avec mon corps. Lui sait. Les mots sont des enfants. Insaisissables, facétieux. Ils s'ébattent, s'impatientent, cabriolent, valsent, s'enlacent, somnolent, jaillissent, s'éparpillent, s'ennuient, errent, se terrent. Puis trouvent un corps. S'y logent. S'y nourrissent. Et patientent. Le temps qu'il faut. Le temps que quelqu'un, enfin, les désire. Ils guettent le moment juste. Les mots, pareils aux animaux, savent, pressentent. Ils sont doués pour ça.

Avant d'écrire, je faisais l'amour. Beaucoup. Souvent. Aux quatre coins du monde. Je ne le faisais pas exprès. Ça arrivait. J'écrivais des histoires d'amour avec mon corps. Je ne le savais pas, alors. Je croyais au Grand Amour. À l'homme adéquat, qui m'irait comme un gant. Je le cherchais, me disais qu'il s'était sans doute glissé à l'intérieur d'un des corps à aimer. Je ne l'ai pas trouvé. Mais je n'ai pas baissé les bras. J'ai insisté. Suis allée le chercher de plus en plus loin, en des contrées improbables. J'ai même – faute de mieux – caressé l'hypothèse qu'il n'existait pas. Que l'homme-gant était une pure invention destinée à me mettre en mouvement. Alors, j'ai commencé à écrire. Et j'ai arrêté de collectionner les hommes. J'ai

cessé de les presser comme des citrons pour qu'ils me livrent leurs mots, leurs récits. J'avais soif de mots. Je les cherchais dans le corps des hommes¹.

Depuis que j'écris, je vis avec le même homme. Il ne me va pas comme un gant. Pas du tout même. Mais peut-être l'amour et le prêt-à-porter n'ont-ils aucun rapport.

Dire que pendant toutes ces années, mon corps essayait de m'alerter. Je faisais la sourde oreille. Pas intentionnellement. J'étais sincère : j'y croyais vraiment, sincèrement, à ce Grand Amour. Ce qui demeurait grand, c'était mon inépuisable élan vers l'autre, mon désir de plonger en lui, le découvrir, le lire. Insatiable soif de déchiffrer l'autre. Je ne l'ai réalisé que de nombreuses années plus tard. Chaque corps portait en lui-même sa propre légende. Chacun d'eux me déposait en un lieu inconnu, rivage lointain, île sauvage, terrain en friche, cité antique, perdue ou nouvelle. Désert ou océans tumultueux. Apparences trompeuses, parfois : Monstres du Loch Ness, Kraken et autres cow-boys, Tarzan, Rahan (le fils des âges farouches) ou Thorgal. Nos superhéros d'alors.



1. J'ai raconté cette épopée dans une pièce que j'ai écrite en 2014, dix ans après mes débuts comme autrice... (*Où étais-tu ? un road-trip amoureux, poétique et déjanté* suivi de *Ailleurs l'herbe est plus verte... ?* – Éditions Les Cahiers de l'Égaré, 2014)

— Ton écriture est rythmée, musicale, on y décèle un mouvement permanent.

— C'est parce que J'ÉCRIS AVEC MON CORPS.

Il fut mon premier pinceau. Du patinage au mime, en passant par la danse et la gymnastique, je n'ai eu de cesse de tracer des lignes, dessiner avec mon corps.

Jusqu'à ma rencontre avec les mots.

Je quêtai le geste vif.

Quoi de plus vif que la rencontre de deux corps qui s'apprennent ?

Quoi de plus vif qu'un premier regard, une première caresse ?

Que la promesse de cette caresse ?

Que son souvenir, bientôt effacé par l'espoir de celle à venir ?

Quoi de plus vif qu'une peau frémissante ?

Quoi de plus vif que deux espérances qui s'accrochent l'une à l'autre ?

Quoi de plus vif que la fin d'un amour ?

Qu'un corps oublieux du désir de l'autre.

Qu'un corps qui perd la mémoire.

Qu'un corps qui saigne.

Qu'un corps muet.



J'ÉCRIS AVEC MON CORPS.

J'embrasse, j'embrasse avec mon corps.

Je désire, jubile avec mon corps.

Mon corps à vif.

Mon corps nu, même revêtu.
Mon corps sensible.
Mon corps-cœur.
Mon corps me révèle ce que mes mots me taisent.
Il a toujours une longueur d'avance.
Mon corps qui a vingt ans depuis longtemps.
Mon corps qui feint d'ignorer le temps qui passe,
les rides dont il se pare. Qui n'y croit pas. Mon corps
indompté. Mon corps cicatrice. Mon corps témoin.
Mon corps récit.

J'ÉCRIS AVEC MON CORPS.

Les histoires se faufilent, trouvent un chemin vers
la page, chaque fois différent, chaque fois semblable.

On ne sait jamais à quel moment l'histoire jaillira.
Ni si elle le fera, cette fois encore. Et si, sous l'im-
pulsion d'un caprice soudain, elle refusait de voir le
jour ? Le corps est joueur, imprévisible, aléatoire. Il
instaure ses propres règles, cultive l'art du suspense.
Peut faire montre d'une mémoire d'éléphant, être
rancunier, parfois.

Aujourd'hui, mon corps crève la dalle, il a le
gosier sec, les membres endoloris, le dos en compote
et le cerveau en bouillie. Il rêve de son ancien lui, ce
corps d'avant, insouciant, qui bouge, danse, enlace,
embrasse, virevolte, se frotte, se glisse, se colle, se
répand dans d'autres corps.

Les autres corps.
Il était une fois d'autres corps.

Il était une fois un corps en manque d'autres corps.

En manque d'autres peaux.

En manque de frôlement. De frottement. D'effleurements.

Il y eut les hommes. Les voyages. Les voyages à cause des hommes. L'amour à cause des voyages. Les voyages qui autorisent l'amour. L'amour rêvé, inventé, espéré, fantasmé. Vécu parfois. Le presque amour, le vrai, le grand. The One and Unique.

Il y eut l'écriture.

Et après, au-delà de l'écriture, qu'y a-t-il ? Que se passerait-il si j'arrêtais d'écrire ?

Ma chasse à l'homme reprendrait-elle ?

Comme je n'ai aucune intention d'arrêter d'écrire – plutôt l'inverse – je ne le saurai jamais.

Dépoussiérer le corps. L'écriture. L'imaginaire endormi. Réveiller la bête. Creuser.

— J'ai déjà beaucoup creusé

— Creuse encore.

Je suis même partie faire pousser mes racines¹.

J'ai arrosé, semé, récolté, replanté, diversifié, partagé.

J'ai jardiné.

J'ai douté.

1. Ce texte fait partie du recueil mentionné ci-dessus (*Ailleurs l'herbe est plus verte... ?*)

Allongé. Élargi. Raccourci, taillé.

Ecrire comme on bouge. Lourdemment, souvent. Avec grâce parfois. Des mots comme des bulles de champagnes. Qui enivrent. Tourbillonnent. Résonnent. Enveloppent. Pénètrent, s'insinuent en toi l'air de rien et t'emmènent au loin, dans cet ailleurs inconnu de toi. Un ailleurs vif-argent. Un ailleurs haletant, éclairant. Alors, cahin-caha, tu plonges dans ta boue d'hier, tu te laisses bien pénétrer par tous les pores et tu extrais de ta fange quelques pépites à polir, pour aujourd'hui, pour demain.

Ton monde de demain tu L'ÉCRIS AVEC TON CORPS. Avec ta boue, ton sang, ta sueur, ta pisse, ta semence d'aujourd'hui. Ton monde de demain sera vif argent.

Ton monde de demain commence aujourd'hui.

NATALIE RAFAL
Hyères, le 18 juillet 2020.

ERIC SIMARD

BARBE-EN-FLEUR

Je me souviens que je ne voulais pas croire mon grand-père quand il me disait qu'à mon âge, il n'avait encore jamais vu de voiture, d'avion et encore moins de télévision. Il me semblait plus proche de l'époque préhistorique que de la mienne. Il aimait plonger ses doigts dans son immense barbe blanche. Il avait tournicoté tant de fois l'extrémité de ses poils que des petits tourbillons s'étaient formés. D'où son surnom poétique : « Barbe-en-fleur ».



Je me souviens qu'à huit ans, mes parents m'ont laissé pendant une semaine chez lui. Le premier soir, à table, il m'a parlé de la Grèce antique :

— Alexandre le Grand avait à peine plus de vingt ans lorsqu'il a commandé pour la première fois son armée. Tu te rends compte ?

Je lui ai demandé :

— Et toi, tu commandais à qui à son âge ?

Je l'ai senti surpris. Il a réfléchi et m'a répondu avec une moue perplexe :

— À vingt ans, j’essayais de commander à un troupeau de vaches. Mes parents étaient pauvres. Ils n’avaient pas pu me payer d’études, alors je travaillais chez un fermier. Mais on parle, on parle, on parle... et tu n’as toujours pas fini tes patates ! Ne laisse rien, s’il te plaît.

Il a sorti un livre et il m’a montré la photo d’un homme noir qui s’adressait à une foule immense.

— Celui-ci, m’a-t-il dit, s’appelait Martin Luther King. En 1956, il a réussi à vaincre les lois racistes qui régnaient dans sa ville. Il était menacé de mort mais ça ne l’a pas empêché de combattre les Blancs qui considéraient les Noirs comme des sous-hommes. Et ce qui est incroyable, c’est qu’il a atteint son but sans utiliser la violence.

Je lui ai demandé :

— Et toi, est-ce que tu as déjà combattu ?

Il a fermé les yeux et a ronronné comme le feu dans l’âtre. Puis il a lâché :

— Oui, et c’était avec des armes. J’ai fait deux guerres... à chaque fois contre l’Allemagne. Dans celle de 14-18, on quittait les tranchées sous des pluies d’obus. Si on avait le malheur de rencontrer les gaz de combat, on avait les yeux et la peau qui brûlaient. C’est à ce moment-là, mon p’tit, que j’ai affronté mon plus grand ennemi.

— Qui ça ? Les Allemands ?

Les flammes de l’enfer dansaient dans ses pupilles. Il s’est approché et a murmuré à mon oreille :

— C’était ma peur... Et chaque jour, elle grandissait en transformant mon visage



Un autre soir, il m'a annoncé :

— À trente-six ans, Napoléon a remporté la bataille d'Austerlitz.

Et il a ajouté :

— Cet homme-là, mon garçon, était un grand stratège. Il a conquis de nombreux pays. Le problème, c'est qu'au début il se battait pour la liberté, mais ensuite il a voulu qu'on se batte pour sa pomme. Il utilisait la vie de ses hommes pour son prestige.

— Et ses hommes ont accepté ?

Il a allumé sa pipe en dégageant une fumée aussi épaisse que la brume d'Austerlitz. Puis il a répondu avec une moue blasée :

— Beaucoup d'hommes ont besoin de suivre des chefs de meute. Pour différentes raisons... ça les regarde.

— Peut-être qu'ils font ça parce qu'ils s'ennuient chez eux ?

— Ou peut-être qu'à côté d'un grand chef, ils se sentent plus importants. En tout cas, si ce chef leur dit de tuer, ils tuent.

Je lui ai demandé :

— Et toi, Barbe-en-fleur, tu as déjà tué un ennemi ?

Il a tiré sur sa pipe pour faire rougir le tabac. Puis il a levé les yeux vers les photos des défunts de notre famille qui trônaient sur le buffet. Ils semblaient tous nous observer, silencieux. Ça me faisait froid dans le dos. Il m'a confié :

— Tuer est à la portée de tout le monde, mais

c'est un fardeau difficile à porter. Peut-être qu'une de mes balles a touché un pauvre type, je n'en sais rien. En tout cas, une chose est sûre : à trente-six ans, si j'ai tué quelque chose, c'était ma solitude. J'ai conquis le cœur de ta grand-mère. On n'en a pas parlé dans les journaux mais j'peux te garantir qu'il n'était pas gagné !

— Et vous vous êtes aimés ?

— J'espère que j'ai su l'aimer. Elle seule pourrait le dire, mais la pauvre est déjà partie.



Le lendemain, il m'a appris que l'astronaute américain Neil Armstrong avait été le premier homme à poser le pied sur la lune. Je lui ai demandé :

— Et toi, tu as été le premier homme à faire quoi ?

Il a réfléchi en fourrageant sa barbe épaisse et il m'a répondu :

— J'ai été le premier homme à poser les yeux sur le visage de ton père. Il venait de sortir du ventre de la femme que j'aimais. C'était le plus beau jour de ma vie.

Puis il a froncé les sourcils en découvrant mon assiette.

— Allez, finis les patates !

En attendant que je termine mon dîner, il est parti chercher un classeur dans lequel il rangeait des coupures de journaux toutes jaunies. Sur une photo, il a désigné un individu emmitoufflé dans un manteau très épais et il s'est exclamé :

— Voilà un grand homme ! Il s'appelait Roald

Amundsen et il a affronté un froid terrible pour atteindre le pôle Sud. Ça, c'est un exploit !

Je me souviens très bien qu'il n'a pas dit : pour *vaincre* le pôle Sud. Je lui ai demandé :

— Et toi, Barbe-en-fleur, tu as déjà souffert du froid ?

— Oui, je m'en rappelle comme si c'était hier. C'était au début des années trente, pendant la crise. Comme il n'y avait plus rien à manger et plus de travail, j'étais la queue à la soupe populaire, les pieds dans la neige.

Il a balayé d'un revers de main sa mélancolie et il s'est exclamé dans un grand rire :

— Si tu m'avais vu ! J'avais plus l'air d'un pingouin que d'un grand explorateur !

— Finalement, tu as trouvé du travail ?

— Je prenais ce qu'on m'proposait. Du moment qu'ça remplissait le ventre de mes enfants.

J'ai mangé la dernière patate sans faire le difficile.



L'année suivante, j'ai lu dans un livre d'histoire que le grand chef indien Sitting Bull avait vaincu le général Custer à la bataille de Little Big Horn. C'était la première fois que la puissance des Blancs était vaincue par des peuples indigènes. Je suis allé voir Barbe-en-fleur qui était hospitalisé et pour le taquiner, je lui ai demandé quelle puissance il avait bousculé, lui, au cours de sa longue vie. Il m'a répondu :

— J'ai bousculé les patrons qui s'enrichissaient sur mon dos. On était en 1936. C'était le Front Populaire.

— Et tu as gagné quelque chose ?

— Le droit de me faire respecter.

L'infirmière est arrivée avec des ciseaux et un rasoir.

— Désolée, a-t-elle dit, mais on doit vous couper la barbe.

— Pardon ?

— Il faut la raser pour qu'on puisse vous opérer.

— Moi vivant, a-t-il grogné. Personne ne touchera à cette barbe !

— Si on ne vous opère pas, vous risquez de mourir.

— Et alors ! Je rendrai visite au ciel. Paraît qu'là-haut, y a un autre barbu qui ne veut pas qu'on le rase.



Mon grand-père est mort avec sa longue barbe. Après son enterrement, je suis rentré à la maison, accompagné d'un monsieur très âgé que je ne connaissais pas. Il m'a expliqué qu'il avait lutté dans la Résistance avec Barbe-en-fleur, pendant la guerre 39-45. Je lui ai dit, étonné :

— Il ne m'a jamais parlé de vous.

— On n'aime pas évoquer cette période, a répondu le vieil homme.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on y a perdu trop d'amis.

— Vous avez combattu longtemps ensemble ?

— Oui. Malheureusement, nous avons été capturés et nous nous sommes retrouvés prisonniers dans un camp. Nos gardiens étaient des nazis, de véritables barbares. Ils nous humiliaient et nous affamaient. C'est quand il est rentré en France, après la guerre, que ton grand-père a laissé pousser sa barbe.

— Pourquoi ?

— Parce que dans le camp, la première chose que faisaient nos persécuteurs, c'était nous raser.

J'ai regardé défiler les montagnes à travers la vitre de la voiture. Elles étaient couvertes de neige.

Que faisait Barbe-en-fleur tout là-haut dans le ciel ? Embaumait-il les jardins éternels ?

ÉRIC SIMARD

FRÉDÉRIQUE SOUMAGNE

MANI

Mani,

je suis chez moi,
je contemple le canal et les canards qui passent et la
nuit parfois les ronds de lumière sur l'eau et quelques
voitures qui roulent, et les motos
je ne sais pas quoi faire
je crains la pluie et le toit percé de ma maison, et les
tuiles qui manquent ou sont cassées, et personne ne
répond, que faire, je reçois des petits morceaux de
peinture du plafond sur la tête quand je dors, qui se
détachent et tombent, quelques personnes passent le
soir, je vois une femme qui marche, je la reconnais,
c'est celle qu'on voyait toujours sur la place sortir de
l'église, la vieille dame voûtée, il pleut
tu n'as pas le droit de me traiter comme ça
Est-ce que tu veux me rapporter le film que je t'avais
prêté ?

Mani,

je suis dans mon lit,
les portes s'ouvrent et se ferment dans un grand vacarme le jour et la nuit, le vent fait claquer la plaque de la cheminée, je suis dans la lumière chez moi et quelques motos roulent dans le noir,
il pleut encore à l'intérieur de la maison, je ne peux pas fermer la lumière, je t'écris, il est une heure

J'ai l'intention de résoudre ce problème.

Cher Monsieur,

j'ai lu votre livre. J'avais un ami moi aussi, et maintenant je ne l'ai plus parce qu'il a disparu. C'est avec lui que je voulais parler. Donc je ne parle plus.

Vous avez mis votre ami dans votre livre, c'est ainsi que s'il s'en va, vous garderez votre livre. Mon ami n'est dans aucun livre, il n'est d'ailleurs nulle part puisqu'il a disparu, c'est pourquoi il est absent de partout.

Connaissez-vous Énora, cher Monsieur ? Daniel la cherche. Je ne sais pas si elle existe mais il la cherche et je dois la chercher avec lui.

À cause d'une lettre que je n'ai pas envoyée j'ai perdu un ami aux États-Unis. Une lettre = un maillon cassé. Vingt ans plus tard j'écris toujours mais je ne le trouve pas. Une lettre m'est revenue, elle portait un petit papier jaune : ils ne le connaissaient pas. Sa dernière lettre est datée : 1^{er} mars 1998. Il s'appelle Stokey. Est-ce que vous le connaissez ?

Je vous remercie

Je vous dis merci pour votre livre

Et 1000 mercis pour tout, encore merci et je vous enverrai un livre.

Mani,

ce problème je vais le résoudre.

Tant pis, je sortirai dans les jardins publics, je prendrai la pluie, je ferai comme si j'acceptais la pluie le vent et les intempéries – tout est normal dans les parcs, il y a des trous dans les arbres la pluie y passe personne ne s'en plaint c'est tout à fait NORMAL après tout personne n'est malheureux, l'escargot vit dessous, il est très content – mais aussi il possède une maison, elle est bien solide, aucune pluie ne rentre à l'intérieur – moi ce n'est pas pareil – pour moi je crains le vent l'orage la pluie et les intempéries – il me faudrait un autre pays – je vois les fougères qui poussent dans la maison, je ne les arrache pas – mais je veux sortir la vie est curieuse

je veux comme une coquille comme un escargot
je veux sortir volontairement

Un jour, allons à la mer ensemble si tu veux, la mer c'est profitable pour la santé

Dis-moi si jamais tu reviendras ou si tu ne reviendras jamais dis-le moi.

Cher Monsieur,

je vous dirais que cette maison, toutes les peintures s'en vont des murs, les tuiles sont cassées, elles ne sont pas remplacées, une certaine sorte de fougère s'est installée à l'intérieur de ma maison, qui pousse dans les fissures du béton, j'ai été inondé – non seulement je n'ai pas de pays natal mais j'ai seulement cette maison qui est trouée et qui est mal en point – sauf les fougères

et je joue au loto 1 4 10 16 32 37

certaines personnes comme moi ne croient qu'aux miracles, d'ailleurs il se passe beaucoup de choses. Encore merci beaucoup.

Cher Monsieur,

vous savez je vais continuer d'être un bon petit gars, je vais faire exactement tout comme il faut faire, quand quelqu'un est parti vous voulez quand même être un bon garçon pour qu'il revienne, et pourtant il n'est pas avec vous pour vous regarder mais après tout, puisque vous croyez aux miracles – est-ce que vous comprenez ?

J'avais encore d'autres amis : Laurent Bouffard, qui était là et puis un jour n'y a plus été, Carole (une grande fille), Philippe (nous faisons de la voiture), Rudy, et beaucoup d'autres amis.

J'ai été aux U.S.A, j'ai cherché Jennifer, qui n'a pas son nom dans les annuaires – mais à la place j'ai trouvé Jason – alors je l'ai remplacée.

Nous avons eu 7 jours sans pluie.

Je vous écrirai encore bientôt, je vais vous écrire une dernière lettre.

Cher Monsieur,

est-ce qu'une bombe a éclaté ou est-ce que le Déluge
les a emportés ou est-ce moi qui ai reçu cette bombe
ou qui ai été englouti ?

Et je vous remercie, parce que vous avez été très gentil
nous avons bien parlé
il faisait très beau
je suis une personne très sensible
nous avons parlé 27 minutes 33 secondes
je vous enverrai mon livre
je pense que je ne vous verrai jamais
c'est dommage.

Mani,

je suis dans la maison de vacances.

J'ai fait du bateau à moteur, j'ai trouvé une vertèbre de baleine sur la plage, énormément de coquillages, des algues.

Je contemple les cabines de plage avec des rayures bleues, je contemple les baigneurs qui passent avec des parasols sur l'épaule, je contemple les enfants je contemple les châteaux de sable et les trous dans le sable et les rivières qu'ils font, je contemple les parasols sur la plage très jolis, je contemple un avion enfin je contemple la mer.

Je t'attends si tu veux, viens en moto, ou en voiture. J'attends et je n'attends pas. C'est impossible. Je ne sais pas.

Mani,

Viens si tu veux

Malheureusement je ne sais pas quoi faire
j'ai laissé la maison
ou donne-moi de l'argent
elle s'écroule

Ou alors va-t-en, mais va-t-en va-t-en
va-t-en complètement.

FRÉDÉRIQUE SOUMAGNE

JEAN-CHRISTOPHE TIXIER

NOUS AURIONS DÛ NOUS RENCONTRER

Une rencontre comme celle que nous devons avoir commence toujours de la même manière : un mail. Découvert un matin tôt, ou bien un soir. Rarement en pleine journée.

Un message électronique qui, pour parvenir jusqu'à ma boîte mail, a suivi un parcours mystérieux. Long voyage dans des câbles et/ou dans les airs sous forme d'ondes, passage par une multitude de serveurs dont certains sont peut-être situés à l'autre bout du monde.

Long voyage par la distance. Mais extrêmement court par la durée. Quelques secondes qui donnent le vertige, tant la prouesse technologique est spectaculaire.

Difficile à imaginer. Et, pourtant, le message est là.

Une légende raconte qu'en 490 avant J.-C., un messenger grec du nom de Phidippidès aurait parcouru en courant, pour annoncer une victoire contre les Perses, la quarantaine de kilomètres séparant les villes de Marathon et d'Athènes.

Quelques siècles plus tard, on s'étonnait toujours

qu'un messager à cheval, porteur d'un pli contenant un ordre, une invitation ou bien un mot d'amour, ait pu déjouer toutes les embûches et les pièges rencontrés sur le chemin.

Plus tard encore, au lendemain de la première guerre mondiale, les pilotes de l'Aéropostale bravaient le ciel vers l'Afrique puis l'Amérique du Sud pour livrer à destination leurs précieux messages. Il suffit de lire *Vol de nuit* de Saint-Exupéry pour se rendre compte à quel point ces pilotes étaient des héros.

Aujourd'hui, nos messages ne sont donc plus que des impulsions électroniques qui parcourent le monde à toute vitesse, et signalent leur arrivée par un signal sonore ou bien une simple vibration.

Mais quelle que soit la manière dont ils parviennent jusqu'à nous, quel que soit le chemin ou le temps mis, un message reste un message. Qu'importe le support. Qu'importent les moyens mis en œuvre pour sa transmission.

Oui, le message reste un message. Peut-être une pensée, ou une information ou encore une invitation, écrite par quelqu'un, et à destination d'une autre personne.

Dans le cas que j'évoque, il s'agit d'une invitation à venir rencontrer des lecteurs.

Et derrière cette invitation, il y a un.e enseignant.e de français, ou un.e documentaliste.

Une personne que je ne connais pas, mais qui elle me connaît un peu, au travers de mes livres.

Et c'est cela qui est touchant dans une invitation : l'intention. Celle que je tente de percevoir quand je lis le message.

Il en va de même pour l'écriture, dont j'aime parler dans les rencontres. D'autant plus que mes devoirs de français au collège avaient toujours comme appréciation : *Manque d'imagination*. Mais je reviendrai sur ce point.

Il faut envisager l'écriture comme on envisage un message. Qu'importe qu'il soit transmis par la poste ou les airs, confié à un messager ou bien un serveur électronique. Un message existe par ce que l'on *veut* dire, et donc par ce qu'il contient.

Écrire, c'est avant tout raconter. On raconte quand on rencontre un.e ami.e, quand on veut partager une émotion, une expérience ou une simple anecdote. Par texto, par oral ou bien dans un écrit. Les formes sont multiples.

Dans tous les cas, on raconte. C'est ce que je fais là. Raconter la manière dont j'envisage l'écriture.

Et puisqu'écrire, c'est raconter, on ne peut donc pas limiter l'écriture à une succession de mots, puis de phrases et de paragraphes, pour former un texte.

Comment pourrait-on raconter un livre que l'on n'a pas lu, une soirée où on n'a pas été, un film que l'on n'a pas vu ?

Il en va là encore de même pour l'écriture.

L'appréciation *Manque d'imagination* qui figurait sur mes copies était juste et méritée, et reflétait simplement le vide et la platitude de mes textes. J'écrivais parce qu'on me demandait d'écrire. Et pour moi, à l'époque, écrire revenait à aligner des phrases. Ce qui

équivaudrait à envoyer un message sans vraiment savoir ce que l'on veut dire à la personne qui le recevra.

Raconter, nous savons tous le faire. Et nous aimons le faire. Le plaisir de transmettre une émotion, de partager un vécu fort qui nous a interpellé, bouleversé, ou simplement surpris ou amusé. Et ce que l'on cherche à faire quand on raconte, c'est à transmettre l'exactitude de ce que l'on a vécu ou ressenti. C'est à faire vivre à l'autre, au travers du récit, la même beauté, tristesse ou force que celle que l'on a ressentie sur le moment. Et quand on y parvient, on éprouve un immense sentiment de satisfaction, de complicité ou de fraternité.

Si on a pu transmettre ces émotions, c'est qu'on les a vécues, qu'on les a vues ou entendues, ou encore ressenties au travers d'une autre personne.

L'écriture, c'est donc cela. Vivre et ressentir les choses, pour pouvoir les raconter. Le gros du travail se situe donc en amont. Le stylo ou l'ordinateur n'interviendront que plus tard.

Vous avez tous fait l'expérience, en écoutant une histoire ou bien en lisant, de ressentir des émotions, ou d'avoir des images plein la tête, avec la sensation parfois d'être parmi les personnages, dans le paysage, et de vivre la scène au plus profond de votre chair. C'est la magie de la lecture : partir avec les personnages, vivre l'aventure avec eux, ressentir

leurs émotions. Pourtant, vous n'avez qu'écouté ou lu des mots.

Si ces mots vous permettent de vivre si intensément une scène, c'est qu'ils servent à raconter quelque chose.

Avant d'écrire, il faut donc faire exister. Les lieux, les personnages, les situations. Passer du temps à explorer, comme le ferait un voyageur qui débarquerait dans la gare d'une ville inconnue, sans disposer de plan ni de GPS. Au début, ce voyageur ne comprend pas la ville, manque de points de repère, se perd sans doute, doit par moments revenir sur ses pas.

Écrire, c'est avant tout explorer. Explorer un lieu, une émotion, un personnage. Et quand on explore, il faut accepter de se laisser bousculer ou bien surprendre, il faut accepter de ne pas comprendre, de ne pas tout savoir tout de suite, et parfois de se perdre.

Lors de l'écriture d'un roman, il peut se passer plusieurs mois ou plusieurs années entre le moment où j'ai une idée, et celui où je commence à rédiger le texte. Le fameux travail au brouillon, qui consiste à jeter une idée, puis une autre, à s'interroger sur une troisième, qui permettra de faire évoluer la première, ou bien la deuxième. Ces mois sont le temps nécessaire pour explorer, comprendre et vivre, pour ensuite pouvoir raconter.

Comme il y a une magie à se laisser emporter par une histoire, à la vivre pleinement dans le secret ou le refuge de son esprit, il y a une magie à en créer une.

Écrire est une invitation. La plus belle qui soit : Partir explorer l'infini de la liberté.

C'est se saisir de la vie, des lieux, des émotions

de personnages à qui l'on peut faire dire ou faire faire ce que l'on souhaite.

Écrire, c'est vivre. Vivre tout ce qu'on n'a pas pu vivre dans sa vraie vie, tout ce qu'on n'a pas voulu ou pas osé. Ou tout simplement ce à quoi on rêve ou que l'on redoute.

Écrire, c'est aussi expérimenter. Et comme lors de toute expérimentation, on teste, on éprouve, on se laisse surprendre.

Écrire, c'est encore faire l'expérience d'être soi, ou une tierce personne. Et quand on fait le choix d'être la tierce personne, cela consiste à voir et ressentir au travers des pensées et des yeux de l'autre. Voir et ressentir le monde autrement.

J'écris un personnage comme le jouerait un acteur : en étant lui. En me glissant dans sa peau, dans sa tête. On le faisait tous, plus jeune, quand on s'imaginait instituteur.trice, face à nos peluches ou nos poupées, coureur automobile avec nos petites voitures, aventurier ou conquérant, avec le joystick de notre console de jeux vidéo à la main. On aime se raconter des histoires. Écrire, c'est se raconter des histoires, avant de les raconter aux autres. Si l'histoire, les personnages et les émotions existent, ils seront faciles à écrire.

Écrire, c'est donc partir barouder autour du monde. Et c'est aussi, au fond, se chercher et peut-être se découvrir.

Nous aurions dû nous rencontrer et nous n'avons pu le faire.

Mais comme le message n'est que ce que l'on veut dire (qu'importent le support et le moyen de transmission), que l'écriture n'est que ce que l'on veut raconter, la rencontre, elle, n'est que ce que l'on veut partager, quelle qu'en soit la manière.

Bon là, je suis d'accord, j'exagère un peu, car ce qui est important dans la rencontre, c'est aussi l'échange. Même si avec ce texte je partage un peu de mon approche de l'écriture, l'absence d'échange restera une vraie frustration.

JEAN-CHRISTOPHE TIXIER
Juin 2020

MINH TRAN HUY

Le silence. C'est à cela que je songeais cette nuit alors que j'étais en proie à l'insomnie après un réveil impromptu de mon petit garçon à trois heures du matin – le confinement et le déconfinement ont beaucoup perturbé un rythme déjà instable, et il est rare qu'il dorme d'une traite jusqu'au matin. Je songeais au silence revenu dans l'appartement plongé dans le noir. Au silence des bibliothèques où je passais tous mes mercredis et mes samedis après-midi quand j'étais enfant. Au silence régnant dans la maison secondaire de mon mari en Ardèche, seulement troublé par le murmure d'une rivière qui coule à quelques mètres de là. Au silence dans Paris pendant le confinement, lorsqu'aucune voiture ne roulait plus sur les grands boulevards, lorsqu'aucun café ni restaurant n'avait la possibilité d'accueillir un client, et que les oiseaux chantaient pendant que mon fils traversait en trottinette la place Vendôme ou la rue de Rivoli désertées, rasant les grilles des Tuileries closes pour un temps indéfini.

J'ai songé au silence des paysages enneigés au petit matin, lorsqu'il fait si froid que même les sons semblent avoir gelé. Dans quel roman Jean Echenoz évoque-t-il les différents mots des Inuits pour décrire les différentes qualités de neige, neige fondue, neige épaisse, neige tassée, neige en flocons, neige la nuit, neige le jour, neige d'hiver ou de printemps, neige

déposée sur la terre comme de la ouate ou tourbillonnante lors des tempêtes ? Dans *Je m'en vais*, sans doute, lorsque son héros, qui tient une galerie d'art à Paris, part en expédition à Port Radium dans l'espoir de récupérer des œuvres d'art ayant coulé lors d'un naufrage... Est-ce qu'on ne devrait pas nous aussi disposer d'une quantité infinie de mots pour désigner toutes les réalités que recouvre ce terme unique : « silence » ?

Dans un de mes romans, *Voyageur malgré lui*, l'héroïne, qui travaille pour une agence de création sonore, parcourt le monde, enregistreur à la ceinture, pour capter tous les bruits existants, des klaxons dans les rues de New York aux conversations dans les bars de Berlin en passant par la pluie tombant sur la mer en Normandie ou le souffle du vent entraînant les ailes d'un moulin hollandais... Mais ce qu'elle rêve par-dessus tout de graver sur disque, c'est le silence ou plutôt *les* silences auxquels elle a été confrontée. En particulier celui de son père, personnage doux et taiseux, l'air toujours un peu perdu, qui ne lui a jamais rien confié des tragédies qui ont anéanti sa famille et l'ont forcé à quitter son pays d'origine pour la France... Un père qui ressemble comme un frère au mien, qui prit la fuite à six ou sept ans avec ma grand-mère lorsque son père et son grand-père furent assassinés au début des années cinquante, perdit sa petite sœur, trop fragile pour survivre en ces temps de guerre, puis grandit en enfant accueilli par charité, dans une maison « où rien n'était à lui », avant de voir l'oncle bienveillant qui lui avait donné un foyer mourir d'épuisement et de faim dans un camp de rééducation.

Tant de douleurs qui réduisent au silence... Nul ne touchait mot à ma grand-mère des meurtres de son mari et de son beau-père. De peur de lui faire de la peine, mais aussi par prudence. Sous un régime où la dénonciation n'était pas rare, on faisait attention au vocabulaire qu'on employait. On parlait par détours et sous-entendus, usant de mots blancs et neutres. Mon grand-père et mon arrière-grand-père n'avaient pas été tués, ils n'étaient même pas morts ou décédés : ils avaient « disparu ». S'étaient évanouis dans l'air comme ces Japonais qui, pour diverses raisons, abandonnent la vie qu'ils menaient pour passer sous les radars, devenir des fantômes vivants – des « évaporés », comme on les appelle. De fait, nul ne savait ce qu'étaient devenus leurs corps : on les avait torturés, jetés quelque part dans la jungle et laissés pourrir là, sans doute. Il ne se passait pas de jour sans que ma grand-mère y songeât. Chez les Vietnamiens – et pas seulement chez eux, d'ailleurs – on croit que les hommes dont les dépouilles ont été privées des rites funéraires, sont condamnés à être des âmes errantes, perdues entre le monde des vivants et celui des morts...

De cette blessure impossible à refermer, elle ne me dit évidemment rien. Ce n'est que quand elle revint au Vietnam, des décennies après les faits, des décennies après s'être installée en France et m'avoir élevée – elle a immigré en 1976 et je suis née en 1979 – qu'elle la laissa deviner : elle demanda à consulter une voyante dans l'espoir de retrouver les squelettes... J'ai grandi entourée des soins de ma grand-mère et dans l'ombre de son silence, silence redoublé par le fait qu'elle ne parlait que vietnamien tandis que

le français appris à l'école devait peu à peu araser ma langue maternelle et grand-maternelle, moi qui n'avais pas bredouillé « papa » ou « maman » en guise de premier mot, mais un « ngua » franc et massif (« cheval » en vietnamien) lorsque mon père m'avait montré un tableau où de longues flammes rouges, oranges, et blanches dessinaient en effet un cheval.

Il y avait le silence de ma grand-mère, le silence de mon père, qui ne répondait qu'une fois sur trois lorsqu'on lui adressait la parole, en savant distrait qu'il était du reste, et il y avait le silence de ma mère. Ma mère si bavarde, si extravertie et si têtue, n'ayant peur de rien ni de personne en apparence, mais qui évitait avec soin d'aborder certains sujets. Dans les interstices de ses discours opiniâtres et de ses prises de parole impromptues, elle taisait ce qu'elle avait souffert, ce qu'elle avait forcément subi, seule en terre étrangère, loin de sa famille, sans protection ni expérience, elle qui était de surcroît une femme dans un milieu – celui de la recherche scientifique – dominé par les hommes. Elle qui comme mon père avait quitté non seulement un pays et une culture, mais une classe sociale. Issus de la paysannerie, ils avaient conquis à la sueur de leur front – de leur cerveau – le statut d'intellectuel, mon père étant passé par l'Ecole Centrale tandis que ma mère était devenue directrice de recherches au CNRS-Polytechnique. Brillant parcours dissimulant qu'ils possédaient les diplômes et les revenus de la bourgeoisie intellectuelle française, mais non ses codes, n'ayant guère eu l'occasion de fréquenter les musées ou de s'immerger dans la littérature, mes chers parents si maladroits, qui riaient trop haut et parlaient trop fort, décalés dans leurs manières, leurs usages,

leurs valeurs, leurs tabous, décalés en apparence et en profondeur.

J'ai été pétrie de leurs silences et sans doute n'aurais-je jamais ni lu de façon si obsessionnelle, ni écrit quoi que ce fût, si cela n'avait pas été le cas. Je ne l'ai compris qu'après-coup, naturellement. Petite, je rêvais d'être écrivain pour le seul plaisir de raconter des histoires, avec l'espoir de provoquer chez mes futurs – et innombrables – lecteurs le même bonheur celui que je ressentais en lisant. Les romans ou l'unique territoire où j'avais l'impression d'être chez moi quand je me sentais si étrangère par ailleurs, différente des miens comme des autres, ballottée d'un rivage à un autre sans réussir à trouver de repères, et souffrant de cette différence à un point aussi inimaginable que terriblement banal.

Ce n'est qu'après avoir publié mon premier roman, et avoir commencé de répondre à l'éternelle question qu'on pose aux auteurs (« Pourquoi écrivez-vous ? ») que j'ai commencé de comprendre que je bâtissais mes livres sur ce que mes parents et ma grand-mère avaient tu. La fiction venait combler les blancs de l'histoire familiale, dont je n'avais de cesse de glisser des fragments, plus ou moins fantasmés, mythifiés, transformés, reconfigurés, dans mes intrigues. Ces tessons de mémoire à la dérive, pareils à des débris surnageant à la surface d'un torrent, trouvaient soudain forme et cohérence. Même le silence prenait sens, qui se réverbérait d'un personnage à un autre, d'un livre à autre – du silence des parents refusant de charger leurs enfants du fardeau du passé au silence d'un jeune boat people incapable d'exprimer la douleur d'avoir perdu sa sœur tant aimée dans *La Princesse et*

le pêcheur, du silence d'une pianiste virtuose atteinte d'une paralysie de la main et qui fait le choix de la mort plutôt que l'échec dans *La Double vie d'Anna Song*, au silence d'un homme qui dans *Les Inconsolés* n'a pas su dire son amour à temps et passera le reste de sa vie à bâtir un château-tombeau à celle qui n'est plus, comme le Taj Mahal fut autrefois élevé en mémoire de l'épouse du sultan Arjumand Bânu Begam, surnommée « la lumière du palais ».

Peut-être n'ai-je rien fait d'autre en écrivant que collecter et graver les silences comme en rêvait Line dans *Voyageur malgré lui*... Peut-être écrire est-il moins une question de révélations que de secrets, de présence que d'absence, de mots que de non-dits.

MINH TRAN HUY

EMMANUEL TRÉDEZ

LA TÊTE DE L'EMPLOI

— Pourquoi quand je viens chez toi, après l'école, tes parents sont toujours là ?

Tristan s'arrête de jouer un instant et réfléchit à la meilleure façon de répondre à son copain Matthieu. Il pourrait lui dire qu'ils travaillent à la maison, mais ce serait un beau mensonge !

La vérité, c'est que ses parents ont tous les deux perdu leur travail. Et qu'il a un peu honte de l'avouer. Alors il préfère ne pas répondre.

— Tu viens ? On va jouer...



C'est son père qui, le premier, a perdu son emploi. Il travaillait dans un laboratoire. C'était une tête chercheuse... Visiblement, sa tête ne revenait pas au nouveau directeur...

— Une tête à claques, celui-là ! dit sa mère à chaque fois qu'on évoque cet homme.



Jamais Tristan n'aurait imaginé que son père serait un jour au chômage. Le chômage, il en entendait parler à la télé, à la radio, mais il croyait que ça n'arrivait qu'aux autres...

L'enfant est inquiet :

— Et on n'aura plus assez d'argent pour vivre ?
On ne va pas devoir déménager ?

Son père essaye de le rassurer. Il va tout faire pour retrouver vite du travail.



Une autre question trotte dans la tête de Tristan. Il profite d'un week-end chez ses grands-parents pour la leur poser. Discrètement.

— Pourquoi il a été renvoyé, papa ? Il était nul au travail ?

— Ne va pas te mettre ça dans la tête, Tristan ! lui répond sa grand-mère. Ce n'est pas parce qu'on perd son travail qu'on ne vaut plus rien. Ton père était un chercheur reconnu, simplement, il n'était pas d'accord avec le nouveau chef.

— Ton père est une tête, confirme son grand-père, et je ne dis pas ça parce que c'est mon fils !



Quelques semaines ont passé. Tristan ne reconnaît plus son père. Il n'a plus sa tête de d'habitude.

— Avant, quand papa rentrait du travail, il était heureux de nous retrouver, il faisait des blagues, il passait du temps avec nous. Maintenant, quand je lui propose de jouer à la console ou de me lire une histoire, il dit : « Je n'ai pas la tête à ça. » Il se dispute avec maman alors qu'avant, ça n'arrivait (presque) jamais. Il lui dit : « Arrête, tu me prends la tête ! » De plus en plus souvent, il pique des colères sans raison.



Deux jours plus tard, le père de Tristan a rendez-vous avec un chasseur de têtes : quelqu'un qui recrute des gens pour le compte des entreprises.

Dans la salle d'attente, il s'assied à côté des autres candidats. Pour avoir le poste, certains seraient prêts à marcher sur la tête de leurs concurrents ! En face de lui, un homme le regarde de haut, méprisant. Lui, se dit-il, il a la grosse tête. À sa droite, un autre candidat a oublié de mettre sa cravate. Quelle tête de linotte !

Soudain, un troisième homme sort du bureau du chasseur de têtes, furieux. Il s'écrie :

— Ça ne va pas se passer comme ça !
Une forte tête...



Le père de Tristan entre dans le bureau. En face de lui, une tête d'œuf au crâne luisant. Il se creuse la tête pour se présenter sous son meilleur jour. Et il tient tête au recruteur lorsqu'il le provoque. Malgré tous ses efforts, le chasseur de têtes lui fait comprendre qu'il n'a pas la tête de l'emploi.

Ce n'est pas encore aujourd'hui qu'il retrouvera un poste...



Un soir, en rentrant du travail, la mère de Tristan semble très abattue. Comme si elle avait pris un coup sur la tête. Elle dit à son fils :

— Ce soir, maman a besoin de discuter avec papa. Tu peux nous laisser en tête à tête, mon chéri ?

Tristan sort de la pièce, mais il ne peut s'empêcher de coller son oreille contre la porte. Pour écouter la conversation.

— Mon chef m'a annoncé qu'il voulait virer la secrétaire du service. C'est sa tête de Turc. J'ai dit que c'était injuste, qu'elle travaillait bien. Et je l'ai menacé de quitter l'entreprise si on la renvoyait. Il a dit : chiche. Alors je lui ai collé ma démission. Sur un coup de tête !

— Tu as perdu la tête ! ?



Et voilà, les parents de Tristan sont tous les deux au chômage.

0+0 = la tête à Toto

Certains ont du travail par-dessus la tête,
d'autres n'en ont pas et ça leur met la tête à l'envers.



Pour consoler sa femme, le père de Tristan lui offre un bijou. Un beau bijou.

Mais ça ne lui a pas fait plaisir à sa femme. Elle a trop la tête sur les épaules.

— Ça a dû te coûter les yeux de la tête. Tu es fou ! Dans notre situation !

Depuis, il fait la tête.



Tristan ne se sent pas bien depuis des semaines. Ses parents ont décidé de lui faire consulter une psychologue.

— C'est pour t'aider à mieux vivre cette situation.

Lors de la première séance, la dame lui fait dessiner ce qui lui passe par la tête, puis elle lui fait parler de son dessin.

— C'est qui, celui-là ?

— C'est le chaud Mage qui retient prisonnier papa et maman.

— Qu'est-ce qu'il a de particulier ce mage ?

— Il mange les têtes des chômeurs. Il mange tellement qu'il est devenu obèse. Il a toujours chaud, il transpire.



— Et le petit monsieur rondouillard, là-bas ? Lui, il a une bonne tête.

— Mouais. C'est le président de la République. Il tente de résoudre le casse-tête du chaud Mage. Mais il n'y arrive pas. Et le chaud Mage continue de grossir.

— Et là, c'est toi, avec les gants de boxe ?

— Oui, je veux m'attaquer au chaud Mage et lui faire une tête au carré. Pour ce qu'il a fait subir à mes parents, et aux autres.



Il s'est écoulé quelques mois et ça va mieux pour la famille de Tristan.

Son père a retrouvé du travail : il prend la tête d'un autre laboratoire.

Quant à sa mère, elle a décidé de monter sa boîte, ça faisait longtemps qu'elle avait ça en tête.



Ses parents sont tirés d'affaire, mais le chaud Mage continue à manger des têtes. Tristan ne peut pas encore ranger ses gants de boxe.

EMMANUEL TRÉDEZ

JO WITEK

HUMEURS DÉCONFINÉES

Depuis le confinement, j'écris peu. Pas envie. Pas de fiction en tout cas. Pour écrire des histoires, il faut de l'avenir, un horizon, un monde en marche, en ébullition, des gens dans les rues, aux terrasses, des rires d'enfants dans les parcs. Le confinement contrairement à ce que certains peuvent penser n'est pas pour l'écrivain une résidence d'écriture, car comme le soulignait si justement l'historienne Michèle Perrot à La grande librairie : *Quand la chambre devient espace qui nous oblige, on passe à la contrainte. Il faut distinguer désir et contrainte, la solitude et le confinement.* Mon bureau étant devenu cellule dans un monde flou, j'ai préféré me taire et accepter sans résistance cette déprimante période de flottement intellectuel et sensoriel. Après la peur, l'angoisse face à cet univers de science-fiction qui du jour au lendemain avait débarqué au petit-déjeuner ; il ne me restait plus qu'à me faire soldat, c'est-à-dire me claquemurer chez moi en mangeant des chips devant des séries tout aussi anesthésiantes que les alertes Coronavirus diffusés *ad libitum* et en alternance. Une voix d'homme autoritaire pour nous assigner à résidence, une voix de femme pour les

détails des gestes barrières. L'autorité aux hommes, le soin aux femmes. Toujours la même histoire. Être un bon soldat d'une nation menacée. Ne pas penser. Ne plus sortir sans laissez-passer et se sentir presque coupable de ses éclats de rire. Attendre. Écouter. Se féliciter du retour des oiseaux et puis rêvasser. Rêver. Tenter en famille d'imaginer nos lendemains après un tel cataclysme sanitaire ; oser croire à un avenir meilleur pour nos enfants. Pourquoi pas une société plus lente, plus ronde, plus douce, laissant toute sa place à la sensibilité humaine et animale ; une société construite sur une économie verte, paritaire et non patriarcale. Un monde bigarré, riche de cultures étrangères et d'une forte mixité sociale ! Une république avec des services publics revigorés, qui dotés d'une nouvelle vitalité solidaire et territoriale permettraient à chaque citoyen l'accès au soin, à l'enseignement, aux transports, à la culture, au logement quel que soit son lieu de vie. Dans mon silence forcé, j'ai voulu y croire, j'y ai presque cru en entendant les casseroles de 20 heures et notre président abandonner pour quelques secondes le champ lexical guerrier au profit de promesses d'un temps nouveau *où l'État providence serait un bien précieux* et non un désastre pour notre économie. J'ai espéré quelques jours, pour mes enfants je me suis accrochée à ces utopies du grand soir et puis tout est revenu. Très vite et au fil des semaines qui ont suivi le début de la chute en nombre des hospitalisations d'urgence, tout est revenu. Intact, inchangé. Même ton, même forme, même refrain : économie, économie, économie, chantaient à l'unisson les grands patrons, suivis d'un murmure moins assumé et pourtant perceptible :

on s'en fout maintenant de l'écologie ! C'est ainsi que mon rêve flou de nouveau paradigme s'est fait aspirer par la machine à produire, pendant qu'insidieusement les courbes du CAC 40 remontaient. Rien n'avait changé, c'était la même chose, le même monde, *le même, en un peu pire* comme le soulignait Michel Houellebecq (dans sa lettre d'intérieur sur France-Inter) avec son regard cinglant sur le temps du présent. En pire, parce que gavés de discours infantilisants et patriotiques, nous étions tous devenus silencieux, soumis, apathiques face aux décisions politiques. Terrible constat, conforté par les propos d'un président décomplexé et redevenu sous ses airs de papa de la nation, le brillant commercial de la finance internationale qu'il sait être « Trop d'enfants, notamment dans les quartiers populaires, dans nos campagnes, sont privés d'école sans avoir accès au numérique et ne peuvent être aidés de la même manière par les parents, c'est pourquoi nos enfants doivent pouvoir retrouver le chemin des classes» (...) *le gouvernement aura à aménager des règles particulières, organiser différemment le temps et l'espace, bien protéger nos enseignants et nos enfants avec le matériel nécessaire*». C'est ainsi que dans mon bureau-prison de « rurale », le dégoût s'est peu à peu imposé. On allait rouvrir les écoles vite-fait, mal fait sous des discours paternalistes, mais qui malheureusement ne s'adressaient pas à nos enfants, mais à nous, adultes. On nous prenait vraiment pour des idiots et les enfants aussi. Pas un mot pour eux. Pas une pensée envers jeunes, les familles et les enseignants qui depuis deux mois avaient tenu bon et qui pour certains commençaient à

retrouver un équilibre dans cette classe à la maison. Personne à Matignon pour se demander ce que cela allait leur faire à « nos enfants » de retourner dans une classe à moitié vide, sans récréée, sans cantoche, sans partie de ballons, ni bombecs partagés, assis loin des copains dont en plus, il faudrait se méfier. Personne pour évoquer la peur des enfants et l'angoisse de sortir après deux mois traumatisants et claquemurés. Personne pour répondre à leurs questions bien légitimes, sérieuses et raisonnables après un tel cataclysme. C'est dangereux ou pas ? Je peux l'attraper ou pas, le COVID19 ? Et si je donnais la maladie à maman et qu'elle en mourait ? Personne en fait pour les rassurer ni évoquer avec eux cette peur de la mort, que les adolescents connaissent si bien et qu'ils sont habitués à taire sous leurs mèches pour ne pas inquiéter les adultes avec ça. Pourtant depuis mi-mars, nous les avons tous comptés les morts, à la radio, à la télé, sur les réseaux sociaux, impuissants, terrifiés devant les écrans. Mais de la mort, en avons-nous parlé ? Avions-nous pris le temps de les rassurer ces enfants que le président dans son discours faisait tous nôtres. Encore une fois, nous ne les avons pas pris au sérieux et ma colère est revenue. Dans mon bureau, j'ai commencé à enrager et je me suis mise à répondre au président Macron, à voix haute et pour personne, un peu façon Robert de Niro dans Taxi Driver ou plus dernièrement Vincent Lindon dans son bureau. *You are talking to me, president ?* Et je lui ai répondu : « Pas d'ordinateur en région, dites-vous ? Vraiment ? Si c'est le cas à qui la faute ? Et ne pouvez-vous cesser de considérer les ruraux, autrement que comme des êtres archaïques,

loin des nouvelles technologies et sans doute dans votre imaginaire encore connecté au Minitel ? La fracture numérique est-elle selon vous une question de territorialité ou d'environnement socioculturel ? Trop d'enfants « décrocheurs » avec la télé-école, évoquez-vous comme excuse pour un retour urgent en classe. Un argument valable – et louable, tant on détesterait que cette école virtuelle devienne norme –, mais pourquoi « ces décrocheurs » seraient-ils forcément issus de milieux populaires ? Et surtout, qu'a fait votre gouvernement depuis deux ans pour enrayer cette faille exponentielle entre ceux qui avancent vite et ceux qui stagnent à en mourir d'ennui ? Qu'aviez-vous imaginé avant le confinement pour épauler ces gamins décrocheurs qui chaque jour vont en cours avec la boule au ventre ou l'envie de tout casser parce qu'on leur renvoie quotidiennement leur échec au visage, sans rien ne leur proposer d'autre que de courir plus vite ou de moisir à l'arrière ? Accompagner les enseignants dans ces réouvertures d'écoles express, promettez-vous. Sérieusement, comment osez-vous tenir une telle promesse ? Alors que pendant le confinement, on les avait laissés se débrouiller seuls avec leurs cours en ligne, sans ne jamais les valoriser et qu'à J-2 du 11 mai, mes amis enseignants me confient qu'ils ne savent pas, ne savent rien, que les circulaires transmises ne sont que des préconisations irréalisables et qu'ils appréhendent cet accueil précipité des élèves dont ils auront l'entière responsabilité.

C'est ainsi que mon indignation est revenue. C'est comme ça, que sans laissez-passer ma colère s'est déconfinée et mon expression libérée.

Alors j'ai ouvert une page.

Une page pour la jeunesse. C'est mon métier. C'est en ce nom que je me permets d'écrire ce papier, cette lettre, ce coup de gueule, je ne sais pas trop ce que c'est, peu m'importe la forme puisqu'à partir d'aujourd'hui, elle est à réinventer. Je suis autrice jeunesse, c'est-à-dire que j'écris des textes d'albums pour les enfants et des romans qui sont lus par les adolescents, les jeunes adultes et pas mal d'adultes curieux, libres et décomplexés. Être auteur jeunesse en France aujourd'hui, c'est d'abord ne pas être grand-chose. Une petite écrivaine. C'est en ce nom que j'écris, une pas grand-chose. Pensez-vous, écrire pour les ados, voire pour les bébés, ce n'est pas très sérieux ! Comme tous mes consœurs, confrères et tous les adultes qui travaillent auprès des enfants et des adolescents, je suis dans mon pays très mal considérée. C'est une réalité, j'y suis habituée. Les gens qui travaillent auprès des enfants en France sauront de quoi je parle. Nous sommes toujours mal jugés, dévalorisés, déclassés, voire gentiment moqués « ils n'ont pas réussi ailleurs » pense-t-on du haut des grands sérails. L'enseignant de collège, n'est « qu'un enseignant de collège » sous-entendu pas de lycée ni de faculté ; l'assistante maternelle, elle (parfois lui), n'a certainement pas de diplômes et « ne sait rien faire d'autre que de s'occuper d'enfants », quant aux professeurs des écoles, « ils ont des vacances, c'est pour ça qu'ils font ce métier, non ? » L'auteur jeunesse, lui, aux yeux des gens

importants écrit des « petites histoires » souvent sympathiques, qui n'ont rien à voir avec la grande littérature française puisque ce sont des histoires pour les jeunes. D'ailleurs quand il décroche une critique dans un média national qui daigne accorder une place à un ouvrage jeunesse, on le félicite pour sa « petite critique sympatoche » dans *Le Monde*, *Télérama*, sur France-Inter... Tout est petit quand on travaille en jeunesse ou dans le secteur de l'enfance. La reconnaissance comme le salaire et bien sûr souvent très féminin. Là, les femmes peuvent dominer, ce sont des secteurs l'enfance et la jeunesse où étrangement les grands de ce monde, ceux et celles qui veulent briller ne mettent pas les pieds. Ainsi en dix ans de visites aux jeunes en école, en salon du livre, combien ai-je vu d'élus à la mairie, au département, à la région venir introduire les rencontres entre jeunes et écrivains avec de bien jolies formules en bouche sur l'importance du livre, des politiques publiques volontaires pour la culture pour tous... et patati, tralala. Pourtant combien d'entre eux sont restés aux rencontres, aux lectures, aux débats de cette culture partagée avec les enfants ? Combien d'entre eux se sont intéressés aux jeunes, à ces échanges en classes si riches et toujours portés par les enseignants et les associations ? Très peu. De mémoire, quatre en dix ans, dont une élue que j'avais presque prise en otage, la priant de rester à une lecture de dix minutes pour les 0-3ans. Elle l'avait fait, elle ne l'avait pas regretté, elle s'était même attardée, constatant que c'était fou tous ces bébés qui m'écoutaient, vraiment incroyable ! Eh, oui, c'est sérieux l'enfance, précieux l'enfance et

contrairement à ce qu'on pense les enfants et les ados lisent beaucoup plus que la plupart des adultes. Ils pensent, s'émeuvent aussi : il serait peut-être temps que nos dirigeants se le rappellent. Beaucoup de jeunes ont peur aujourd'hui, ils sont nombreux à n'être presque pas sortis de chez eux ou du jardin depuis le début du confinement et leurs peurs ne sont pas petites ni ridicules. Elles sont immenses, légitimes, profondes leurs inquiétudes et pas moins importantes que celles des commerçants.

Être autrice jeunesse cela signifie être en contact à l'année avec un ou deux milliers de jeunes, se rendre en écoles primaires, collèges, lycées, parfois en maternelle ou en crèche à la rencontre de cette enfance, de cette adolescence contemporaine dont les politiques, les médias parlent tant, mais connaissent si peu. Il ne suffit pas de dire aux adolescents de lire pour qu'ils le fassent, parfois il faut insister, les amener peu à peu à y prendre goût, les inviter à ne plus craindre les livres et c'est ce que font à l'année les enseignants. Créer du désir, attiser leur curiosité intellectuelle, les initier l'art, au beau à ce monde du sensible. Un travail fou, un acharnement sans faille ; des passionnés voilà ceux que je croise à l'année. Depuis dix ans que je fais ce métier à temps plein, que l'écriture me nourrit, ce sont des engagés que j'ai rencontrés. Des enseignants de tous les âges, qui prennent toujours sur leur temps personnel pour organiser des rencontres avec les auteurs et les illustrateurs contemporains. Contrairement à ce que l'on pense, ils ne sont pas aigris par leur métier, les enseignants, mais épuisés par l'administration, les schémas, les graphiques, les PowerPoint et tout le

fatras de paperasse que le ministère leur réclame toute l'année pour évaluer, chiffrer, gérer les résultats scolaires. La multiplication des évaluations broie l'inventivité des enseignants et laisse peu de place à la créativité, au souffle nécessaire pour transmettre humainement un savoir. Les enseignants ne sont pas des robots, ni des commerciaux et on ne peut gérer l'école comme une entreprise de services à la personne. Dernièrement une professeure de lettres me confiait que les projets créatifs, littéraires au collège étaient la respiration annuelle qui la faisait tenir et que, quand elle n'aurait plus le temps ni les moyens financiers pour les mettre en place dans ses classes, eh bien, oui, elle démissionnerait. La fracture sociale et numérique qu'évoque le président dans son discours n'a pas attendu l'enfer du confinement pour déchirer l'école en son sein et laisser des gamins dans le caniveau de la grande réussite affichée. D'un côté, ceux qui ont un environnement culturel qui consolide les apprentissages scolaires, de l'autre, les autres. Les 5 à 8 % de « décrocheurs ». Terrible mot que décrocheurs. Violence sémantique qui induit la chute et l'impossibilité de ressembler au modèle de réussite dominant : bac, postbac, grandes écoles. Or, c'est justement pour ces jeunes que les enseignants se démènent, faisant preuve malgré le système administratif écrasant d'une belle audace pour s'adapter. Ils n'ont rien lâché les enseignants pendant les deux mois d'enseignement à distance. J'en suis témoin, car comme pas mal d'auteurs et d'autrices jeunesse, je suis restée en contact avec eux pendant le confinement. Toutes les lectures et rencontres scolaires ont été annulées, mais nous

avons pour certains gardé le lien. J'ai par exemple avec une complice photographe, poursuivi des ateliers d'écriture et photographiques via l'ENT et les mails autour d'un projet nommé « Chambre adolescente » (si nous avions su que le monde entier allait devenir une chambre adolescente...), projet artistique pédagogique qui m'a amenée à échanger pendant ces deux mois avec les collégiens, les enseignants, les familles confinées. J'ai entendu les profs me raconter qu'ils avaient changé entièrement leurs cours pour proposer des contenus adaptés. Je les ai écoutés évoquer cette panique au départ de travailler un peu chacun pour soi, sans réelles directives des académies. J'ai compris qu'ils avaient dû se débrouiller comme ils le pouvaient avec les collègues pour maîtriser les outils numériques, dénicher des liens, organiser des classes en visio et surtout appeler les parents des élèves qui ne rendaient pas leurs devoirs. Bienveillants envers leurs élèves, ils n'ont rien lâché, prenant du temps sur leurs week-ends pour concocter tout ça au milieu de leurs propres vies de famille, pendant que la porte-parole du gouvernement déclarait tout de go que les enseignants ne travaillaient pas. J'ai partagé avec certains parents leur gratitude envers ces enseignants de l'urgence qui en quelques jours avaient su s'adapter, rebondir et être présents même à distance. « Ça se passe bien », « les enseignants ont été formidables, ils ont appelé à la maison », « ma fille n'a jamais autant bossé, elle ne veut pas décevoir son enseignante ». Voilà ce que dernièrement, j'ai entendu. Et ils les remercient, ces parents, ils aimeraient sans doute les applaudir un soir vers vingt heures. Ça serait beau

qu'ils le fassent. On pourrait du même élan applaudir les petits et les ados qui ont poursuivi l'école avec pugnacité, parfois même avec beaucoup plus d'engagement qu'en cours. « Il y a plus de boulot à la maison, mais j'ai pris l'habitude de travailler comme ça, me confiait une autre adolescente avant de m'avouer qu'elle avait peur de retourner en cours. « J'irai pas, m'a-t-elle dit, j'ai peur de la maladie, je ne veux pas l'attraper, je préfère attendre septembre et que les choses soient mieux organisées ». Sagesse de l'adolescente, courage aussi de oser évoquer sa peur. Pourquoi presser les enfants, les forcer, les inquiéter encore davantage en cette fin d'année scolaire ? Pourquoi surcharger les enseignants, leur demandant de s'adapter encore et toujours comme des machines à apprendre corvéables à souhait. Ils ont déjà dû changer leurs cours pour s'adapter au confinement, maintenant il faut qu'ils assurent leur programme dans des établissements mal préparés. Prendre en charge l'accueil d'enfants, leurs peurs, leurs questions, celles des parents dans un environnement qui, nous le savons, ne sera pas sécurisé. Ne pourra pas l'être, malgré les circulaires rédigées bien loin du terrain et des élèves. Il restait quoi ? Un mois et demi avant les vacances ? Pourquoi créer la panique et de nouveau fragiliser les jeunes et ce corps enseignant, qui en plus de la reprise des classes devra assurer les cours virtuels à domicile ? J'ai une réponse. Elle est induite et nous sommes nombreux à l'avoir formulée : pour libérer la force de travail du pays, plus précisément la force de travail la moins bien rémunérée, celle qui rapporte le plus, la plus utile et la moins bien valorisée. Celle que le

président nomme la populaire. Vous savez, dans le discours « *trop d'enfants, notamment dans les quartiers populaires, dans nos campagnes, sont privés d'école sans avoir accès au numérique...* » Faux, ce ne sont pas les enfants qui sont privés d'école, mais l'économie qui est privée de la formidable ressource humaine de leurs parents et sans laquelle elle ne peut produire à fond cette économie. Car derrière cette force vive évoquée ce sont des travailleurs et travailleuses qui n'auront pas le choix pour être payés en fin de mois que de remettre leurs enfants à l'école. Par nécessité économique ou devoir civique, c'est la peur au ventre qu'ils retourneront travailler, laissant leurs adolescents sans surveillance à la maison. Tout est prévu, la reprise des 4^e, 3^e et lycéens n'est pas une priorité, puisqu'à cet âge les parents n'ont plus le droit aux arrêts de travail pour garde d'enfants. *Heigh-ho, heigh-ho, on retourne au boulot*, tels les sept nains du conte, sans se plaindre, sans cette liberté de pouvoir vraiment s'y opposer. Pour les autres, ça ira. Pour les plus riches, ça va toujours et leurs enfants, eux, comme d'habitude ne craindront rien.

La jeunesse n'est pas au service de l'économie. Sa santé ne peut passer après celle de l'économie.

La jeunesse comme l'enfance aurait dû avoir le droit à un discours, à une bienveillance présidentielle, au respect des adultes. Au moins à ça.

Une parole franche, honnête, tendre de la part du chef de l'état envers les jeunes et les petits.

Mais attention, les enfants ne supportent pas le mensonge ! Sans doute pour cela que notre président, ni notre ministre de l'Éducation ne s'y sont pas risqués.

Cette maltraitance de la jeunesse dans un des pays les plus riches au monde m'attriste, me fait honte et plus encore en cette période de crise sanitaire, de crise humanitaire. Mais j'ai cette chance de les côtoyer de près, ces élèves, les brillants comme ceux et celles qui détestent l'école, les tire-au-flanc comme les super-volontaires et je sais que bientôt grâce à eux, la joie reviendra. Le bonheur de partager avec eux une autre histoire. La vie en mieux, la vie en plus beau, en plus grand, celle de la littérature jeunesse où les enfants comme les adolescents sans les adultes deviennent des personnages principaux, parfois de grands héros.

JO WITEK
Pézenas, le 9 mai 2020.

CATHERINE ZAMBON

DEPUIS L'ENFANCE
*Quelques notes d'écriture
autour de mes textes jeunesse*

PRÉAMBULE

Aujourd'hui, en mai 2020, le COVID détruit l'assemblée, empêche le public de se retrouver, dépèce les groupes. Je suis atone. La communauté humaine est en souffrance. Des gens âgés disparaissent seuls de ce monde. D'autres prennent des risques pour s'occuper de tous. Certains réapprivoisent une vie paisible, en famille, sans contraintes et sont heureux comme jamais. D'autres sont étouffés de solitude et d'angoisse. On applaudit à vingt heures mais il y a en moi un silence effroyable. Malgré de magnifiques élans de solidarité, je suis à terre. Pas désespérée, non. Mais à terre. Amputée de ma parole. De mon imaginaire. Des miens. Écrire ? Quoi ? Pour qui ? Si le théâtre disparaît, – ce qui risque d'être le cas pour de nombreux mois à venir –, où donnerons-nous à voir notre monde ?

*Où débattre ensemble joyeusement ?
Écrire ?*

La MEL m'offre l'occasion de me remettre à la table, et je l'en remercie. Elle m'invite à écrire. Comme en écho de ce que je n'ai pu vivre en Mayenne, à Bais et Evron, lors de rencontres prévues avec des classes.

C'est en songeant à ces enfants et leurs pédagogues que j'ai revisité ces notes autour de mon travail d'écriture jeunesse.

Comme pour renouer avec le geste d'écrire.

Comme pour réaffirmer la nécessité de la scène et de l'assemblée.

*C. Z.
mai 2020*

Premier texte jeunesse

Elle est là, devant moi, posée sur l'ordinateur. Elle : c'est une tourterelle. Elle vit en liberté dans mon appartement parisien. L'ordinateur, à cette époque-là ressemble à une petite tour avec un écran. La tourterelle – elle s'appelle Grecki – est posée dessus. Elle me regarde et roucoule.

Aujourd'hui est un jour très spécial.
Pour la première fois, je m'essaie à écrire un texte de théâtre pour les enfants.
Ce sera diffusé à la radio, sur France-Culture.
Cela fait beaucoup d'inconnus pour moi.
Je n'ai jamais écrit pour les enfants. J'écris pour les adultes.
Et j'ai peu écrit pour la radio. J'écris pour la scène.

Grecki roucoule, elle se redresse, abaisse son bec et recommence.
C'est une façon de me déclarer son amour.
Elle me fait la cour.
Bruyamment.
Écrire pour les enfants... Cela me semble difficile.
Très difficile.
Que raconter ?
Elle roucoule.

Je dis «elle» mais en fait c'est un mâle. Donc, en fait «il» roucoule, la tourterelle.

Je ne me suis jamais énervée contre Grecki. Jamais. Même quand il déchiquète mes livres pour construire un nid ou qu'il trépigne sur ma couette parce que je dors trop longtemps.

Mais là... Il fait un bruit du tonnerre.

Comment penser ?

Je vais renoncer. Je n'y arrive pas. Le public d'enfant me paraît si exigeant.

S'il s'ennuie, l'enfant, on le sait de suite.

Grecki lève son bec, l'abaisse, recommence...

Que raconter à des enfants qui, de plus, vont écouter un texte à la radio.

Pas voir. Écouter.

Grecki, roucoule.

Que veut-il ?

Je l'observe un temps faire ses petites courtoisies.

Rrrrou rrrrou rrrrou...

Alors je sais.

J'entends.

Je l'entends.

Je souris.

Et commence à écrire, guidée par son chant d'amour.

Animaux

Enfant, je n'aimais pas qu'on fasse parler les animaux dans les livres.

Cela m'attristait infiniment. Le renard était rusé, le loup cruel, la pie voleuse. Il me semblait qu'on les mettait dans une boîte dont ils ne ressortiraient jamais. Allait-on aussi me mettre, moi, dans une boîte ?

Lorsqu'il a été question de créer à la radio des textes où les oiseaux ont un rôle majeur – ils roucoulent, criaillent, cacardent – le réalisateur m'a demandé : Où veux-tu qu'on trouve un acteur qui sache roucouler, cacarder, criailler ? Pourquoi ne les as-tu pas fait *parler* ? Cela aurait été plus simple, non ? a-t-il ajouté.

Grecki ne *parle* pas, ai-je pensé.

Nous avons alors invité à France Culture un imitateur d'oiseau, venu de la Baie de Somme pour qu'il *joue* les oiseaux de mes textes. Il a donc roucoulé, criaillé, cacardé pendant plus de quatre heures dans les locaux de France Culture. C'était joyeux et incongru.

Il y a beaucoup d'animaux dans mes textes, qu'ils soient jeunesse ou adultes. Oiseaux. Chiens. Vaches. Je ne les ai jamais fait *parler* avec nos mots d'humains. Leur langage est si réjouissant, pourquoi le remplacer par le nôtre ?

Pourquoi leur prêter nos pensées alors que la plupart du temps nous sommes incapables de les comprendre ? Pourquoi leur ôter leur parole ?

Langue

Ma grand-mère maternelle, Maria Bambi, que je n'ai pas connue, ne savait pas prononcer les U. En italien, le U n'existe pas, seul le OU existe. Elle disait de la *moroue*, lorsqu'elle devait acheter ce poisson, la morue, pour faire un plat typiquement génois, ville dont elle était issue. Ma mère m'a raconté que beaucoup de gens se moquaient de ma grand-mère et de son accent. Probablement est-ce pour cela que ma mère aimait tant mélanger les mots.

Elle avait des fantaisies de langage.

Elle était comme effrontée avec la langue.

Mon père né en Italie, comme ma mère et tous mes aïeux, avait aussi ses bizarreries de langage. Il disait *esdragon* au lieu de : estragon, par exemple, pour nommer cette herbe aromatique. Le soleil inondait ses phrases lorsqu'il me lisait des histoires. Et, même s'il était mal à l'aise avec l'écriture, il contait merveilleusement avec ses yeux, ses rires, ses silences, ses ouragans et ses tendresses. Ses montagnes et ses lacs de forêt.

C'est dans ce grand cahier de vocabulaire inventé et de syntaxe bousculée que je suis née.

Faisant trésor, jouet, joyau de chaque mot nouveau-né.

Le merveilleux incompréhensible

J'étais nulle pour les mathématiques. Absolument désespérante – et désespérée. Mais les mots de mathématiques étaient des régals pour moi. Je n'y comprenais rien. Mais ils m'ouvraient l'imaginaire. Axiome, décimal, algorithmes, asymptote... Ils dessinaient de grandes arabesques dans ma tête, m'emportant au plus loin de la classe.

Lorsque le professeur me demandait «Alors, Catherine, l'asymptote, hum ?» Je dégringolais vite fait de ma rêverie, les yeux pleins d'une lumière lointaine, et je bredouillais un misérable : «Oui, euh, je... je... je...» qui me laissait au bord de la honte et de la confusion.

Ne jamais avoir peur des mots inconnus, imprononçables, se nicher au milieu, comme sous une couette ou sous la table, s'enrouler dedans, renifler, faire merveille de la poussière, graboter le mot, l'éplucher, le secouer, voir s'il sent bon, l'écouter, et puis il finira par raconter un truc incroyable. Il est possible que cela n'ait rien à voir avec la réalité. Ce qu'on appelle *le sens*. Peu importe, il sera devenu un ami parce qu'il vous aura emmené sur un chemin inconnu très personnel et qu'avec lui, lorsque vous saurez l'utiliser, vous aurez déjà vécu un enchantement. Il ne vous trahira pas.

Naissance de l'Écriture

Vers l'âge de trois ans, ma mère a été victime d'un accident de la route. Elle a été dans un coma si long qu'on a cru qu'elle n'en reviendrait jamais. À cette époque-là, mon père qui ne pouvait garder seul ses trois enfants à la maison, a cru bon de me confier à un couple de ses amis. Je ne compris que très tardivement que ma mère était dans le coma, ce pays dont on ne revient peut-être pas. Chaque soir, l'un ou l'autre de ce couple ami venait me raconter une histoire. Je détestais que ce ne soit ni mon père, ni ma mère qui lise. J'ai le souvenir confus de *L'Oiseau bleu*. Ce conte était pétri d'angoisse tant je ressentais le désarroi de ma situation, ma solitude, mon épouvante. Et l'absence de ma mère.

Cependant, ce conte m'a probablement sauvée. Il m'a propulsée dans un Autre monde. L'Imaginaire, où tout, *tout*, est possible.

C'est à ce moment-là, autour de mes trois ou quatre ans, imitant les contes qui m'étaient offerts, que j'ai commencé à inventer des histoires imaginaires et à fabriquer des hypothèses merveilleuses.

Et magiques.

À écrire.

Ma mère revint.

Qui sait ce que son retour doit à la force de la littérature.

Être plusieurs

Lorsqu'on écrit du théâtre, on est franchement *plusieurs* dans sa tête.

Surtout lorsqu'on écrit des histoires où il y a de nombreux de personnages.

Les personnages m'aident beaucoup à écrire mes récits. Ils sont souvent très bavards et l'une de mes préoccupations c'est de leur dire de se taire parce que je n'en dors plus et que ma pièce va finir par faire trois heures, on n'y comprendra plus rien et, surtout, on va s'ennuyer.

Ils sont donc là, les personnages, ils trépignent, ils veulent dire ceci ou cela et surtout, ils ne sont pas toujours d'accord.

L'un a telle version des faits et l'autre telle autre.

J'ai mon opinion, évidemment, mais quand même : je suis touchée par l'un *et* l'autre.

C'est très difficile d'écrire *Je* quand on fait parler une brute qu'on ne fréquenterait pas dans la vraie vie.

Mais c'est magique parce qu'alors on comprend mieux sa brutalité et surtout, dans notre écrit, on peut lui offrir un autre destin.

Imagination

Souvent les enfants me posent des questions auxquelles ils ont pourtant toutes les réponses.
Par exemple, ils me demandent souvent : «D'où vient l'imagination ?».

Certains disent qu'ils n'ont pas d'imagination.
Cela les chagrine infiniment.

À cela, moi je réponds : « Je ne vous crois pas, car moi, je la vois votre imagination ».
Alors, ils regardent en l'air, autour d'eux, se demandant à quoi peut bien ressembler leur imagination et pourquoi elle est sortie de leur tête.

Car elle est là, leur imagination. Tapie dans un coin.
Elle roupille en attendant de voir le jour.

Ou pas.

Car rien n'oblige à s'en servir devant les autres.

Rien n'oblige à la montrer, à l'utiliser.

C'est un territoire secret. Une conversation avec soi-même.

Quand on bougonne en dedans de soi, c'est déjà écrire.

Quand on parle à son doudou, c'est faire du dialogue.
Quand on ne dit rien et qu'on ressent tout, c'est accueillir la poésie.

Les mots viennent pour nous aider, nous servir, rendre visible l'Invisible.

Notre Invisible.

Mais cet Invisible-là, on a le droit de se le garder.

Une vie extraordinaire

Les enfants me posent parfois des questions auxquelles je n'ai pas du tout envie de répondre.

Quel âge j'ai.

Combien je gagne.

Si je suis passée à la télévision.

Est-ce qu'on m'arrête dans la rue pour me demander des orthographe. (*Sic*)

Je réponds que notre vie à nous, écrivains, n'est pas si différente de celle de leurs parents et qu'il n'y a rien à en dire de particulier. Mais je suppose que, lorsqu'on rencontre un écrivain, on imagine (même si on n'a pas d'imagination) qu'il a une vie extraordinaire.

Elle l'est, extraordinaire, parce que la vie *est* extraordinaire.

Elle l'est aussi parce qu'on a osé écrire.

Mais avait-on le choix ?

Écrire, cela s'impose dans une vie.

Car lorsqu'on écrit on travaille beaucoup beaucoup beaucoup. On écrit on rature on efface on recommence on est agité on relit on s'énerve c'est trop long on pleure on est essoufflé on est perdu on relit on ne sait pas où on va on recommence on rit on a chaud on tremble on ne veut voir personne on est grognon on ne dort plus on mange mal on est tout tordu dans le corps on ne se lave plus on rate les trains nos amis nous fuient on est désagréable on écrit et arrivé à la fin on change le début et il faut tout recommencer.

Une vie extraordinaire ?

Écrire

Il y a l'écriture, celle qu'on apprend à l'école, règles compliquées, mots savants, grammaire, orthographe, conjugaisons, tout cela dont il faut se souvenir pour se faire comprendre des autres quand on a envie ou qu'on doit leur écrire.

Ça, on n'y échappe pas.

On apprend à écrire joliment, à ne pas faire de fautes, faire des phrases qui ont du sens et qui, peut-être, vont faire de nous un écrivain un jour.

C'est pas mal. Franchement, c'est pas mal.

Il y a aussi l'autre écriture.

Qui fera aussi de soi un écrivain un jour si on le veut.

Celle qui ne s'embarrasse de rien, celle qui est en dedans, celle qui vous chuchote des choses la nuit ou lorsque vous êtes assis en classe et qu'un chat passe dans la cour

celle-là urgente irrépressible

que vous entendez

celle-là a peu de règles

elle jaillit comme une source

elle s'en moque de l'orthographe la grammaire les conjugaisons et les effets de style

elle est au creux de la poitrine

dans les poignets

au milieu du front

elle frémit hurle vitupère

cascade de rire et de lumière

elle accroche des sons des rocs des rivières

elle n'a rien à voir avec rien de ce que vous connaissez

alors celle-là
impétueuse sauvage fragile frémissante
il faut la recueillir comme un oiseau blessé car c'est
votre oiseau blessé
il faut en prendre soin
il faut ouvrir son cœur et
écrire
sur un bout de papier froissé ou joliment dans son cahier
sur le sable ou en silence
sur un coin du mur à l'ordinateur ou sur les nuages
écrire comme on parle comme on entend comme on
a envie
et rien
ni personne ne peut dire quoi que ce soit de cette
écriture- là même s'il y a mille fautes que les mots
sont mal formés et les phrases tordues et qu'on y
comprend rien et qu'on ne sera jamais un écrivain.

Parce qu'en définitive, c'est cela écrire.

La colère

Les raisons d'être en colère sont infiniment nombreuses lorsqu'on est enfant. Je le sais, je l'étais souvent. Les frères et sœurs font des coups pendables. Maman veut couper des boucles trop rebelles. Papa n'écoute rien de ce qu'on lui dit. La maîtresse est injuste en punissant Isabelle alors que c'était Joseph qui est le responsable du fait que le lapin s'est échappé de la classe. On se moque de Pierre dont les parents sont au chômage. Mélissa est folle de foot et est montrée du doigt. Beaucoup n'aiment pas les gens jaunes, les gens noirs, les gens marrons, ceux qui ont un accent, ils ne sont pas comme nous, – mais c'est quoi «nous» ? C'est heureusement interdit de battre son chien mais en classe on ouvre des ventres de grenouille...

J'étais en colère en silence, je ne le disais pas parce que je croyais que j'allais être *pas normale* si je le montrais.

J'étais une fille.

Jusqu'au jour où j'ai compris que c'était vivifiant d'être en colère, cela me donnait de quoi écrire, de quoi dire, de quoi devenir quelqu'un. Être en colère ce n'est pas avoir de la haine. La haine est notre pire ennemi que l'on soit grand ou petit. Tandis que la colère est apprivoisable.

La colère est l'une de mes encres d'écriture.

La plus riche, la plus belle.

Parce qu'elle me sauve de l'indifférence.

Les Hugands

Je ne peux pas ne pas évoquer Les Hugands, l'endroit où j'ai vécu mon enfance. Mon théâtre de l'enfance. Deux barres d'immeubles de quatre étages, des HLM, qui encadraient deux cours. Il y avait aussi des caves, où nous n'avions pas le droit d'aller et nous y étions tout le temps pour faire des tas de choses que les enfants adorent.

J'étais une enfant très timide mais j'avais néanmoins inventé un jeu avec mes amies les plus audacieuses. Nous en avions assez que les garçons prennent toute la place et toute la gloire dans nos cours. Alors, nous avons décidé de nous donner des missions secrètes : Sauver des gens et même : Sauver le monde.

Nous nous sommes donc mises à courir, l'air mystérieux, d'une cour l'autre. Personne ne comprenait rien à ce que nous fabriquions. Surtout pas les garçons. Nous montions sur les bancs, hurlions dans les caves, chassions les méchants, consolions des enfants, arrachions de faibles gens à des destins effroyables, les pauvres devenaient riches et les riches devenaient généreux. Nous nous appelions «*Les Championnes*», mais à part nous trois, Carmela, Christiane et moi, personne n'était au courant. Surtout pas les garçons.

Aux Hugands, il y avait des Espagnols, des Italiens du Sud et des Italiens du Nord, des femmes divorcées, des militaires de passage. Il y avait des gens très modestes et d'autres plutôt aisés, des gens bruyants et d'autres isolés.

Nous nous connaissions à peu près tous.
J'ai vu la cour rétrécir au fur et à mesure que je devenais grande.

Nous sommes partis des Hugands parce que mon père ne supportait plus les voisins du dessus. Ils étaient treize sur nos têtes à vivre dans un trois pièces. Nos deux familles en vinrent aux mains.
L'ingérable voisinage marqua la fin de l'enfance.

Les Hugands est ce lieu qui se rappelle à moi, toujours.
L'enfance et les lieux de l'enfance, c'est quand même là où tout commence à s'écrire, que l'on sache assembler les mots ou pas, qu'on préfère la mécanique à l'écriture, les jeux vidéo aux livres, qu'on soit paresseux ou non, ensoleillé ou ténébreux.
Qu'on vive en HLM ou en maison dorée.
Qu'on soit championne ou effacée.

C'est dans l'enfance que tout s'inscrit.
Et c'est depuis l'enfance que j'écris.

CATHERINE ZAMBON
juin 2017-mai 2020

TABLE

Avant-propos	5
Gilles Abier	11
Maram Al-Masri	15
Éric Bertrand	23
Jean-Philippe Blondel	47
Michel Boucher	53
Éphémère	57
Bernard Friot	65
Myriam Gallot	73
Christian Garcin	81
François Garde	93
Marion Graf	101
Guillaume Guéraud	107
Nancy Guilbert	113
Françoise Henry	121
Annelise Heurtier	129
Florence Hinckel	133
Ahmed Kalouaz	137
Marie-Hélène Lafon	143
Anne Loyer	151

Véronique Massenot	155
David Moitet	161
Emmanuel Moses	171
Fred Paronuzzi	177
Véronique Pittolo	183
Sandra Poirot-Chérif	189
Natalie Rafal	197
Éric Simard	203
Frédérique Soumagne	211
Jean-Christophe Tixier	221
Emmanuel Trédez	229
Minh Tran Huy	235
Jo Witek	241
Catherine Zambon	255

Conception graphique : Jean-Yves Masson.
Ouvrage mis en ligne le 15 septembre 2020

ISBN 978-2-9574383-0-3